

cahiers

LEON TROTSKY



TROTSKY ET LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

- M. Bonnet** Trotsky et Breton **A. Breton** Léon
Trotsky : *Lénine*. **G. Roche** La Rencontre de l'Aigle et du Lion.
 C. Boyard Trotsky, Céline, *Le Voyage au bout de la nuit*.
 F. Abramo/Dainis Karepovs Artiste et révolutionnaire :
Péret au Brésil. **Hilaire Touvet** Trotsky, de Zola
à Jules Romains. **J. Germain** Visite à Saint-Palais.
 J. Robrieux Gide et les procès de Moscou.

25

mars 1986

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'œuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des Œuvres de Léon Trotsky [...] éditer les Cahiers Léon Trotsky destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents divers concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis au jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son Œuvre (Extrait des Statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Pierre Broué, président et directeur scientifique, Anne Dissez, secrétaire et trésorière, Jean P. Joubert, responsable des Cahiers.

Rédaction et Administration des *Cahiers Léon Trotsky*
Jean P. Joubert, 2, rue Bayard, 38000 Grenoble

ABONNEMENT :

Particuliers :

France : 4 n^{os} (1 an) 180 F — Etranger : 250 FF ou \$ 30 U.S.
France : 8 n^{os} (2 ans) 370 F — Etranger : 500 FF ou \$ 55 U.S.

Institutions :

France : 4 n^{os} (1 an) 250 F — Etranger : 300 FF ou \$ 35 U.S.
France : 8 n^{os} (2 ans) 500 F — Etranger : 600 FF ou \$ 65 U.S.

Tous les anciens numéros sont disponibles.

Collection complète sur demande : n^{os} 1 à 20 : 500 F (port compris).

Règlement à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de :

JOUBERT - CLT (et si possible par mandat pour l'étranger).

cahiers LEON TROTSKY

N° 25

MARS 1986

TROTSKY ET LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ARTICLES

Marguerite Bonnet — Trotsky et Breton	5
André Breton — Léon Trotsky : <i>Lénine</i>	19
Gérard Roche — La Rencontre de l'Aigle et du Lion	23
Claude Boyard — Trotsky, Céline, <i>Le Voyage</i>	47
Fulvio Abramo et Dainis Karepovs — Artiste et révolutionnaire : B. Péret au Brésil	65
Hilaire Touvet — Trotsky, de Zola à Jules Romains	81
Jean Germain — Visite à Saint-Palais	87
Janine Robrieux — Gide et les procès de Moscou	93

COURRIER DES LECTEURS

105

NOTES DE LECTURE

(ouvrage collectif) — Benjamin Péret	107
Breton-Trotsky — Por uma Arte Revolucionária Independente	107

LES DÉPARTS

Maurice Paz (1896-1985)	109
Ray Sparrow (1914-1985)	110
Lillian Curtiss (1911-1985)	111
Ferdinand Charbit (1892-1985)	112
Hans Weber (1895-1986)	112

Trotsky et les écrivains français

Ce numéro des Cahiers Léon Trotsky est le second qui soit consacré aux relations entre Trotsky et un groupe national d'intellectuels. Le numéro 19 avait traité de ses rapports avec « les intellectuels des États-Unis ». Le présent est consacré aux écrivains français et il a été préparé sous la direction de Gérard Roche sur ce thème qui est aussi celui de sa thèse en cours de rédaction.

Les différences sautent aux yeux. Ce n'est que tardivement que Trotsky a pris contact avec le milieu littéraire américain, lequel, avec des hommes aussi distingués que Max Eastman et Herbert Solow, est plutôt allé à lui. En revanche, la littérature française a, de tout temps, et surtout après son premier séjour parisien, été au centre des préoccupations intellectuelles de ce militant qui fut aussi un écrivain et un critique. La bibliothèque du train blindé dans lequel le chef de l'Armée rouge se déplaçait et colmatait les brèches pendant la guerre civile, comptait notamment deux livres français, les poèmes de Marcel Martinet, Les Temps maudits et ceux de Stéphane Mallarmé, peut-être plus inattendus.

Trotsky n'a jamais cessé de s'intéresser, dans la mesure de ses possibilités, à la littérature française, et notamment au cours de son dernier exil. Il est, dès les premières apparitions de Malraux dans le domaine des stars de la littérature, en liaison directe avec lui et tente d'utiliser son influence pour le faire connaître et éditer aux États-Unis. Il découvre Louis-Ferdinand Céline au cours des premiers mois de son dernier séjour en France, à Saint-Palais, se passionne au cours des longs hivers norvégiens pour la saga des Hommes de Bonne Volonté, découvre aux derniers jours de sa vie un grand écrivain dans l'inconnu Jean Malaquais.

Les contacts personnels sont pourtant rares, exception faite, bien sûr, de l'ami Marcel Martinet. Il y a la rencontre avec Malraux qui ne sera pas, comme on eût pu le penser, le point de départ d'une collaboration personnelle et politique. Après un splendide article dans Marianne sur l'exilé de Saint-Palais, André Malraux, entraîné par la grande vague du Front populaire, lui refuse son témoignage à l'époque de la grande traque des compagnons de Lénine en U.R.S.S. L'autre rencontre de Trotsky, ce sera avec André Breton, la figure de proue du mouvement surréaliste. Il s'intéresse à d'autres auteurs, souhaite que Jules Romains s'engage dans le combat contre les procès de Moscou, déplore les choix définitifs et auto-destructeurs effectués par Céline, s'enquiert de l'évolution d'André Gide qu'il souhaiterait enrôler dans la

bataille contre les impostures stalinienne. Familier de la littérature française du XIX^e et du XX^e comme il ne le fut jamais de la littérature américaine, il a connu des intellectuels américains et travaillé avec eux mais est resté loin des écrivains français à de rares exceptions. A-t-il même connu l'existence, dans les rangs de sa propre organisation, de celui dont Aragon écrivait en 1924 qu'il était « l'homme qui défie le bon sens à chaque respiration », « Benjamin Péret aux belles cravates, un grand poète comme on n'en fait plus » ?

Gérard Roche a prévu ici un champ aussi large qu'on pouvait le souhaiter dans un domaine aussi vaste. Laissant de côté les questions abordées dans d'autres numéros à propos des rencontres et des procès de Moscou, sur les relations avec Malraux par exemple, il a retenu des études qui donnent d'abord une place de choix au lien privilégié avec les écrivains du mouvement surréaliste. Il nous propose ici la reproduction du beau texte de Marguerite Bonnet, aujourd'hui introuvable, sur « Trotsky et Breton », son étude à lui sur « la rencontre de l'aigle et du lion », cœur de ce numéro ; un article de Fulvio Abramo et Dainis Karepovs sur le séjour brésilien de Benjamin Péret, fort mal connu jusqu'à présent. Un récit inédit de Jean Germain sur sa rencontre avec Trotsky complète cet aperçu. D'autres études ont été consacrées à d'autres intérêts de Trotsky en matière de littérature française. Claude Boyard s'est attaqué aux articles sur Céline, et Hilaire Touvet a tenté d'expliquer comment et pourquoi Trotsky avait rêvé que Jules Romains devienne « le Zola des procès de Moscou ». En traitant de l'attitude d'André Gide à l'égard des procès de Moscou, Janine Robrieux a éclairé la valse-hésitation de l'ancien compagnon de route des Nouvelles Nourritures Terrestres et de son Retour de l'U.R.S.S. avec ses Retouches et son refus final d'aller au Mexique, donc de mettre le doigt dans un engrenage de combat qu'il ne désirait fondamentalement pas.

Notre grand désespoir, peut-être en même temps lâche satisfaction secrète, est que les articles, prévus ou imprévus, aient finalement pris toute la place, au détriment de documents qui nous paraissaient dignes d'intérêt et que nous aurions aimé faire figurer ici. Peut-être un jour, serons-nous moins « pauvres » et donc moins silencieux et pourrons-nous, non seulement écrire, mais redonner la parole aux écrivains muselés par le temps, rendre un auditoire aux poètes à la voix étouffée par le vacarme et la publicité, comme nous l'avons fait modestement pour les hommes morts à Vorkouta ou dans des combats obscurs.

Institut Léon Trotsky

Marguerite Bonnet

Trotsky et Breton ¹

Le livre de Trotsky sur Lénine a paru pour la première fois en France à la Librairie du Travail au printemps de 1925. Livre inachevé, d'après son auteur lui-même, qui ne voulait y voir que des matériaux pour une œuvre future, à laquelle il semble avoir dès cette date pensé et dont le crime de Mexico vint empêcher la réalisation totale ², il n'en demeure pas moins, aujourd'hui encore, « l'un des portraits les plus vivants, les plus prenants, les plus vrais que nous ayons de Lénine », ainsi que l'écrivait de Russie Victor Serge au lendemain de sa publication à Paris ³. En outre, le destin singulier que ce petit ouvrage a connu en France mérite de retenir l'attention : c'est à travers lui, en effet, que se réalise la conjonction première de deux noms que, quelques années plus tard, l'histoire rapprochera plus étroitement encore, ceux d'André Breton et de Léon Trotsky. Deux des plus grands, parmi les poètes, parmi les révolutionnaires ; conjonction unique, sans doute, et qui pourrait donner à méditer, à rêver longuement, pour notre plus sûr réconfort, sur les attractions inévitables et ce qu'il y a de nécessaire dans certaines rencontres... On se contentera toutefois ici de retracer les circonstances dans lesquelles Breton découvrit à travers ce livre et Trotsky et Lénine ; car il ne les sépare jamais, dans l'article qu'il publia sur cette œuvre de Trotsky, le 15 octobre 1925, dans le n° 5 de *La Révolution surréaliste*. Ces quelques pages jouèrent un rôle considérable. On les trouvera à la suite de cette note ³.

Jusqu'à l'été de 1925, Breton et ses amis n'avaient porté aux problèmes politiques de leur temps qu'une attention relative, leurs forces vives étant absorbées par la révolution poétique qu'ils avaient entreprise. La révolution russe, qui, pour les intellectuels rassemblés autour de la revue *Clarté* apparaissait déjà comme l'événement majeur, ne les avait pas encore alertés :

« Faut-il, écrit Breton en 1952, qu'en France la police intellectuelle ait été vigilante pour que ces idées aient mis si longtemps — près de huit années — à nous parvenir ! Jusqu'en 1925, il est frappant que le mot de Révolution, en ce qu'il peut avoir d'exaltant pour nous, n'évoque dans le passé que la Convention et la Commune. A la manière dont nous en parlons alors, on se rend compte que nous sommes plus sensibles aux accents qu'elle a pris dans la bouche de Saint-Just ou de Robespierre qu'à son contenu doctrinal. Cela ne veut pas dire que la cause qui fut celle des révolutionnaires de 93 ou de 71, nous ne la fassions pas intégralement nôtre. La nécessité, l'urgence d'un bouleversement économique et social qui mette fin à un certain nombre d'iniquités criantes ne s'est jamais absorbée jusqu'à dissoudre dans la revendication surréaliste, si absolue soit-elle au départ. Mais, à ce moment, nous n'avons encore que très faiblement fait porter notre attention sur les moyens par lesquels une telle transformation peut s'opérer. » ⁴

Avant 1925, la révolution russe n'apparaît guère dans les écrits des surréalistes que sous la plume d'Aragon, pour qui elle est l'occasion de saillies provocantes et dépréciatives. Déjà, en 1923, il s'était écrit à propos du bolchevisme : « respectable mais un peu court »⁵. Un peu plus tard, fulminant contre Anatole France dans le pamphlet collectif *Un cadavre*, il pousse sa pointe contre « Moscou la gâteuse », où France jouit d'un prestige à ses yeux injustifiable⁶. L'incartade entraîne une vive polémique entre lui-même et deux des rédacteurs principaux de *Clarté*, Marcel Fourrier et Jean Bernier. Bernier, ami personnel d'Aragon, relève l'expression dans son compte rendu du « cadavre » (*Clarté*, 15 novembre 1924), comme « une étourderie véritablement plus comique qu'odieuse ». Aragon lui réplique par une lettre du 25 novembre, que *Clarté* publie dans sa livraison de décembre, accompagnée d'une vigoureuse semonce de Fourrier, pour qui Aragon, malgré son opposition verbale à la culture bourgeoise, appartient au camp des « bien pensants », et d'une mise au point de Bernier, amicale et de ton modéré, bien qu'Aragon ait aggravé son cas en écrivant :

« La révolution russe, vous ne m'empêchez pas de hausser les épaules. A l'échelle des idées, c'est au plus une vague crise ministérielle. (...) Je tiens à répéter dans *Clarté* même que les problèmes posés par l'existence humaine ne relèvent pas de la misérable petite activité révolutionnaire qui s'est produite à notre orient au cours de ces dernières années. »

La réaction des gens de *Clarté* pousse Aragon à relancer l'escarmouche dans le deuxième numéro de *La Révolution surréaliste* (15 janvier 1925) ; il cite sa lettre du 25 novembre et commente les commentaires qu'elle a suscités. Cette fois, Fourrier est accusé de vouloir réduire « aux proportions d'une simple crise légale la cause illimitable de la révolution ».

On aurait tort d'attacher à l'incident une grande importance et d'y voir, comme certains ont été tentés de le faire, la préfiguration du drame qui se jouera postérieurement entre communisme et surréalisme : au vrai, ces outrances ne relèvent ni d'une réflexion sérieuse sur les faits, ni d'une préoccupation bien profonde ; on le sent au caractère vague et forcé des formules. Elle sont d'ailleurs loin d'entraîner l'adhésion des autres surréalistes, dont Breton définit dans les *Entretiens* le sentiment général :

« Aragon... a donné à plusieurs d'entre nous l'impression qu'il s'enfermait. (...) Parmi nous, même les esprits les plus étrangers à la politique voyaient là un « morceau de bravoure » indéfendable. »

Mais en janvier, Breton se contente de garder le silence ; il en va tout autrement quelques mois plus tard, quand une nouvelle passe d'armes se déroule entre Aragon, et, cette fois, Drieu La Rochelle. C'est que des événements importants sont intervenus chez les surréalistes entre le début de 1925 et l'été : la guerre du Maroc, qui dure déjà depuis plusieurs mois, a prouvé au printemps dans les milieux intellectuels et artistiques de profonds remous. En juin, *Clarté* lance une « lettre ouverte aux intellectuels pacifistes, anciens combattants, révoltés » pour leur demander : « Que pensez-vous de la guerre du Maroc ? » et, le 15 juillet, la revue paraît sous le titre général : « Contre la guerre du Maroc. Contre l'impérialisme français ; » en hors-texte, est publié



André Breton vers 1955 (Ph. Radovan Ivšic).

un appel d'Henri Barbusse « aux travailleurs intellectuels. Oui ou non, condamnez-vous la guerre ? ». Cet appel est contresigné par de nombreux intellectuels, écrivains et artistes, et par la rédaction complète de *La Révolution surréaliste*, de *Clarté*, de *Philosophies*. Appréciant un peu plus tard cette prise de position, Breton écrit :

« L'activité surréaliste en présence de ce fait brutal, révoltant, *impensable* (la guerre du Maroc) va être amenée à s'interroger sur ses ressources propres, à en déterminer les limites ; elle va nous forcer à adopter une attitude précise, extérieure à elle-même, pour continuer à faire face à ce qui excède ces limites. »⁷

A partir de là, s'amorce un rapprochement entre les communistes de *Clarté* et les surréalistes ; son signe est le célèbre manifeste *La révolution d'abord et toujours*. Elaboré dans la fin de juillet 1925, tiré en août à quatre mille exemplaires, il fut largement diffusé. Cette déclaration que, plus tard, Breton jugera avec raison « idéologiquement assez confuse »⁸, juxtapose, effectivement, des préoccupations de divers ordres qui donnèrent lieu à des discussions serrées et reflètent la variété des orientations de ses signataires. Elle n'est pas de caractère étroitement politique. Affirmant la nécessité d'une révolution totale, située au-delà du domaine politique ou social, elle s'insurge contre la civilisation occidentale tout entière, exalte le besoin « d'une liberté calquée sur (les) nécessités spirituelles les plus profondes, sur les exigences les plus strictes et les plus humaines (des) chairs ». Cependant, « (l')amour de la révolution » y force tous les regards à se tourner, franchement cette fois, vers la Russie, comme le souligne le premier des cinq points qui précisent l'accord intervenu entre les divers groupes :

« Le magnifique exemple d'un désarmement immédiat intégral et sans contrepartie qui a été donné au monde en 1917 par Lénine à Brest-Litovsk, désarmement dont la valeur révolutionnaire est infinie, nous ne croyons pas votre France capable de le suivre jamais. »

Certes, *La révolution d'abord et toujours* ne signifie pas encore une adhésion du surréalisme au communisme. « il faut que nous restions surréalistes et que l'on ne puisse nous comprendre parmi les communistes », écrit Eluard à Breton en juillet⁹. Mais un pas décisif est franchi, une sensibilisation s'est faite, un intérêt profond s'est éveillé pour ce qui se passe là-bas, à l'Est. En août, Breton, en vacances dans le midi de la France, lit le petit livre de Trotsky sur Lénine et en reçoit une véritable révélation :

« Il n'est pas niable que, si la lecture d'un tel ouvrage m'avait transporté, c'est surtout par son côté sensible que j'avais été pris. D'un certain rapport de l'*humain*, la personne même de Lénine telle que l'auteur l'avait intimement connue, au *surbumain* (la tâche qu'il avait accomplie) se dégageait quelque chose de très entraînant qui, du même coup, conférait aux idées qui avaient été les siennes le plus grand pouvoir d'attraction... »¹⁰

Aussi ne peut-il accepter l'argument d'Aragon dans la discussion qui oppose ce dernier à Drieu La Rochelle à propos de Lénine et, plus généralement, de *La Révolution d'abord et toujours*.

Dans le numéro d'août de *La Nouvelle Revue française*, Drieu avait publié un long article : « La véritable erreur des surréalistes », dans lequel il

leur reprochait, en particulier, d'avoir pris position sur un problème politique, la guerre du Rif, se diminuant par là à ses yeux, comme d'avoir « braillé » : « Vive Lénine ! ». La réponse d'Aragon paraît en septembre dans la même revue ; on y lit :

« Je ne veux pas te répondre que je n'ai pas crié : *Vive Lénine !* Je te *braillerai* demain, puisqu'on m'interdit ce cri, qui après tout salue le génie et le sacrifice d'une vie. »

La phrase alerte suffisamment Breton, qui refuse que l'attitude surréaliste puisse être sur ce point ramenée au simple défi, pour qu'il la relève et s'en désolidarise dans son article sur le livre de Trotsky.

Touchés par l'accent ferme et résolu de ces pages, ses amis lisent aussi le *Lénine* et, d'emblée, sont conquis : « Ce livre est un de plus grands que j'aie jamais lus » écrit Eluard¹¹. Désormais, une étape décisive est franchie ; il ne s'agit plus de prendre de distances devant le communisme mais au contraire de se rapprocher de lui ; la collaboration avec l'équipe de *Clarté* se fait plus étroite, au point que, vers la fin de 1925, les deux groupes envisagent la publication d'une revue commune, au titre volontairement agressif, *La guerre civile*. L'échec de ce projet ne contrarie nullement le mouvement amorcé et ne l'empêche pas de se poursuivre. Mais c'est sur un chemin ardu, jalonné en 1927 par une adhésion au Parti communiste — de brève durée pour plusieurs — d'Aragon, Breton, Eluard, Péret et Unik, et définitivement fermé en 1935 par une totale rupture¹², que les surréalistes se sont engagés. L'histoire de leurs démêlés avec le Parti est longue, compliquée par la diversité des cheminements et des attitudes individuelles ; ce n'est pas le lieu de la retracer ici. On rappellera seulement que Breton s'est toujours refusé à sacrifier l'exigence surréaliste au dogmatisme et à l'étroitesse de vues de la direction communiste, qu'il n'a jamais renoncé, quant à lui, à maintenir étroitement unies ses aspirations poétiques et sa volonté de changement social :

« Transformer le monde », a dit Marx ; « changer la vie », a dit Rimbaud : ces deux mots d'ordre pour nous n'en font qu'un »¹³.

S'il convenait de souligner le rôle d'événement-moteur que le présent livre a tenu dans cette évolution générale, dont la marche est loin d'être, aujourd'hui encore, arrêtée, et dans le prolongement de laquelle viennent s'inscrire les divers moments d'une réflexion et d'une action toujours actuelles, on doit également signaler que le rapport Breton-Trotsky ne s'y réduit pas. En 1929, année où Trotsky est exilé, Breton se préoccupe du sort qui lui est réservé et, dans le *Second Manifeste*, dit son accord avec les positions défendues par l'auteur de *Littérature et Révolution* sur les problèmes de la culture et de l'art prolétariens. Un tract du groupe surréaliste, *La planète sans visa*, qui prend pour titre celui du dernier chapitre de l'autobiographie de Trotsky, *Ma vie*, s'élève en 1934 contre son expulsion hors du territoire français et déclare :

« Nous qui, ici, sommes loin de partager toutes ses conceptions actuelles, ne nous en sentons que plus libres pour nous associer à toutes les protestations qui ont déjà accueilli la mesure dont il est l'objet. (...) Nous saluons, à cette nouvelle étape de son chemin difficile, le vieux compagnon de Lénine, le signataire de la paix de Brest-

Litovsk, acte exemplaire de science et d'intuition révolutionnaires, l'organisateur de l'Armée Rouge qui a permis au prolétariat de conserver le pouvoir malgré le monde capitaliste coalisé contre lui, l'auteur parmi tant d'autres non moins lucides, non moins nobles et moins éclatantes, de cette formule qui nous est une raison permanente de vivre et d'agir : *Le socialisme signifiera un saut du règne de la nécessité dans le règne de la liberté, aussi en ce sens que l'homme d'aujourd'hui plein de contradictions et sans harmonie fraiera la voie à une nouvelle race plus heureuse.* »

Dans la lutte sur deux fronts, que, jusqu'à la fin, Breton n'a cessé de mener, contre le monde capitaliste et contre la monstrueuse caricature du socialisme offerte par l'U.R.S.S. et le communisme officiel, son chemin croise à plusieurs reprises celui de Trotsky. Au moment des procès de Moscou, en 1936 et en 1937, il est un des premiers à stigmatiser avec la plus intransigeante fermeté et la plus haute vigueur ce qu'il tient « pour une abjecte entreprise de police »¹⁴, « le plus formidable déni de justice de tous les temps »¹⁵, à dénoncer en Staline « le grand négateur et le principal ennemi de la révolution prolétarienne (...), le principal faussaire d'aujourd'hui (...) et (...) le plus inexcusable des assassins »¹⁶. Si les procès l'amènent à faire toutes réserves sur le maintien du mot d'ordre de Trotsky : « Défense de l'U.R.S.S. », ses amis et lui-même n'en rendent pas moins un hommage vibrant à « la personnalité, de très loin au-dessus de tout soupçon, de Léon Trotsky (...) ».

« Nous saluons cet homme qui a été pour nous, abstraction faite des opinions occasionnelles *non infaillibles* qu'il a été amené à formuler, un guide intellectuel et moral de premier ordre et dont la vie, dès qu'elle est menacée, nous est aussi précieuse que la nôtre. »¹⁷

Cet homme, la vie va permettre à Breton de le rencontrer au cours d'un voyage qu'il fait au Mexique en 1938¹⁸. De la confrontation de leurs idées sur les problèmes de l'art et de la révolution, sort le très beau et dense manifeste *Pour un art révolutionnaire indépendant*, fruit de leur collaboration, bien qu'il ait paru, pour des raisons d'opportunité, signé de Breton et du peintre Diego Rivera¹⁹ ; ce manifeste appelle les artistes à constituer la Fédération Internationale de l'Art révolutionnaire indépendant (F.I.A.R.I.), face à l'Association des Ecrivains et Artistes révolutionnaires (A.E.A.R.) d'obédience stalinienne, instrument docile de propagation pour le dogme du réalisme socialiste. Il affirme le refus irréductible d'asservir la création intellectuelle à toute fin étrangère à elle-même, refus qui découle de la conscience juste des lois qui la régissent et d'une idée très haute à la fois de la révolution et de l'art ; on ne peut régenter du dehors le laboratoire intérieur où l'œuvre d'art prend obscurément naissance, mais toute œuvre digne de ce nom porte en son cœur, « axe invisible »²⁰, une contestation du réel tel qu'il nous est donné, toute œuvre digne de ce nom est libératrice :

« Le besoin d'émancipation de l'esprit n'a qu'à suivre son cours naturel pour être amené à se fondre et à se retremper dans cette nécessité primordiale : le besoin d'émancipation de l'homme. »

Dès son retour en France, Breton met sur pied la section française de la F.I.A.R.I., avec son bulletin *Clé*. Mais la guerre vient couper court à l'entreprise.



Breton, Péret, Toyen, Jindrisch Heisler à Saint-Cirq-Lapopie en 1959. (D. R.).

Même si, dans les années qui suivent, Breton est amené à s'interroger sur le marxisme et à s'éloigner de lui, sur certains plans — le problème est trop complexe pour qu'on puisse même l'aborder ici —, son admiration et sa vénération pour la figure de Trotsky demeurent intactes. Entre autres témoignages²¹, il suffira ici d'en appeler au caractère immédiat de son acceptation quand, à la mort de Natalia Sedova, nous lui avons demandé de prendre la parole à ses obsèques, bien qu'il n'ait par nature guère été porté vers ce type de discours ; mais il s'agissait, en saluant l'admirable compagne de Léon Trotsky, de rendre en même temps au grand révolutionnaire tombé à Mexico sous les coups de Staline l'hommage que les circonstances de 1940 avaient rendu impossible en Europe. Celui de Breton fut à la hauteur d'une telle intention, au regard de la poésie tout comme au regard de la révolution :

« La mort de ceux qui, d'un mot singulièrement trompeur se disent matérialistes alors qu'ils n'ont vécu que par l'esprit et par le cœur, cette mort est encore la plus conjurable de toutes. Entre ces deux empires, celui de la vie et l'autre, nous avons vu sur un *no man's land* où germent les idées, les émotions et les conduites qui ont fait le plus honneur à la condition humaine. Sans qu'il soit besoin pour cela d'aucune prière, l'union des cendres de Natalia Sedova à celles de Léon Trotsky, (...) à la fois sous l'angle de la révolution et sous l'angle de l'amour, assure un nouvel éploiement du Phénix.

(...) De par ce qui nous lie à elle, il est apaisant, il est presque heureux malgré tout qu'elle ait assez vécu pour voir dénoncer, par ceux-là mêmes qui en ont recueilli l'héritage, le banditisme stalinien, qui a usé contre elle des pires raffinements de cruauté. Elle aura su qu'enfin le processus évolutif imposait une révision radicale de l'histoire révolutionnaire de ces quarante dernières années, histoire cyniquement contrefaite et qu'au terme de ce processus irréversible, non seulement toute justice serait rendue à Trotsky, mais encore seraient appelées à prendre toute vigueur et toute ampleur les idées pour lesquelles il a donné sa vie. »²²

Ces idées, ces idéaux, il est certain qu'en 1925, au moment de sa première rencontre avec le communisme et avec Lénine et Trotsky, Breton ne les entrevoit encore qu'imparfaitement. C'est un courant de sympathie essentiellement affectif qui le porte alors vers la révolution russe et vers ces hommes.

« Comment eût-il pu en être autrement ? — remarque-t-il lui-même²³. J'avais alors presque à tâtons ; la reconsidération que je demandais du problème, si je voulais me faire entendre autour de moi, je ne pouvais que l'appuyer d'arguments sentimentaux et d'ailleurs aucun de nous n'avait encore éprouvé le besoin de dépasser les rudiments du marxisme. »

Ce que sont en 1925 les conditions véritables de la Russie, les problèmes qui s'y posent, les changements et la dégradation qui se sont déjà introduits dans le Parti bolchevique et dans l'Internationale, instaurant partout comme lois le monolithisme et l'étroitesse de pensée. Breton à ce moment l'ignore. Son appréciation — et c'est ce qui lui donne tout son prix — est la conséquence d'un choc purement subjectif. Il n'est pas informé des circonstances, à elles seules fort parlantes, dans lesquelles Trotsky a écrit ce livre.

C'est déjà en effet un livre d'exil, d'un exil intérieur du moins. Dès les premières semaines de 1923, les divergences, les conflits qui, soit aux moments cruciaux de la lutte pour le pouvoir soit dans les années terribles qui

s suivirent sa conquête, ont opposé à Trotsky le triumvirat Zinoviev, Staline et Kamenev, se cristallisent en attaques concertées contre lui au sein du Bureau politique ; la maladie en écarte Lénine et une grave rechute, en mars, le coupe définitivement de toute activité. Cependant Trotsky, qui persiste à espérer en sa guérison, trop sûr peut-être de ses moyens et de sa popularité, dédaigne de se servir contre Staline, au XII^e Congrès du Parti (avril 1923), des armes qu'il tient en main (en particulier des notes de Lénine critiquant âprement la politique de Staline en Géorgie) et s'attache avant tout à intervenir sur les questions de politique économique qui lui paraissent capitales pour l'avenir de l'U.R.S.S. En ce domaine, il se refuse à farder des couleurs claires d'un optimisme de commande une situation qu'il juge fort noire, parce qu'il estime devoir la vérité, si dure soit-elle, au Parti comme aux masses ; mais cette rigueur même, qui soulève bien des inquiétudes, blesse bien des susceptibilités et provoque bien des mécontentements, facilite la campagne de dénigrement dès ce moment engagée contre lui. En ne faisant rien pour écarter Staline du poste de secrétaire général, il laisse à ce dernier tous les atouts qui, au cours de 1923, vont lui permettre de devenir peu à peu le maître tout-puissant de l'appareil. Si, dans sa lettre du 8 octobre 1923 au Comité central, il réclame un assouplissement de la discipline de forme militaire imposée par la guerre civile, afin de favoriser le retour à une véritable vie des idées et d'assainir la situation dans le Parti, dès le mois de novembre la maladie l'empêche d'intervenir directement dans les discussions, qui, sur ce problème, se sont alors déclenchées avec une violence extrême et que le triumvirat essaie d'endiguer à la fois par des sanctions disciplinaires et en reprenant à son compte, pour une dénonciation toute verbale du bureaucratisme, les critiques et les revendications des opposants.

C'est contre cette ruse et ces arrières-pensées que Trotsky met le Parti en garde, d'abord de façon quelque peu voilée dans des articles de la *Pravda* où il dénonce les vices du bureaucratisme : respect immobilisant de la tradition, élévation de l'obéissance au rang de vertu suprême, peur de tout esprit d'indépendance, répétition mécanique de formules conventionnelles, goût du mensonge édifiant :

« La tradition, affirme-t-il, n'est pas un canon immuable ou un manuel officiel ; elle ne peut être ni apprise par cœur ni acceptée comme un évangile ; on ne peut croire tout ce qu'a dit la vieille génération sur sa simple *parole d'honneur*. Au contraire, la tradition doit, pour ainsi dire, être reconquise par un travail intérieur, elle doit être étudiée et approfondie dans un esprit critique et, de cette façon, assimilée. Autrement, tout l'édifice serait construit sur du sable.

« (...) Que l'autorité des anciens n'efface pas la personnalité des jeunes et (...) ne les terrorise pas. (...) Tout homme formé à répondre seulement *oui* est un néant.

« (...) L'héroïsme suprême, dans l'art militaire comme dans la révolution, est fait d'amour de la vérité et de sens de la responsabilité. »

Le 8 décembre, il précise sa position dans une lettre ouverte aux assemblées du Parti, qu'il conclut par cet appel :

« Plus d'obéissance passive, plus de nivellement mécanique de la part des autorités, plus d'écrasement de la personnalité, plus de servilité ni carriérisme. Un bolchevik n'est pas seulement un homme discipliné : c'est un homme qui, dans chaque cas et sur

chaque problème, se forge lui-même sa propre opinion, la défend courageusement et en toute indépendance, non seulement contre ses ennemis, mais aussi à l'intérieur de son propre Parti. »

Aussitôt, le triumvirat contre-attaque par une grêle d'accusations : Trotsky est coupable de déloyauté, quand il qualifie de bureaucratique le régime du Parti ; c'est par haine pour l'appareil, par mépris pour la « Vieille Garde », qu'aiguillonné par un individualisme et une ambition sans frein, il réclame des droits pour la base ; il veut détruire l'unité du Parti, dans lequel il est demeuré un étranger ; en réalité, il n'a rien d'un bolchevik.

Ce déchaînement venimeux et grossier ²⁴ intervient dans un temps où, physiquement épuisé, Trotsky doit, le 18 janvier 1924, sur l'ordre des médecins, quitter Moscou et son hiver rigoureux pour se soigner sur les bords de la mer Noire. C'est au cours de ce voyage, lors d'un arrêt en gare de Tiflis, qu'il apprend la mort de Lénine ²⁵. La nouvelle « tombe dans (sa) conscience de façon terrible, comme une roche géante dans la mer ». Il rédige un bref message où la douleur et l'anxiété éclatent à chaque ligne, dans les interrogations qui se pressent comme dans l'appel à plus de vigilance lancé à chacun, comme dans l'affirmation d'une confiance absolue dans l'avenir du Parti, par laquelle il semble vouloir, ainsi qu'il le faisait déjà dans le discours du 5 avril 1923, conjurer la montée de périls qu'il ne connaît que trop bien :

« Comment marcherons-nous désormais ? Le flambeau du léninisme à la main. — Trouverons-nous la route ? Oui, par la pensée collective, par la volonté collective du Parti, nous la trouverons ! »

Trompé par Staline sur la date des obsèques, il n'y assiste pas et cette absence, nourrissant les rumeurs que ses ennemis s'appliquent à répandre, sert au mieux les desseins du secrétaire général. Tandis qu'aidé par Zinoviev et Kamenev, ce dernier prépare l'offensive décisive qu'il va mener contre Trotsky au XIII^e Congrès, en mai, celui-ci, dans sa retraite de Soukhoum au Caucase, se remet lentement et consacre ce loisir forcé à écrire l'essentiel de ce livre. Il groupe ses souvenirs sur Lénine autour de deux moments essentiels : leur première rencontre à Londres, dans l'automne de 1902 (*Lénine et l'ancienne « Iskra »*, daté du 5 mars 1924), leur commun combat à la tête de la révolution (*Autour d'Octobre*). Cette deuxième partie, d'une plus grande ampleur, comprend huit chapitres : six sont consacrés aux luttes de 1917-1918, un septième fait revivre « Lénine à la tribune » ; le huitième, « Le philistin et le révolutionnaire », réfute le portrait que Wells en 1920 avait tracé de Lénine, non que ce témoignage d'incompréhension et de suffisance ait en lui-même beaucoup d'importance, mais parce qu'il dévoile clairement, estime Trotsky, « l'âme secrète », l'esprit borné des dirigeants du parti ouvrier anglais. Ce second ensemble est achevé le 6 avril ; le 21, Trotsky rédige son avant-propos. Il joint à son livre quatre textes antérieurs consacrés à Lénine : deux discours de 1918 et 1923 (*Lénine blessé*, *Lénine malade*), un article de 1920 (*Lénine comme type national*), enfin le message de Tiflis. Le livre s'enrichit à l'automne de deux nouveaux chapitres : « Du vrai et du faux sur Lénine » (28 septembre), appréciation critique du portrait que Gorki a donné



André Breton avec Aube à Marseille (1940). (Photo Illa).

de Lénine, et « Les Petits et le Grand » (30 septembre), consacré à des écrits d'enfants sur le dirigeant révolutionnaire disparu.

A la date où paraît en France la traduction de l'ouvrage, « le flambeau du léninisme », étouffé sous l'éteignoir bureaucratique, ne brille donc plus que faiblement sur l'U.R.S.S. Mais les intellectuels qui de tout leur élan viennent au communisme avec Breton, à cause du livre de Trotsky, ne le savent pas. Ils ne sont pas encore informés de la lutte furieuse qui s'est menée et se mène en Russie — et dont nul n'aurait alors pu prévoir la férocité — pour abattre une pensée et un homme en qui la révolution avait si manifestement trouvé son visage que la haine de la bourgeoisie le choisit, au même titre que Lénine, pour incarner tout ce qui la fait trembler de crainte — il n'est besoin pour s'en convaincre que de jeter un coup d'œil sur la presse de l'époque. Ils ne peuvent donc percevoir l'inquiétude qui, ici ou là, sourd de ces pages, ni le sens même de la tentative qu'elles représentent : rétablir une vérité que, sur une échelle gigantesque, on travaille obstinément à falsifier et aussi, sans nul doute, bâtir, avec les souvenirs de luttes menées avec Lénine jusqu'à la fin de la victoire, le plus sûr des barrages intérieurs contre la marée trouble qui ronge les fondations de l'édifice révolutionnaire. Les arrière-plans sombres et angoissés de ce petit livre si clair d'apparence leur échappent. Ironie cruelle de l'histoire qui, loin de se dégrader en farce, comme le pensait Hegel, s'est répétée en immense tragédie : quand Breton regarde vers Lénine et Trotsky, l'ombre de Staline le Thermidorien se profile déjà, écrasante, derrière eux.

NOTES

1. Au moment de la réédition, en 19... du *Lénine* de Trotsky par les Presses Universitaires de France, Marguerite Bonnet rédigea ce texte qui ouvrait l'ouvrage, présentant les rapports entre Léon Trotsky et André Breton — et le compte rendu du livre écrit par le second en 1925, deux textes importants qui figuraient en tête de cette réédition. Marguerite Bonnet a sollicité pour les *Cahiers Léon Trotsky* la permission de reproduire ici ce texte et nous remercions les Presses Universitaires de France de leur réponse positive.
2. Trotsky avait entrepris une grande biographie de Lénine dont le premier tome seulement, *Jeunesse*, a paru de son vivant et uniquement dans la traduction française (Rieder, 1936 ; Presses Universitaires de France, 1970). Il se proposait de revenir à ce *Lénine* dès l'achèvement du *Staline* auquel il travaillait encore quand il fut assassiné le 20 août 1940.
3. Victor Serge, *Un portrait de Lénine par Trotsky*, dans *Clarté*, juin 1925, p. 23.
3. Grâce à l'obligeance de Mme Breton, que nous tenons à remercier ici très chaleureusement.
4. *Entretiens*, Gallimard, 1952, pp. 119-120.
5. Article publié dans la revue *Littéraire*, 1^{er} mars 1923, sous le titre : « Le Manifeste est-il mort ? » — et qui constitue un fragment de la préface du *Libertinage* (Gallimard, 1924, p. 17).
6. Aragon, *Avez-vous déjà giflé un mort ? Un cadavre* fut publié lors de la mort d'Anatole France (octobre 1924) ; y collaborèrent Philippe Soupault, Paul Eluard, André Breton, Louis Aragon parmi les surréalistes et Drieu La Rochelle, Joseph Delteil. Voici la phrase où figure cette expression : « Il me plaît que le littérateur que saluent aujourd'hui le tapir Maurras et Moscou la gâteuse, et par une incroyable duperie Paul Painlevé lui-même, ait été écrit pour battre monnaie d'un instinct tout abject, la plus déshonorante des préfaces à un compte de Sade, lequel a passé sa vie en prison pour recevoir à la fin le coup de pied de cet âne officiel.
7. *Qu'est-ce que le surréalisme ?* (Bruxelles, R. Henriquez édit., 1934)
8. *Ibidem*.
9. Inédit.
10. *Entretiens*, op. cit., p. 119.

11. Lettre à André Breton (inédit), septembre 1925.
12. Après le « Congrès international pour la défense de la culture » de juin 1935. Voir à ce propos la déclaration collective : *Du temps que les surréalistes avaient raison*, août 1935, qui s'achève par ces phrases :
« Quitte à provoquer la fureur de leur thuriféraires, nous demandons s'il est besoin d'un autre bilan pour juger à leurs œuvres un régime, en l'espèce le régime actuel de la Russie soviétique, et le chef tout-puissant sous lequel ce régime tourne à la négation même de ce qu'il devrait être et de ce qu'il a été.
« Ce régime, ce chef, nous ne pouvons que leur signifier formellement notre défiance. »
13. Discours au Congrès des Ecrivains, juin 1935.
14. Déclaration lue par André Breton le 3 septembre 1936 au meeting : *La vérité sur le procès de Moscou* (contresignée par douze membres du groupe surréaliste).
15. Déclaration d'André Breton à propos des seconds procès de Moscou, 26 janvier 1937.
16. *Ibidem*.
17. Breton relate les rencontres dans « Visite à Léon Trotsky » (*La clé des champs*, éd. Pauvert, 1953, pp. 42-54).
18. *La clé des champs*, op. cit., pp. 36-41. La photographie d'un fragment du manuscrit et la note de Breton (p. 41) montrent clairement cette collaboration.
19. L'expression est de Trotsky dans *Littérature et Révolution* ; se demandant comment la révolution peut faire sentir sa présence dans une œuvre littéraire, il écrit qu'elle devrait en être « l'axe invisible ».
21. Voir aussi, par exemple : « Loin d'Orly », dans la revue surréaliste *Bief*, n° 12, 15 avril 1960, et « A ce prix » (oct. 1964) dans *Le surréalisme et le peintre* (éd. Gallimard, 1965, p. 409).
22. On trouvera cet « Hommage » dans la revue surréaliste *La Brèche*, n° 2, mai 1962, et dans la plaquette « Natalia Sedova Trotsky » (hors commerce, *Lettres Nouvelles*, 1962).
23. *Entretiens*, op. cit., p. 118.
24. Sur toute la période 1923-1925, voir la biographie de Trotsky par Isaac Deutscher, t. II. *Le prophète désarmé* (trad. franç., Julliard, 1964), chap. II et IV.
25. Voir ce message daté du 22 janvier 1924 : *Lénine est mort*.

Léon Trotsky : Lénine

A certaines allusions qui ont été faites ici-même ¹ et ailleurs, on a pu croire que d'un commun accord nous portions sur la révolution russe et sur l'esprit des hommes qui la dirigèrent un jugement assez peu favorable et que, si nous nous abstenions à leur égard de critiques plus vives, c'était moins par manque d'envie d'exercer sur eux notre sévérité, que pour ne pas rassurer définitivement l'opinion, heureuse de n'avoir à compter qu'avec une forme originale de libéralisme intellectuel comme elle en a vu et toléré bien d'autres, d'abord parce que cela ne tire pas à conséquences, du moins à conséquences immédiates, ensuite parce qu'à la rigueur cela peut être envisagé, par rapport à la masse, comme pouvoir de décongestion. Il n'en est pas moins vrai que pour ma part je refuse absolument d'être tenu pour solidaire de tel ou tel de mes amis dans la mesure où il a cru pouvoir attaquer le communisme, par exemple, au nom de quelque principe que ce soit — et même de celui, apparemment si légitime, de la non-acceptation du travail. Je pense en effet que le communisme, en existant comme système organisé, a seul permis au plus grand bouleversement social de s'accomplir *dans les conditions de durée qui étaient les siennes*. Bon ou médiocre, en soi défendable ou non au point de vue moral, comment oublier qu'il a été l'instrument grâce auquel ont pu être abattues les murailles de l'ancien édifice, qu'il s'est révélé comme le plus merveilleux agent de substitution d'un monde à un autre qui fût jamais ? Pour nous, révolutionnaires, il importe peu de savoir si le dernier monde est préférable à l'autre et, du reste, le moment n'est pas venu d'en juger. Tout au plus s'agirait-il de savoir si la révolution russe a pris fin, ce que je ne crois pas. Finie une révolution de cette ampleur, si vite finie ? Déjà les valeurs nouvelles seraient aussi sujettes à caution que les anciennes ? Allons donc, nous ne sommes pas assez sceptiques pour en rester à cette idée. S'il se trouve parmi nous des hommes qu'une pareille crainte laisse encore hésitants, il va sans dire que je m'oppose à ce qu'ils engagent avec eux, si peu que ce soit, l'esprit général dont nous nous réclamons, qui ne doit rester tendu vers rien tant que vers la *réalité révolutionnaire*, qui doit nous y faire parvenir *par tous les moyens et à tout prix*.

Libre, dans ces conditions, à Louis Aragon de faire savoir à Drieu La Rochelle, par lettre ouverte, qu'il n'a jamais crié : Vive Lénine ! mais qu'« il le *braillera* demain puisqu'on lui interdit ce cri » ; libre aussi à moi et à tout autre d'entre nous de trouver que ce ne serait pas une raison suffisante de se comporter ainsi, et que c'est faire la part trop belle à nos pires détracteurs, qui

sont aussi ceux de Lénine, que de leur laisser supposer que nous n'agissons de la sorte que par défi. Vive Lénine ! au contraire, et seulement *parce que Lénine !* On entend bien qu'il ne s'agit pas du cri qui se perd, mais de l'affirmation toujours assez haute de notre pensée.

Il serait fâcheux, en effet, que nous continuions, en fait d'exemple humain, à nous en rapporter à celui des Conventionnels français, et que nous ne puissions revivre avec exaltation que ces deux années, très belles d'ailleurs, après lesquelles tout recommence. Ce n'est pas dans un sentiment poétique, si intéressant soit-il, qu'il convient d'aborder une période même lointaine de révolution. Et j'ai peur que les boucles de Robespierre, le bain de Marat ne confèrent un prestige inutile à des idées qui, sans eux, ne nous apparaîtraient plus si clairement. Violence à part — car c'est bien cette violence qui parle le plus éloquemment pour eux — il est toute une part de leur caractère qui nous échappe ; aussi nous rattrapons-nous sur la légende. Mais si, comme je le crois, nous sommes avant tout à la recherche de moyens insurrectionnels, je me demande, en dehors de l'émotion qu'ils nous ont donnée une fois pour toutes, je me demande pratiquement ce que nous attendons.

Il n'en est pas de même des révolutionnaires russes, tels qu'enfin nous parvenons à les connaître un peu. Voici donc ces hommes de qui nous avons tant entendu médire et qu'on nous représentait comme les ennemis de ce qui peut encore trouver grâce à nos yeux, comme les fauteurs de je ne sais quel encore plus grand désastre utilitaire que celui auquel nous assistons. Voici que dégagés de toute arrière-pensée politique, ils nous sont donnés en pleine humanité ; qu'ils s'adressent à nous, non plus en exécuteurs impassibles d'une volonté qui ne sera jamais dépassée, mais en hommes parvenus au faite de leur destinée, et qui se comptent soudain, et qui nous parlent, et qui s'interrogent. Je renonce à décrire nos impressions.

Trotsky se souvient de Lénine. Et tant de claire raison passe par-dessus tant de troubles que c'est comme un splendide orage qui se reposerait. Lénine, Trotsky, la simple décharge de ces deux noms va encore une fois faire osciller des têtes et des têtes. Comprennent-elles ? Ne comprennent-elles pas ? Celles qui ne comprennent pas se meublent tout de même. Trotsky les meuble ironiquement de menus accessoires de bureau : la lampe de Lénine à l'ancienne *Iskra*, les papiers non signés qu'il rédigeait à la première personne et plus tard... enfin tout ce qui peut faire le compte aveugle de l'histoire. Et je jurerais que rien n'y manque, en perfection ni en grandeur. Ah ! certes, ce ne sont pas les autres hommes d'Etat, que par ailleurs se garde lâchement le peuple d'Europe, qui pourraient être vus sous ce jour !

Car la grande révélation de ce livre, et je ne saurais assez y insister, c'est que beaucoup des idées qui nous sont ici les plus chères et desquelles nous avons pris l'habitude de faire dépendre étroitement le sens moral particulier que nous pouvons avoir, ne conditionnent nullement notre attitude en ce qui regarde la signification essentielle que nous entendons nous donner. Sur le plan moral où nous avons résolu de nous placer, il semble bien qu'un Lénine soit absolument inattaquable. Et si l'on m'objecte que d'après ce livre, Lénine est un *type* et que *les types ne sont pas des hommes*, je me demande quel est celui de nos raisonneurs barbares qui aura le front de soutenir qu'il y



Trotsky, Lénine, Kamenev à la fin du meeting du 5 mai 1920. (D. King) (D. R.)

a quelque chose à reprendre dans les appréciations générales portées ça et là par Trotsky sur les autres et sur lui-même, et qui continuera à détester vraiment cet homme, et qui ne se laissera en rien toucher par son ton de voix qui est parfait.

Il faut lire les brillantes, les *justes*, les définitives, les magnifiques pages de réfutation consacrées aux Lénine de Gorki et de Wells. Il faut méditer longtemps sur le chapitre qui traite de ce recueil d'écrits d'enfants consacrés à la vie et à la mort de Lénine, en tout point dignes du commentaire, et sur lesquels l'auteur exerce une critique si fine et si désespérée : « Lénine aimait à pécher. Par une journée chaude il prenait sa ligne et s'asseyait sur le bord de l'eau, et il pensait tout le temps à la manière dont on pourrait améliorer la vie des ouvriers et des paysans. »

Vive donc Lénine ! Je salue ici très bas Léon Trotsky, lui qui a pu, sans le secours de bien des illusions qui nous restent *et sans peut-être comme nous croire à l'éternité*, maintenir pour notre enthousiasme cet invulnérable mot d'ordre : « Et si le tocsin retentit en Occident — et il retentira —, nous pourrions être alors enfoncés jusqu'au cou dans nos calculs, dans nos bilans, dans la N.E.P., mais nous répondrons à l'appel sans hésitation et sans retard : nous sommes révolutionnaires de la tête aux pieds, nous l'avons été, nous le resterons jusqu'au bout. »

NOTES

1. *La Révolution surréaliste*, n° 5, 15 octobre 1925. Avec la permission de Mme Elisa Breton, que nous remercions ici.

Gérard Roche

La rencontre de l'aigle et du lion. Trotsky, Breton et le manifeste de México

Peu de rencontres auront jeté une lueur aussi vive, au point d'entrer dans la légende, que la rencontre entre Trotsky et Breton à México à la veille de la seconde guerre mondiale. Celui dont un journaliste mexicain décrit le visage aux traits énergiques, à « l'abondante crinière de lion », d'où émane une « une dynamique intérieure », est alors au faîte de sa maturité de poète et de chef de file incontesté du mouvement surréaliste dont il a jeté les bases théoriques au début des années vingt. Trotsky, le « jeune aigle » de la révolution russe, selon l'expression du critique américain Edmund Wilson, l'égal de Lénine, le prestigieux chef de l'armée rouge, vit alors son dernier exil, traqué et menacé chaque jour par les tueurs de Staline. C'est un fait remarquable, qu'au moment le plus tragique de l'entre-deux guerres, où triomphe le fascisme et se perpétre l'un des plus grands crimes de l'histoire avec les procès sanglants de Moscou, mais également au moment le plus noir de sa vie personnelle, Trotsky se penche de nouveau sur les problèmes artistiques. En août 1939, Trotsky écrit qu'il « est bon que sur terre il y ait non seulement la politique, mais aussi l'art. Il est bon que l'art soit inépuisable dans ses virtualités, comme la vie elle-même ».

A l'occasion d'une des interviews que Breton accorde, dès son arrivée, à la presse mexicaine, il réaffirme les objectifs du surréalisme : les paroles de Marx : « transformer le monde » et celles de Rimbaud : « changer la vie », forment pour les surréalistes un seul et même mot d'ordre. Breton n'a cessé de croire, en dépit des déceptions et des échecs successifs, que les chemins de la poésie et de la révolution, sans jamais se confondre, puissent conduire un jour l'homme à réaliser le « saut du règne de la nécessité » dans celui de la liberté. Il espère trouver en Trotsky, non seulement un interlocuteur privilégié, un théoricien hors pair, mais aussi la preuve vivante qu'il est possible de concilier l'activité d'interprétation du monde avec celle de sa transformation révolutionnaire. Entre le poète de *l'Amour fou* et le théoricien de la révolution permanente vont s'établir des rapports harmonieux et une véritable complicité. Rien n'est plus étranger à ces deux personnalités hors du commun que le sectarisme et le monolithisme : ils partagent la même soif de connaissance comme en témoignent leurs débats passionnants. Cette complicité et cet accord exceptionnels, que les désaccords passagers, bien compréhensibles entre des hommes d'origine et de formation aussi différentes, ne parvien-

dront pas à obscurcir, se cristallisent dans le manifeste « pour un art révolutionnaire indépendant ». Le manifeste de Mexico retentit comme un dernier appel à la liberté avant que ne s'abattent sur le monde la nuit et le fracas de la barbarie armée.

Merveilleux Mexique

C'est aux environs du 17 avril 1938 que Breton et sa compagne Jacqueline Lamba arrivent au Mexique. D'emblée c'est le coup de foudre pour la terre mexicaine, « terre de la beauté convulsive ». Breton confie que le Mexique « dans ses montagnes, dans sa flore, dans le dynamisme que lui confère le mélange de ses races, ainsi que dans ses plus hautes aspirations » tend à devenir « le lieu surréaliste par excellence »¹.

Mais le voyage de Breton au Mexique et la visite à Léon Trotsky sont l'aboutissement d'un long processus politique marqué de nombreux conflits avec le parti communiste et l'Internationale communiste. Depuis le début des années trente, Breton et ses amis surréalistes se sont opposés à plusieurs reprises à la politique du parti communiste français et de l'Internationale communiste. En 1931 et 1932, ils polémiquent avec le comité Amsterdam-Pleyel qu'animent Romain Rolland et Henri Barbusse et dont l'I.C. tire les ficelles en coulisse. Critiquant le pacifisme du comité Amsterdam-Pleyel ils prônent le retour aux positions de Lénine et rejoignent ainsi l'analyse de Trotsky et de l'Opposition de gauche qui appellent à lutter pour la réalisation du front unique contre le fascisme et la guerre. Dans l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (A.E.A.R.), Breton rejette les thèses sur la littérature prolétarienne imposées par les « théoriciens » soviétiques de l'Association russe des écrivains prolétariens (R.A.P.P.). En réponse à une enquête de la revue *Monde* il reprendra à son compte l'argumentation de Trotsky dont il fait siens les « propos admirables ». Il s'élève contre les plumitifs qui se font passer pour des écrivains et des artistes prolétariens dont la production n'est que « laideur et misère » et qui ne conçoivent rien d'autre au-delà de « l'immonde reportage, du monument funéraire et du croquis de baigne »². En avril 1934, ils prennent ouvertement position contre l'expulsion de Trotsky qu'ils saluent dans le tract « Planète sans visa », Breton et ses amis rompent définitivement avec le P.C.F. en juin 1935 au « congrès international des écrivains pour la défense de la culture » au cours duquel éclate, en plein jour, l'affaire Victor Serge. La voix des surréalistes, comme celle des défenseurs de Victor Serge, a été systématiquement étouffée. Le discours de Breton, lu par Eluard, et celui de Nezval ont été sabotés par les organisateurs, parmi lesquels se distingue par son zèle leur ex-ami Aragon, fidèle exécutant de Moscou, qui n'est plus pour lui la « gâteuse ». Dans leur brochure, *Du temps que les surréalistes avaient raison*, il tire le bilan de cette période en stigmatisant le « vent de crétinisation systématique qui souffle sur l'U.R.S.S. » et concluent en affirmant que le régime de l'U.R.S.S. tourne « à la négation de ce qu'il a été » ; « Ce régime, ce chef, nous ne pouvons que leur signifier formellement notre défiance. »³

Mais le choc des procès de Moscou provoque une fracture encore plus profonde et plonge Breton dans une horreur et un effondrement physique et

moral dont il aura alors du mal à se dégager. Surmontant son dégoût devant les aveux avilissants il s'engage résolument aux côtés de militants socialistes, trotskystes, syndicalistes, et une poignée d'intellectuels et d'écrivains comme Jean Giono, Victor Margueritte, Marcel Martinet, dans le Comité pour l'enquête sur le procès de Moscou, constitué au début d'octobre 1936. Le flot de sang qui coule à Moscou le conduit à mesurer l'ampleur et la profondeur de la dégénérescence du régime bureaucratique qu'il voit comme « un retour sans cesse accéléré en arrière » : « Négation de la dictature du prolétariat au profit de celle d'un homme ; restauration de la famille, de la patrie annonçant pour demain celle de la religion ; rétablissement sous toutes ses formes de l'inégalité entre les hommes ; étouffement dans le sang de toute velléité critique... »⁴.

Lorsque Trotsky accueille Breton dans la « maison bleue » il est informé de son évolution ; Naville a envoyé à Coyoacán des informations et les textes de ses discours et, surmontant les querelles du passé, il écrit à van Heijenoort : « Vous pouvez l'utiliser à plein en faveur de L.D. car il s'est conduit sur ce chapitre avec une netteté parfaite et ce n'est pas un peureux. »⁵ Trotsky est très conscient de l'intérêt que représente la venue d'un tel allié. Dès l'arrivée de Breton il invite les rédacteurs du nouveau *Partisan Review* à entrer en contact avec le poète français :

« André Breton, la tête reconnue du surréalisme, est maintenant au Mexique. Comme vous le savez certainement, sur le plan artistique comme sur le plan politique, il est non seulement indépendant du stalinisme, mais il leur est tout à fait hostile. Il a de sincères sympathies pour la IV^e Internationale. »⁶

Il n'est pas impossible, comme le suggère Jean van Heijenoort, que Trotsky ait eu un plan en tête dès l'arrivée de Breton à Coyoacán. Alors que la visite de Malraux, en août 1933, n'avait débouché sur rien, sinon sur une certaine méfiance à l'égard de l'écrivain qui n'avait pas rempli les promesses de ses romans sur la révolution chinoise, la venue de Breton et sa sincère sympathie pour la IV^e Internationale, dans une situation politique très différente, offrent à Trotsky des perspectives nouvelles. Dans un contexte menaçant, où l'étau du fascisme et du stalinisme se resserre, il entrevoit la possibilité, en s'appuyant sur Breton, d'ouvrir une brèche dans les rangs des intellectuels staliniens et des compagnons de route des partis communistes déjà ébranlés par les vagues successives des procès de Moscou. Le P.C.F. en tout cas l'a très bien compris puisqu'il organise depuis Paris une campagne de calomnies contre Breton précédant son arrivée. Les gesticulations des folliculaires de *Commune* et de la Maison de la culture trouvent un relais dans les rangs de la L.E.A.R., lointaine cousine de l'A.E.A.R. française, que contrôle le Parti communiste mexicain. Trotsky qui subit, lui aussi, le feu des calomnies des Lombardo Toledano et des Laborde apporte son aide à Breton en demandant à van Heijenoort d'organiser la protection du poète pendant ses conférences que pouvaient saboter les staliniens. C'est ainsi que le petit groupe trotskyste mexicain assura un service d'ordre discret lors de la première conférence de Breton au Palacio Bella Artes. Breton trouve également en la personne de Rivera un défenseur ardent et valeureux qui, dans la presse mexicaine, rompt

des lances contre ceux qu'il appelle les intellectuels « cléricaux, stalinistes et guepéoutistes ». Il écrit que la persécution à l'endroit de Breton coïncide avec celle dont est victime Freud et révèle ainsi la tendance de la période historique. Il ajoute que, sur ce point, « l'histoire a prouvé qu'entre Adolf Hitler et Joseph Staline il n'y avait pas la moindre différence ». Riviera salue Breton « amant de México » qui a compris « le contenu de beauté, de douleur, de force opprimée et d'humour noir de ce pays »⁸.

Escarmouches

Quelle connaissance Trotsky avait-il alors du surréalisme ? Les timides questions posées à Naville dans l'île de Prinkipo et les réponses évasives et plus qu'insuffisantes de ce dernier, alors peu enclin à clarifier le difficile « enjambement » entre son passé de surréaliste et son engagement dans les rangs de l'Opposition de gauche, ne l'ont guère aidé à se faire une idée précise des objectifs et des principes du mouvement fondé par Breton¹¹. On peut supposer que, jusqu'en 1938, à l'exception de quelques numéros de la *Révolution surréaliste*, Trotsky n'a lu presque aucun des grands textes surréalistes et ignore presque tout de l'œuvre de Breton. C'est le critique d'art américain Meyer Schapiro qui fait parvenir à Trotsky les principaux ouvrages de Breton, peu avant l'arrivée de celui-ci à Coyoacán. Trotsky les a-t-il lus et étudiés attentivement ou bien s'est-il contenté de les feuilleter, comme semble le penser Jean van Heijenoort ? Les discussions riches et passionnées entre les deux hommes nous inclineraient plutôt à penser que Trotsky a sérieusement cherché à comprendre le surréalisme et l'œuvre de Breton qui pensait d'ailleurs lui-même que Trotsky en avait une assez bonne connaissance⁹. Ces nombreuses discussions ne furent pas exemptes d'escarmouches ni d'incidents. Breton a souligné combien la « complexion artiste » était foncièrement étrangère à Trotsky, en dépit de son intérêt pour l'art et les artistes.

Formé à l'école du grand critique littéraire russe Biélinisky, Trotsky est un amateur du roman réaliste : « Le roman est notre pain quotidien », souligne-t-il dans un essai consacré à Gogol. Le goût manifeste et très prononcé de Trotsky pour le roman, qu'il considère comme « un grand art », et en particulier pour le roman français, ne pouvait guère entraîner l'enthousiasme de Breton dont on connaît l'aversion pour le genre romanesque. Dans *le Manifeste du surréalisme*, Breton dresse en effet le procès de la fiction romanesque qui s'accommode d'un misérabilisme descriptif aux antipodes de l'imaginaire et du merveilleux.

A-t-il été question de Céline ? Il ne semble pas que Trotsky et Breton aient parlé de l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*. On sait comment Trotsky a salué l'entrée fracassante de Céline dans la littérature française provoquant une véritable révolution dans le langage. Breton, lui, n'a jamais beaucoup apprécié l'œuvre de Céline dont il dira plus tard que pas une ligne « ne relève d'autre chose que d'une faculté toute physique de tenir une plume et de la tremper dans la fange »¹⁰. Il semble pourtant que Trotsky et Breton portent le même jugement sur l'évolution littéraire et politique de Céline après son dernier roman. A peine arrivé au Mexique, Breton dénonce

dans la revue *Hoy* le contenu réactionnaire de *Bagatelles pour un massacre*¹¹. Trotsky avait déjà pu observer la confirmation de son pronostic dans *Mort à crédit* dont il avait souligné la grossièreté et la monotonie dans une lettre à Sedov tout en ajoutant à propos de son auteur : « Néanmoins, ce n'est pas un garçon banal. »¹²

Mais la première passe d'armes entre Trotsky et Breton a lieu lors de leur seconde rencontre le 20 mai et concerne Zola. Nous ne croyons pas, contrairement à ce qu'affirme Lionel Abel, que Trotsky a pu défendre contre Breton que Jules Romains était supérieur à Zola en tant que romancier¹³. En dépit de la très grande admiration de Trotsky pour la fresque des *Hommes de bonne volonté* il est presque certain que Zola lui semble posséder une stature plus grande. Dans son *Journal d'exil*, Trotsky écrit que Zola, contrairement à Jules Romains était un « participant », c'est pourquoi, malgré les faiblesses et les défaillances de son œuvre, il est « plus haut, plus profond, plus chaud, plus humain »²¹. Trotsky avait espéré, un moment, que Jules Romains serait le Zola du contre-procès de Moscou à qui finalement il a manqué un *J'accuse*. L'attitude prudente de Jules Romains déçut Trotsky mais ne fit que confirmer, en fin de compte, le jugement qu'il avait formulé trois ans plus tôt : Jules Romains n'avait pas le caractère « d'un participant », il était, au contraire, « moralement distant ». C'est donc Zola que Trotsky choisit pour mettre à l'épreuve Breton dans le but d'opposer le naturalisme au surréalisme. Sûr de lui, s'étant visiblement préparé à la discussion, Trotsky se lance dans une défense de Zola :

« Quand je lis Zola, je découvre des choses nouvelles que je ne connaissais pas, je pénètre dans une réalité plus large. Le fantastique, c'est l'inconnu. »¹⁵

Un peu surpris et sur la défensive, Breton ne put nier qu'il y avait de « de la poésie chez Zola »¹⁶. Mais le procès intenté à Breton par Trotsky qui croit opposer le monde réaliste du naturalisme au surréalisme est un coup d'épée dans l'eau. En 1932, Breton avait déjà répondu aux critiques qui cherchaient « à accréditer aux dépens du surréalisme, les procédés néo-naturalistes », critiques, qui faisaient « bon marché de tout ce qui, depuis le naturalisme, a constitué les plus importantes conquêtes de l'esprit »¹⁷. Il précisait sans ambiguïté sa position face au courant naturaliste qu'il ne rejetait nullement et qu'il préférerait de loin au symbolisme :

« J'aime beaucoup, d'autre part, les écrivains naturalistes : pessimisme à part — ils sont vraiment trop pessimistes — (...) Je les trouve en moyenne, beaucoup plus poètes que les symbolistes qui, à la même époque, s'efforçaient d'abrutir le public de leurs élucubrations plus ou moins rythmées, Zola n'était vraiment pas mauvais comme reins ; les Goncourt, dont on tend de plus en plus à nous représenter les tics intolérables, n'étaient pas incapables de voir, de palper ; Huysmans, entre tous, avant de sombrer dans la boueuse inanité d'*En route*, n'avait pas cessé d'être très grand et l'on serait fondé à donner pour modèle d'honnêteté aux écrivains d'aujourd'hui les livres de moins en moins lus de Robert Caze. »¹⁸

Mais pour Breton, le maître incontestable du naturalisme, ce n'est pas Zola, c'est Joris-Karl Huysmans, le seul à pouvoir mêler « l'humour noir » et le « comique rêche anglais ». Cette faculté lui permet de dépasser la misère et



André Breton avec Léon Trotsky au Mexique (1938). (D. R.)

« les situations désolantes » et de parvenir « au résultat paradoxal de libérer chez le lecteur le ' principe ' de plaisir »¹⁹. L'humour noir, qualité suprême aux yeux de Breton, est absente de l'œuvre de Zola.

Après cet échange sur Zola, la discussion entre Trotsky et Breton porte sur Freud et la psychanalyse. Il est presque inutile de souligner ce que doit le surréalisme aux découvertes de Freud. Dès le *Manifeste du surréalisme* Breton affirme qu'il croit à la « résolution future de ces deux états, en apparence si contradictoires, que sont le rêve et la réalité, en une sorte de réalité absolue de *surréalité* ». Trotsky a pu lire dans *les Vases communicants* les efforts théoriques de Breton pour concilier une interprétation matérialiste du rêve avec les découvertes et les analyses de Freud. Toujours aussi incisif et offensif, Trotsky interpelle Breton en l'accusant de vouloir dévoyer les découvertes de Freud sur l'inconscient :

« Vous invoquez Freud, mais n'est-ce pas pour une tâche contraire ? Ne voulez-vous pas étouffer le conscient par l'inconscient ? »²⁰

L'attaque de Trotsky trahit une certaine incompréhension des buts du surréalisme qui, comme l'a maintes fois souligné Breton, tend à la résolution dialectique des contraires. Breton affirme qu'il s'agit pour lui de jeter « un fil conducteur entre les mondes par trop dissociés de la veille et du sommeil, de la réalité extérieure et intérieure, de la raison et de la folie, du calme de la connaissance et de l'amour, de la vie pour la vie et de la révolution »²¹. En fait, le surréalisme a fait sien le mot d'ordre de Marx : « vers plus de conscience ». La définition que Breton donne de son attitude à l'égard de la psychanalyse, quelques jours plus tard, dans une revue mexicaine, répond précisément aux objections de Trotsky :

« J'ai tenté de démontrer à diverses occasions, m'autorisant pour cela des exemples pris dans ma vie personnelle que si, comme l'a établi la psychanalyse, l'activité du rêve dépend étroitement de l'activité de la veille qui l'a précédée [...], de la même manière l'activité pendant la veille procède au moins partiellement de l'activité onirique antérieure. Que l'homme acquière la conscience de l'interprétation constante de ces deux activités et il lui sera donné sur le plan sensible, de dépasser la souffrance qu'engendre en lui la lutte entre le principe de plaisir et le principe de réalité, sur le plan intellectuel, de réconcilier la connaissance intuitive et la connaissance rationnelle. »²².

Sans doute faut-il voir également dans la crainte de Trotsky que le surréalisme étouffe le conscient sous l'inconscient, une mise en cause voilée de l'écriture automatique. Sur ce sujet très controversé, Breton avait fait une mise au point très claire dans sa conférence de Prague, en avril 1935. L'automatisme psychique n'a jamais constitué pour le surréalisme une fin en soi :

« Je crois pour ma part, avoir suffisamment insisté sur le fait que le texte automatique et le poème surréaliste sont non moins interprétables que le récit de rêve, et que rien ne doit être négligé pour mener à bien, chaque fois qu'on peut être mis sur cette voie, de telles interprétations. Je ne sais pas si ce sont là des problèmes post-révolutionnaires, mais ce que je sais, c'est que l'art, contraint depuis des siècles de ne s'écarter qu'à peine des sentiers battus du *moi* et du *super-moi*, ne peut que se montrer avide d'explorer en tous sens les terres immenses et presque vierges du *soi*. Il est

d'ores et déjà trop engagé en ce sens pour renoncer à cette expédition lointaine, et je ne vois rien de téméraire à préjuger sous ce rapport de son évolution future. »²³

Lorsque Breton interroge : « Freud est-il compatible avec Marx ? », Trotsky répond : « Ce sont là des questions que Marx n'avait pas étudiées. Pour Freud la société est un absolu, sauf un peu dans *L'Avenir d'une illusion* ; elle prend la forme abstraite de la contrainte. Il faut pénétrer dans l'analyse de cette société. »²⁴ En fait, si Trotsky a salué l'apport de l'école psychanalytique de Vienne (Freud, Adler, Jung) c'est surtout pour sa contribution dans « la question du rôle joué par l'élément sexuel dans la formation du caractère individuel et de la conscience sociale »²⁵. Trotsky demeure méfiant et franchement incrédule dans l'application de la psychanalyse au domaine de l'art. Comme le remarque Jacqueline Lamba, Trotsky ne pouvait concevoir la psychanalyse que sur le plan de la thérapeutique, tout comme Freud lui-même²⁶. L'article que Trotsky a consacré dans sa jeunesse à Gogol est à cet égard très éclairant. Trotsky se refuse à suivre les critiques de l'œuvre de Gogol sur le terrain de la psychanalyse et à assimiler « l'étrangeté de son écriture, sa disposition mélancolique et ses idées mystiques à un schéma clinique de psychose dépressive ». Pourquoi et comment cet « artiste réaliste devint un mystique didactique ? » ; ce n'est pas la psychopathologie mais « l'histoire sociale qui nous permet de répondre à cette question »³⁴, conclut-il²⁷. Il n'est guère surprenant de constater que Trotsky et Breton se trouvent en désaccord à propos de la relation entre l'art et la folie. De formation médicale et psychiatrique, élève du Docteur Babinski à la Pitié, Breton adopte devant la folie une attitude mêlée de respect et de crainte et un intérêt dont il se départira jamais²⁸. Trotsky a certainement lu les très belles pages de *Nadja* dans lesquelles Breton plaide contre l'enfermement de la folie. Il n'est pas impossible qu'il ait pu « tiquer » à la lecture de plusieurs pages du *Manifeste* concernant le délire des fous et, peut-être, celui où Breton déclare qu'il passerait sa vie à « provoquer » les « confidences des fous » : « ce sont des gens d'une honnêteté scrupuleuse et dont l'innocence n'a d'égale que la mienne », écrit-il encore³⁹. Dans *les Vases communicants* Breton souligne les « rapports étroits qui existent entre le rêve et les diverses activités délirantes telles qu'elles se manifestent dans les asiles ». Il remarque également une analogie entre les « réactions affectives paradoxales dans le rêve et dans la démence précoce »³⁰. Trotsky s'insurge et soutient « qu'il ne pouvait venir de la folie en soi rien de positivement constructif par rapport au devenir humain », tout en faisant remarquer que Shakespeare avait tiré des propos des fous une sagesse³¹. Faut-il s'étonner que, sur cette question, la conception de Trotsky se trouve assez éloignée de celle de Breton qui, plus tard, soutiendra le paradoxe selon lequel la catégorie des malades mentaux constitue un « un réservoir de santé mentale »³². C'est la liberté qu'il invoque en montrant à travers les œuvres des fous, non plus considérés comme des objets cliniques, les « mécanismes de la création artistique libérée de toute entrave »³³.

Mais la divergence la plus sérieuse et la plus profonde concerne le hasard objectif, concept-clé de la quête surréaliste. Défini par Breton comme « la forme de manifestation de la nécessité extérieure qui se fraie un chemin dans

l'inconscient humain »³⁴, le hasard objectif plonge ses racines théoriques dans le matérialisme dialectique et le freudisme. Trotsky résiste devant la définition du hasard objectif qu'il ne parvient pas à concilier avec sa propre conception du matérialisme dialectique, craignant par dessus tout qu'elle ne débouche chez Breton dans le mysticisme :

« Camarade Breton, l'intérêt que vous portez au phénomène du hasard objectif ne me paraît pas clair. Oui, je sais bien qu'Engels a fait appel à cette notion, mais je me demande si, dans votre cas, il n'y pas autre chose. Je ne suis pas sûr que vous n'ayez pas le souci de garder — ses mains délimitaient dans l'air un faible espace — une petite fenêtre ouverte sur l'au-delà ». Je n'avais pas fini de me justifier qu'il reprenait : « Je ne suis pas convaincu. Et d'ailleurs, vous avez écrit quelque part... ah oui, que ces phénomènes présentaient pour vous un caractère inquiétant. — Pardon, lui dis-je, j'ai écrit : inquiétant dans l'état actuel de la connaissance, voulez-vous que nous vérifiions ? » Il se leva assez nerveusement, fit quelques pas et revint vers moi : « Si vous avez dit... dans l'état actuel de la connaissance... je ne vois plus rien à reprendre. »³⁵

Dans *l'Amour fou*, où se trouve le passage incriminé par Trotsky, Breton croit utile d'invoquer le témoignage de Hegel pour qui l'esprit « est tenu en éveil et vivement sollicité par le besoin de se développer en présence des objets qu'autant qu'il reste en eux quelque chose de mystérieux qui n'a pas encore été révélé ». Mais c'est derrière la caution théorique de Engels que Breton se retranche pour répondre aux détracteurs qui l'accusent de mysticisme à propos du hasard objectif ; dans *les Vases Communicants*, c'est-à-dire six ans avant le dialogue ci-dessus avec Trotsky, Breton écrit :

« Et voilà bien ce qui est taxé de mysticisme en moi. Le rapport causal, vient-on me dire, ne saurait s'établir dans ce sens. Il n'y a aucune relation sensible entre telle lettre qui vous arrive de Suisse et telle préoccupation qui pouvait être votre environ du moment où cette lettre fut écrite. Mais n'est-ce pas là, je le demande, absolument d'une manière regrettable la notion de causalité ? N'est-ce pas là faire encore trop bon marché de la parole d'Engels : « La causalité ne peut être comprise qu'en liaison avec la catégorie du hasard objectif, forme de manifestation de la nécessité ? »³⁶

Dans *l'Amour fou*, Breton insiste sur cette soif « d'errer à la rencontre de tout dont je m'assure qu'elle me maintient en communication mystérieuse avec les autres êtres disponibles, comme si nous étions appelés à nous réunir soudain ». Le mystère chez Breton n'a pas de valeur religieuse ni mystique, il ne vaut que pour être élucidé. Le « monde est un cryptogramme qui demande à être déchiffré » écrit encore Breton. Jusqu'où cette conception est-elle compatible avec le matérialisme dialectique ? Breton a-t-il réellement convaincu Trotsky dans ce débat qui, au demeurant, n'avait qu'une apparence théorique puisque Breton, lui, y engageait sa vie toute entière ?

Mais n'est-ce pas une manifestation du hasard objectif que cette rencontre stupéfiante en 1916, sur le pont d'un navire espagnol en route vers les Etats-Unis, entre Trotsky et le poète-boxeur Arthur Cravan, héros mystique du surréalisme ? Parmi les passagers bigarrés du navire : déserteurs, aventuriers, spéculateurs, refoulés d'Europe, Trotsky remarque un « boxeur anglo-français, se piquant de belles-lettres, cousin d'Oscar Wilde » qui « reconnaissait ouvertement qu'il préférerait démolir les mâchoires yankees que de se faire

fracasser les côtes par quelque Allemand »³⁷. Cravan avait rencontré à Barcelone le champion du monde noir Joe Johnson et l'avait défié. Le combat eut lieu à New York le 29 avril 1917 : Cravan se fit mettre K.O. dès le premier round.

N'est-ce pas encore dans le tumultueux « cryptogramme » de l'histoire une manifestation du hasard objectif et de l'humour objectif — le sphinx blanc et le sphinx noir selon la belle expression de Breton — que la rencontre inattendue entre Trotsky et le grossier Bidet (sic), chef de la police judiciaire française ? En 1922, à Moscou, Trotsky apprend que l'organisateur de son expulsion de la France vers l'Espagne en 1916 se trouve dans une prison soviétique ; suit alors un incroyable dialogue entre le policier qui, déconfit, a ces mots : « C'est la marche des événements ! » ; « On ne peut exiger une plus grande consolation de la part de Némésis », écrit simplement Trotsky³⁸.

L'amitié des chiens et les « Grands Transparents »

« En nos jours, on ne peut pas avoir « à côté » de soi un mysticisme portable, quelque chose comme un petit chien qu'on choie. » Trotsky, *Littérature et Révolution*.

Cette phrase, écrite en 1923, par un singulier effet de boomerang, prend à distance, quinze années plus tard, une signification toute symbolique et ironique d'un débat entre Trotsky et Breton à propos des chiens. Cette nouvelle escarmouche paraît au premier abord anodine : Trotsky qui aimait les animaux — et les chassait aussi — pensait que les chiens étaient capables d'émotions quasi-humaines et qu'ils pouvaient éprouver de l'amitié pour l'homme. Un après-midi, au cours d'une discussion à Pátzcuaro, Breton fut choqué. Jacqueline Lamba nous restitue la polémique qui s'engagea alors. Breton refuse ce qui lui semble être une « position sentimentale au départ ». « Quelles preuves peut-on avoir du contraire ? » réplique Trotsky en ajoutant que « leurs réactions tendent à faire croire d'une manière tout à fait vraisemblable que les chiens éprouvent de l'amitié ». Après une interminable discussion, Trotsky conclut en riant : « Il faudrait sans doute une troisième personne, mi-chien, mi-homme pour arbitrer ce débat, faute de son existence et compte tenu pour moi de la réaction des chiens envers l'homme, je m'en tiens à mes sentiments. »³⁹ Breton n'a certainement pas digéré la discussion sur les chiens, ni la conclusion de Trotsky, puisqu'il éprouve le besoin en 1942, de rappeler l'incident. Sans donner le nom de Trotsky, facilement reconnaissable, il déplore chez celui qui a été à la tête d'événements grandioses dans l'histoire une « vue anthropomorphique sur le monde animal » qui, selon lui, « trahit en manière de penser de regrettables facilités » :

« La pensée la plus maîtresse d'elle-même, la plus aiguë, la plus apte à se soumettre tous les obstacles dans le champ où elle s'applique m'a toujours paru, hors de ce champ, s'accommoder des plus étranges complaisances. Ma surprise à cet égard se cristallise toujours autour d'une conversation où j'avais pour interlocuteur un esprit d'une envergure et d'une vigueur exceptionnelles. C'était à Pátzcuaro au Mexique : je nous verrai toujours aller et venir le long de la galerie donnant sur un patio fleuri d'où montait de vingt cages le cri de l'oiseau moqueur. La main nerveuse et fine qui avait commandé à quelques-uns des plus grands événements de ce temps se délassait à flatter un



Trotsky, Rivera et André Breton au Mexique. (D. King) (D. R.)

chien vaguant autour de nous. Il parla des chiens et j'observai comme son langage se faisait moins précis, sa pensée moins exigeante que d'ordinaire. Il se laissait aller à aimer, à prêter à un animal de la bonté naturelle, il parla même comme tout le monde de dévouement. Je tentai à ce propos de lui présenter ce qu'il y a sans doute d'arbitraire dans l'attribution aux bêtes de sentiments qui n'ont de sens appréciable qu'autant qu'ils se réfèrent à l'homme, puisqu'ils entraîneraient à tenir le moustique pour sciemment cruel et l'écrevisse pour délibérément rétrograde. Il devint clair qu'il s'offusquait d'avoir à me suivre dans cette voie : il tenait — et cette faiblesse est d'ailleurs poignante à distance, en raison du sort tragiquedont les hommes auront payé son don intégral à leur cause — à ce que le chien éprouvât pour lui, dans toute l'acception du terme de l'amitié. » 40

Dans *Prolégomènes à un troisième manifeste surréaliste ou non*, Breton met en cause l'anthropomorphisme auquel il substitue une spéculation intellectuelle fondée sur la vie mythique qui lui paraît plus féconde. « Il n'y a pas de société sans mythe social » écrit Breton. Le débat à propos de l'amitié des chiens trouve son prolongement dans une réflexion sur le mythe. L'homme n'est pas « le roi de la création » il n'est pas non plus « le point de mire de l'univers ». Inspiré par la lecture de Novalis et de William James, Breton, « sans prendre garde aux accusations de mysticisme » laisse son esprit vagabonder :

« Je crois devoir faire observer que je ne m'éloigne pas sensiblement ici du témoignage de Novalis : ' Nous vivons en réalité dans un animal dont nous sommes les parasites. La constitution de cet animal détermine la nôtre et vice versa ' et que je ne fais que m'accorder avec la pensée de Williams James : ' Qui sait si, dans la nature, nous ne tenons pas une aussi petite place auprès d'êtres insoupçonnés, que nos chats et nos chiens vivant à nos côtés dans nos maisons. » 41

Ces êtres invisibles hypothétiques, hors de la portée des sens de l'homme, Breton les appelle les Grands Transparents.

Breton a-t-il discuté avec Trotsky de l'hypothèse de William James et de sa conception du mythe ? C'est ce qu'affirme, en tout cas, Lionel Abel qui s'appuie sur les confidences de Breton lui-même. Trotsky scandalisé serait entré dans une belle fureur : « Il cria à Breton, écrit Lionel Abel, que nous n'avions pas besoin de nouveaux mythes mais d'une plus grande clarté. Il n'avait pas rejeté la III^e Internationale pour annoncer qu'il faisait partie d'un animal gigantesque, inconnu de Breton lui-même ou de James par dessus le marché, ou de n'importe quel idéaliste américain. » 42 Peu importe, en fin de compte, que la discussion ait eue lieu ou pas, gageons que Trotsky n'aurait pas répondu autrement. Si la préoccupation du mythe collectif est déjà présente dans les années 37-38 il nous semble cependant que ce n'est que plus tard, vers le milieu des années quarante, qu'elle prend tout son essort et son importance dans la pensée de Breton. La découverte et la lecture en profondeur de Fourier aux Etats-Unis va accélérer ce processus qui aboutit finalement à remettre en cause le marxisme comme moyen absolu de la connaissance de la réalité sociale. Sa vision de l'histoire en sera également profondément modifiée.

Le « complexe de Cordélia »

Cordélia : « *Que pourras-tu faire, Cordélia ? Aimer et te taire...* » Shakespeare, *Le Roi Lear*.

C'est sans doute vers la fin du mois de mai, ou au début du mois de juin, que Trotsky demande à Breton de rédiger un projet de manifeste qui doit servir de base de regroupement aux écrivains et artistes révolutionnaires. C'est alors que se produit un phénomène étrange : Breton, paralysé, « le souffle de Trotsky sur la nuque », selon l'expression de van Heijenoort, ne parvient pas à rédiger le projet demandé. Le retard persistant provoque, au cours du mois de juin, un bref et violent incident entre Trotsky et Breton. Sur la route de Guadalajara, au milieu du voyage, Breton est contraint de descendre de la voiture de tête, van Heijenoort prenant alors sa place auprès de Trotsky assis à l'arrière de la voiture, droit et silencieux, visiblement irrité. C'est le retard de Breton à rédiger le projet de manifeste qui avait provoqué la colère de Trotsky. Après cet incident, il y eut un froid qui dura plusieurs jours, puis les relations chaleureuses se rétablirent. Au début de juillet il y eut un autre voyage de plusieurs jours à Pátzcuaro. Après les excursions de la journée, les soirées étaient animées par les discussions autour des questions de l'art et de la politique. On fit même le projet de publier ces conversations sous le titre : *Les entretiens de Pátzcuaro* signés de Breton, Rivera et Trotsky. Malheureusement, Breton tomba malade, frappé soudain d'aphasie. Le lion surréaliste était privé de voix devant la stature imposante de l'aigle. On peut certes épiloguer sur les raisons psycho-somatiques de cette maladie soudaine qui, hélas, nous prive d'un livre magnifique qui aurait rivalisé avec les conversations entre Goethe et Eckermann 43. Breton a éprouvé le besoin de s'expliquer sur son inhibition dans une lettre à Trotsky, écrite sur le bateau qui le ramenait en France :

« Très cher Léon Davidovitch,

L'assurance me manque beaucoup moins pour vous appeler ainsi, alors que je ne suis plus en votre présence. Pourtant j'ai souvent désiré le faire et, si je vous le dis c'est pour que vous mesuriez l'inhibition dont j'ai été victime, chaque fois qu'il s'est agi de tenter quelque chose dans votre direction et *sous vos yeux*. Cette inhibition relève avant tout, je voudrais à tout prix vous le faire comprendre, de l'admiration sans bornes que je vous porte ; elle n'en a été, ces dernier temps que le revers. Bien souvent, ainsi, je me suis demandé ce qu'il adviendrait si, par impossible, je me trouvais en face d'un de ces hommes sur lesquels j'ai été amené à moduler ma pensée et ma sensibilité : disons, par exemple, Rimbaud ou Lautréamont. Je me sentais tout à coup étrangement privé de moyens, en proie à une sorte de besoin pervers de me dissimuler. C'est ce que j'appelle pour moi-même, en souvenir du Roi Lear, mon « complexe de Cordélia » : ne vous moquez pas, c'est tout à fait foncier, organique, j'ai tout lieu de croire indéradicable. Vous êtes précisément un de ces hommes, peut-être aussi — je ne suis pas sûr à cause de Freud — le seul vivant. [...] Mais je ne vous ennuierai plus avec ces explications sentimentales. Puissent-elles seulement faire justice du malentendu de la route de Guadalajara, que vous avez eu toute raison de vouloir tirer au clair. »

On peut se laisser à imaginer le dialogue qui se noue sur la banquette arrière de la voiture qui file sur la route de Guadalajara entre Trotsky-Lear et Breton-Cordélia ; un dialogue qui pourrait ressembler étrangement à celui du drame de Shakespeare :

« Lear — ... Et maintenant, notre joie, toi, la dernière, non la moindre, toi dont les vignes de France et le lait de Bourgogne se disputent l'amour, que peux-tu dire pour te valoir un tiers plus opulent que tes sœurs ? Parle.

Cordélie — Rien, monseigneur.

Lear — Rien ?

Cordélie — Rien.

Lear — De rien, rien ne peut venir. Parle encore.

Cordélie — Malheureusement que je suis, je ne sais jusqu'à mes lèvres faire monter mon cœur. J'aime votre Majesté comme je dois l'aimer, ni plus, ni moins.

Lear — Eh quoi ! Et quoi ! Cordélie ! Corrige un peu tes paroles, ou tu vas gâter ta fortune. ⁴⁵

« L'axe invisible de la Révolution »

Le projet que Breton présenta finalement à Trotsky, écrit à l'encre verte, fut discuté et remanié au cours de plusieurs séances. Trotsky découpait le manuscrit de Breton, collait les passages qui avaient été retenus dans la discussion sur son propre manuscrit dactylographié qu'il corrigeait lui-même à la plume. Le texte russe était ensuite traduit par Jean van Heijenoort. La version définitive du manifeste ne s'écarte guère du texte initial rédigé par Breton bien qu'ici ou là on observe des modifications qui ne sont pas sans intérêt. Le manifeste apparaît comme la fusion remarquable de deux courants de pensée et de conceptions de la création intellectuelle, conceptions fort anciennes, mais revivifiées et modifiées par l'expérience, et surtout par le contact enrichissant et stimulant entre les deux hommes.

L'effort d'analyse théorique de la dégénérescence bureaucratique de l'U.R.S.S. entrepris dans *La Révolution trahie*, a conduit Trotsky à faire un bilan effroyable de la condition intellectuelle et de l'art.

Les contacts avec les intellectuels de *Partisan Review*, les longues discussions avec Breton et Rivera ont conduit Trotsky, au cours du mois de juin 1938, à écrire plusieurs articles consacrés à l'art officiel soviétique. Celui-ci lui paraît encore plus servile que l'art courtisan de l'époque de la monarchie, car il repose sur une falsification sans précédent dans l'histoire, destinée à magnifier le « chef », c'est-à-dire Staline. Au cours du mois de juin, Trotsky répète, à plusieurs reprises, ce verdict sans appel : « L'art de l'époque stalinienne entrera dans l'histoire comme l'expression la plus spectaculaire du profond déclin de la révolution prolétarienne. » Breton est tout autant horrifié devant l'aspect profondément réactionnaire du « réalisme socialiste » qui, en U.R.S.S., après avril 1932, a succédé à la théorie de l'art et la littérature prolétariens, « armes de la lutte des classes ». Breton repousse le « réalisme socialiste » comme il a repoussé et combattu l'inanité de la littérature prolétarienne dans les années vingt. Dans un texte théorique d'une grande intensité, écrit un an avant le voyage à Mexico, Breton nie que l'art d'une époque puisse consister dans la « pure et simple imitation des aspects que revêt cette époque » et rejette comme « erronée » la conception du « réalisme socialiste » qui prétend imposer à l'artiste « à l'exclusion de toute autre, la peinture de la misère prolétarienne » ⁴⁶. Au Mexique il réaffirme les exigences propres à l'art et la poésie :

« Dans la même mesure où je n'ai pas cessé de soutenir que la poésie était faite pour exprimer, non le ' contenu manifeste ', mais le ' contenu latent ', qui a pour fonction d'objectiver le ' mythe collectif ' d'une époque, je me suis toujours opposé à ce qu'elle puisse servir d'instrument de propagande, quand bien même ce fut avec l'intention de propager la révolution. Ma rupture avec Aragon en 1930 est due en grande partie à mon intransigeance sur ce point. J'ai dit que la poésie, avant tout art de langage, obéit à des déterminations particulières, se déroule selon une courbe particulière qu'il est impossible de faire coïncider avec le développement des revendications sociales. » ⁴⁷

Le manuscrit de Breton, conservé à la Houghton Library, comparé au texte du manifeste permet de cerner la part qui revient à Trotsky et à Breton et, en même temps, nous donne une idée plus précise de son élaboration.

Certains passages du manifeste indiquent clairement que certaines divergences entre Trotsky et Breton ont été, sinon résolues, du moins partiellement surmontées. Ainsi en est-il du hasard objectif, âprement discuté par Trotsky. Sur ce point, le premier jet de Breton est intégralement repris dans le texte du manifeste. Le processus de la découverte dans le domaine de l'art ou de la science, qui conduit à la connaissance, est décrit dans des termes identiques à ceux qui définissent le hasard objectif :

« En ce qu'elle garde d'individuel dans sa genèse, en ce qu'elle met en œuvre de qualités subjectives pour dégager un certain fait qui entraîne un enrichissement objectif, une découverte philosophique, scientifique ou artistique apparaît comme le fruit d'un *hasard* précieux, c'est-à-dire comme une manifestation plus ou moins spontanée de la *nécessité*. On ne saurait négliger un tel apport, tant au point de vue de la connaissance générale (qui tend à ce que se poursuive l'interprétation du monde) que du point de vue révolutionnaire (qui, pour parvenir à la transformation du monde, exige qu'on se fasse une idée exacte des lois qui régissent son mouvement. » ⁴⁹

De la même manière, on peut supposer que le débat concernant Freud et la psychanalyse aboutit à un compromis. Lorsque Breton affirme que la vocation artistique est le résultat d'une « collision ente l'homme et un certain nombre de formes sociales qui lui sont adverses », il fait écho à Trotsky lorsque celui-ci écrit que la création artistique « est toujours un acte de protestation contre la réalité, conscient ou inconscient » ⁵⁰. La création artistique est définie dans le manifeste à l'aide de termes directement empruntés à la psychanalyse :

« Le mécanisme de *sublimation*, qui intervient en pareil cas, et que la psychanalyse a mis en évidence, a pour objet de rétablir l'équilibre rompu entre le " moi " cohérent et les éléments refoulés. Ce rétablissement s'opère au profit de " l'idéal du moi " qui dresse contre la réalité présente, insupportable, les puissances du monde intérieur, du " soi ", *communes à tous les hommes*, et constamment en voie d'épanouissement dans le devenir. » ⁵¹

Trotsky et Breton sont les adversaires de la théorie de « l'art pour l'art » mais ils le sont tout autant de l'art de propagande ou encore, selon l'expression d'Engels, l'art de « tendance ». Ils souscrivent, Breton tout spécialement, à ce qu'écrivait le même Engels, en avril 1888 à Miss Harkness : « Plus les opinions de l'auteur demeurent cachées et mieux cela vaut pour l'œuvre d'art » ⁵². Lorsque Trotsky propose d'inclure dans le manifeste que l'artiste,

tout en demeurant indépendant, ne peut servir la lutte émancipatrice que « s'il est pénétré subjectivement de son contenu social et individuel, que s'il en a fait passer le drame dans ses nerfs et que s'il cherche librement à donner une incarnation artistique à son monde intérieur », il ne fait que répéter sous une autre forme ce qu'il écrivait déjà dans *Littérature et révolution* :

« L'axe invisible (l'axe de la terre est également invisible) devrait être la révolution elle-même, autour de laquelle devrait tourner toute la vie agitée, chaotique et en voie de reconstruction. Pour que le lecteur découvre cet axe, l'auteur devrait s'en être préoccupé et, en même temps, y avoir sérieusement réfléchi. »⁵⁹

Breton, lui aussi, conteste que l'on puisse faire œuvre d'art, ni même en dernière analyse, œuvre d'art utile, en s'attachant à exprimer seulement le « contenu manifeste » d'une époque. Le surréalisme ne se propose rien d'autre que l'expression de son « contenu latent ». Dans « Position politique de l'art aujourd'hui », Breton remarque que la Commune de Paris a laissé l'art en face de ses problèmes propres : avant comme après, les problèmes auxquels l'artiste a été confronté « ont continué à être les mêmes : la fuite des saisons, la nature, la femme, l'amour, le rêve, la vie et la mort »⁵⁴. Il rejoint Trotsky, pour qui l'artiste doit avant tout « librement donner une incarnation à son monde intérieur » :

« C'est que l'art, de par toute son évocation dans les temps modernes, est appelé, à savoir que sa qualité réside dans l'imagination seule, indépendamment de l'objet extérieur qui lui a donné naissance. A savoir que *tout dépend de la liberté avec laquelle cette imagination parvient à se mettre en scène et à ne mettre en scène qu'elle-même*. La condition même de l'objectivité en art est qu'il apparaisse comme détaché de tout cercle déterminé d'idées et de formes. C'est par là seulement qu'il peut se conformer à cette nécessité primordiale qui est la sienne, qui est d'être totalement humain. »⁵⁵

Sur ce point, Trotsky et Breton semblent être tombés d'accord comme en témoigne le manifeste qui affirme qu'en matière artistique « il importe essentiellement que l'imagination échappe à toute contrainte, ne se laisse sous aucun prétexte imposer de filière ». Trotsky avait déjà souligné dans *Littérature et révolution* que l'art n'a pas pour but l'imitation d'un modèle extérieur, fût-il la réalité du monde prolétarien, mais qu'il lui est indispensable de s'alimenter au foyer du « lyrisme personnel » :

« Notre conception marxiste du conditionnement objectif de l'art et de son utilité sociale ne signifie nullement, lorsqu'elle est traduite dans le langage de la politique, que nous voulons régenter l'art aux moyens de décrets et de prescriptions. Il est faux de dire que pour nous, seul est nouveau et révolutionnaire un art qui parle de l'ouvrier ; quant à prétendre que nous exigeons des poètes qu'ils décrivent exclusivement des cheminées d'usines ou une insurrection contre le capital, c'est absurde. Bien sûr, par sa nature même, l'art nouveau ne pourra pas ne pas placer la lutte du prolétariat au centre de son attention. Mais le soc de l'art nouveau n'est pas limité à un certain nombre de sillons numérotés : au contraire, il doit labourer et retourner tout le terrain, en long et en large. Si petit qu'il soit, le cercle du lyrisme personnel a incontestablement le droit d'exister dans l'art nouveau. Bien plus, l'homme nouveau ne pourra être formé sans un nouveau lyrisme. »⁵⁶

Dans son projet initial, comme en témoigne le manuscrit conservé à la Houghton Library, Breton avait repris dans sa conclusion la formule utilisée par Trotsky dans *Littérature et révolution* : « Toute licence en art, sauf contre la révolution prolétarienne ». A son retour du Mexique, Breton a indiqué que c'est Trotsky lui-même qui le mit « en garde contre les abus qu'on pourrait faire de ce dernier membre de phrase » et biffa sans hésitation « sauf contre la révolution prolétarienne »⁵⁷. Un autre paragraphe du manuscrit de Breton également restrictif et allant dans le même sens que la formule précédente n'a pas été retenu⁵⁸. Sur cette question de l'indépendance de l'art et de la création, la pensée de Trotsky a subi une évolution importante. Dans *La Révolution trahie*, rédigée deux ans auparavant, Trotsky adhère encore à son ancienne formule puisqu'il écrit que l'Etat ouvrier doit, à l'égard des tendances artistiques, leur laisser « sur leur propre terrain une liberté complète » mais, ajoute-t-il, en mettant « au dessus de tout le critère : pour ou contre la révolution »⁵⁹. Mais, depuis, les procès truqués et les exécutions sanglantes en U.R.S.S. ont montré jusqu'où pouvait aller la bureaucratie dans sa haine aveugle de la révolution et de la liberté. La dégénérescence de l'art soviétique, qui va jusqu'à célébrer les exécutions macabres des procès, lui fait craindre pour l'avenir les abus que l'on pourrait faire du critère « pour ou contre la révolution prolétarienne » dans le domaine de l'art. N'est-ce pas en effet une formule qu'un régime bureaucratique sans scrupules qui « pervertit les mots » et « aliène la liberté », pour reprendre les expressions de Breton lui-même, pourrait utiliser à ses propres fins dans le but d'écraser l'art⁶⁰ ? Cette modification très importante et significative de sa formulation des exigences de la création artistique, Trotsky la complète dans un paragraphe rédigé par lui intégralement et dont le style est aisément reconnaissable :

« Si, pour le développement des forces productives matérielles, la révolution est tenue d'ériger un régime *socialiste* de plan centralisé, pour la création intellectuelle, elle doit dès le début même établir un régime *anarchiste* de liberté individuelle. »⁶¹

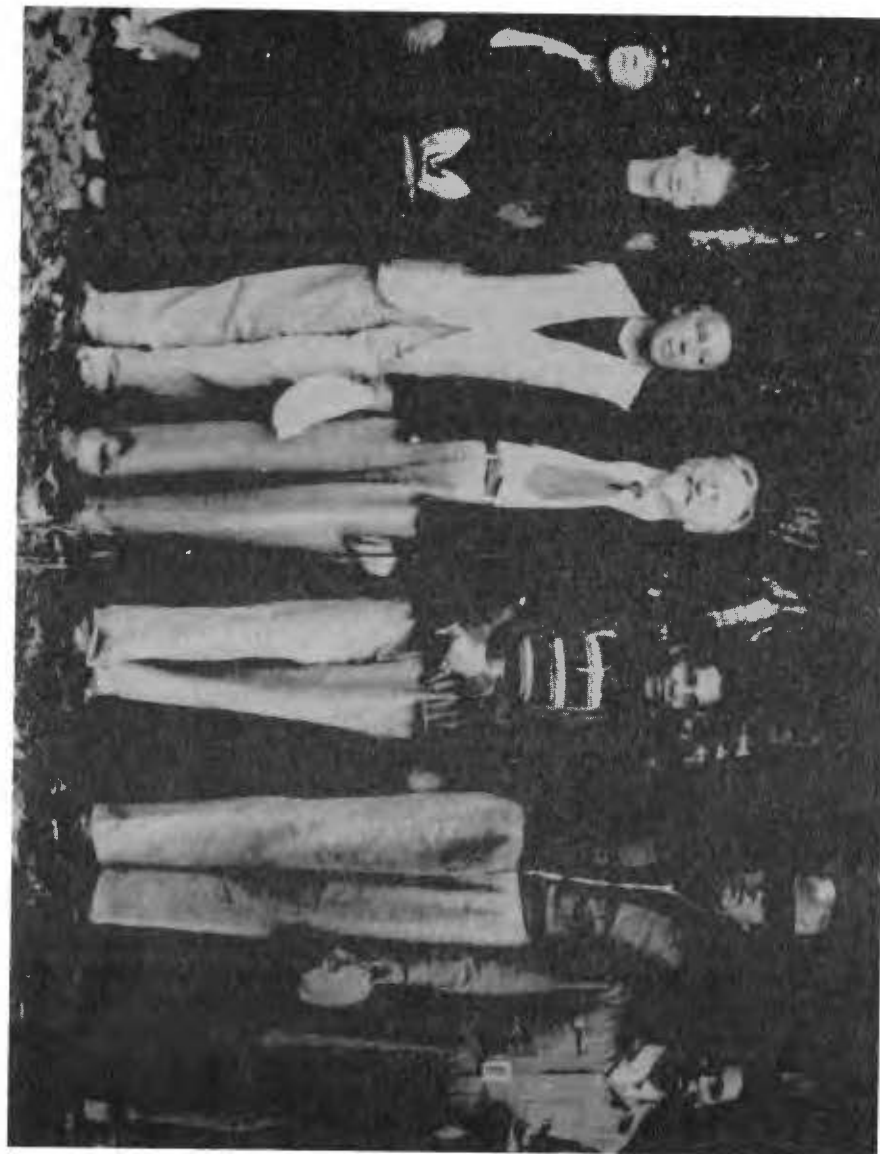
On mesure ici le pas franchi par Trotsky qui écrivait dans *La Révolution trahie* que la création intellectuelle « a besoin de liberté... la science, l'art n'auront à subir aucun plan imposé, aucune ombre d'obligation ». Ce n'est seulement qu'au contact d'André Breton et après les longues discussions avec ce dernier en compagnie de Rivera qu'il éprouve le besoin de préciser que l'art a besoin d'un « régime *anarchiste* » de liberté individuelle. Comment ne pas rapprocher ce fait de ce qu'écrivait Breton en 1937 : parmi les diverses démarches de l'esprit c'est par « l'appel à l'automatisme sous toutes ses formes et à rien d'autre qu'on peut espérer résoudre, en dehors du plan économique, *toutes* les antinomies qui, ayant préexisté à la forme de régime social sous laquelle nous vivons, risquent fort de ne pas disparaître avec elle »⁶².

Au terme d'une analyse malheureusement trop sommaire du manifeste « Pour un art révolutionnaire indépendant », on mesure le rapprochement exceptionnel de deux pensées et deux démarches pourtant très différentes au départ. Nous ne partageons pas le point de vue d'Arturo Schwartz qui écrit que les rapports entre Trotsky et Breton furent marqués « par un vice originel » et qu'ils « furent toujours exclusivement à sens unique : tandis que

l'universalité de la vision du poète permettait à Breton d'embrasser aussi l'action sociale, l'exclusivisme de la vision de l'homme politique privait Trotsky d'un point de vue plus vaste sur l'humain »⁶³, Arturo Schwartz ajoutant que Trotsky ne comprit jamais les « revendications surréalistes ». Rien ne nous semble plus éloigné de ce que Breton pensait lui-même sur ce point. Dans les *Entretiens*, il insiste non seulement sur ce « qu'avait de prodigieux son organisation mentale » mais aussi sur « ce qu'il pouvait avoir d'humain au sens le plus élevé du terme [...] cette faculté de relier tout menu fait d'observation à une donnée générale, de le faire tourner — sans qu'il y eût jamais là rien d'artificiel ou de forcé — à l'espoir d'un réajustement des valeurs de ce monde qui vint encore fortifier le sentiment de la nécessité de la lutte révolutionnaire »⁶⁴. Certes, il ne saurait être question de soutenir le point de vue inverse selon lequel Trotsky se serait fait une idée parfaitement claire des objectifs surréalistes et qu'il s'y serait finalement rallié. Bien des domaines lui demeuraient fermés, sinon étrangers. Dans son discours du 11 novembre 1938, Breton rappelle que les noms de Sade et de Lautréamont « le faisaient tiquer légèrement » mais, ajoute-t-il, Trotsky lui faisait préciser le rôle qu'ils avaient joué dans sa pensée « en se plaçant au seul point de vue juste, au point de vue commun au révolutionnaire et à l'artiste, qui est celui de la *libération humaine* »⁶⁵.

Certains, comme René Etiemble, ont contesté la validité du rapprochement entre Trotsky et Breton. Au cours d'une conférence à Mexico en 1939, Etiemble fit remarquer qu'il était « surpris par la collusion existant entre le rationalisme de Trotsky et l'irrationnel largement affirmé des surréalistes ». A la fin de la conférence, van Heijenoot qui était dans la salle, proposa à Etiemble une entrevue avec Trotsky qui lui donna la possibilité de questionner ce dernier sur son alliance avec Breton. Trotsky répondit « qu'il ne pouvait pas se permettre d'être sectaire sur les questions idéologiques quand il était si difficile de trouver des alliés ; puisque les surréalistes acceptaient l'unité d'action il ne voyait pas pourquoi il refuserait une alliance avec eux »⁶⁶. Le matérialisme dialectique tel que le défendait Trotsky était-il aussi incompatible avec l'esprit du surréalisme dont la revendication de l'irrationnel est loin d'être la seule composante ? Il nous semble d'ailleurs sommaire, et pas tout à fait juste, de caractériser la pensée de Trotsky de « rationaliste » comme il nous semble caricatural de réduire le surréalisme à l'irrationnel. Nous avons souligné combien Breton se sentait proche de Hegel et surtout d'Engels et n'hésite pas à revendiquer haut et fort l'adhésion du surréalisme aux thèses du matérialisme dialectique. Le surréalisme ne se veut pas seulement une contestation radicale de la vieille pensée rationaliste héritée d'Auguste Comte, mais il revendique une libération totale de l'esprit et une refonte de l'entendement humain où la raison et l'irrationnel cessent d'être perçus contradictoirement. La richesse des discussions entre Trotsky et Breton, la complexité des questions soulevées, leur manière d'y répondre, dégagée de tout sectarisme, font amplement justice des critiques simplificatrices qui tendent à ramener deux courants de pensée originaux et nuancés à des catégories abstraites et étroites.

Mai 1938, au Mexique, au cours d'une promenade. Au centre, Trotsky et Breton.



Le regard de l'aigle

La dernière entrevue entre Breton et Trotsky fut très chaleureuse. La guerre menaçait et Breton savait qu'il risquait d'être mobilisé dès son retour en France. Jean van Heijenoort nous donne un témoignage émouvant des derniers instants :

« Alors que dans le patio ensoleillé de la maison bleue de Coyoacán, au milieu des cactus, des orangers, des bougainvillés et des idoles, on était sur le point de se séparer, Trotsky alla chercher dans son bureau le manuscrit commun du manifeste et le remit à Breton. Celui-ci fut très touché. C'était de la part de Trotsky, un geste inusuel, unique même dans toute la période durant laquelle j'avais vécu avec lui. »⁶⁷

Breton arrive en France investi d'une responsabilité écrasante qui repose presque sur ses seules épaules : mettre sur pied sans délai la Fédération internationale de l'Art indépendant. Dès les premiers jours il déploie une intense activité et parvient vers la fin de septembre 1938 à rassembler une soixantaine d'intellectuels, artistes et écrivains qui donnent leur adhésion, dont, pour la France celles de Giono, Marcel Martinet, Henri Poulaille, et pour l'étranger, entre autres : Ignazio Silone, Jef Last, Helge Krog, Herbert Read, Karel Teige. Mais il y a aussi des refus et des absents de marque. Breton rend visite à Gide qui refuse de donner son nom, mais n'exclut pas l'éventualité de collaborer au futur bulletin de la F.I.A.R.I. D'autres se dérobent pour des raisons diverses, tel Roger Martin du Gard. Breton déplore la défection de Gaston Bachelard qui se déclare « incompetent ». De son côté, Trotsky tente d'accélérer le processus au Mexique mais les résultats s'avèrent très vite modestes voire décevants. Diego Rivera, malade et déprimé, fait défaut. Les choses traînent encore plus en longueur aux Etats-Unis où Dwight Macdonald, porte parole de *Partisan Review*, freine le mouvement. Une discussion triangulaire entre Paris, New York, Mexico, arbitrée par Trotsky, qui est née des réticences de Macdonald, en désaccord avec les passages du manifeste relevant de la psychanalyse, fait perdre plusieurs mois. Ce n'est seulement que le 2 mars 1939, soit plus de sept mois après la rédaction du manifeste, qu'une trentaine d'intellectuels américains se réunissent à l'initiative de *Partisan Review* et décident de constituer la League for Cultural Freedom and Socialism qui se déclare sympathisante du manifeste de Mexico. Finalement, le congrès mondial et la constitution d'un comité exécutif international de la F.I.A.R.I. ne verront jamais le jour. Mais à partir de janvier 1939, et dans les mois qui suivent, le grave conflit entre Trotsky et Rivera qui aboutit à leur rupture fait planer une ombre menaçante et mortelle sur la F.I.A.R.I. La rupture douloureuse entre Trotsky et Rivera affecte profondément Breton. « Inutile de vous dire, écrit-il à Trotsky, que l'activité de la F.I.A.R.I. s'est trouvée gravement maléfiée du fait de cette rupture entre vous et Rivera. »⁶⁸ Cependant, si l'on peut parler d'un échec de la F.I.A.R.I., ce n'est pas faute de l'énergie déployée par Breton, qui n'a pas failli à sa tâche. Comme Breton le précisera plus tard à André Parinaud : « Un tel échec, à ce moment, se confond avec bien d'autres. Tout se passe comme si l'activité intellectuelle, dans les directions les plus diverses, marquait un temps d'arrêt, comme si l'esprit était déjà averti que rien n'est plus en demeure de faire reculer le fléau. »⁶⁹

Malgré les fluctuations de sa pensée politique et ses prises de positions ultérieures qui l'éloigneraient du marxisme, Breton ne reniera jamais le manifeste ni son activité en faveur de la F.I.A.R.I. En décembre 1945, il déclare au cours d'un interview que « c'est une question de vie et de mort pour le surréalisme que de continuer à revendiquer la pleine liberté de recherche artistique » et qu'il s'en tient « aux termes de l'appel *Pour un art révolutionnaire indépendant* »⁷⁰. Malgré une distance à l'égard de la IV^e Internationale et des idées défendues par Trotsky, Breton garde intacte son admiration pour l'exilé de Mexico. En 1957, à l'occasion du quarantième anniversaire de la Révolution d'octobre, il évoque le regard de Trotsky, « fixé sur lui » et qui « à lui seul » suffit à lui enjoindre :

« de garder toute fidélité à une cause, la plus sacrée entre toutes, celles de l'émancipation de l'homme... Un tel regard et la lumière qui s'y lève, rien ne parviendra à l'éteindre, pas plus que Thermidor n'a pu altérer les traits de Saint-Just »⁷¹.

NOTES

1. « Dialogo con André Breton » por Rafael Heliodoro, *Universidad de México*, juin 1938.
2. André Breton, *Second manifeste du surréalisme, Manifeste du surréalisme*, Jean-Jacques Pauvert, 1962, pp. 188-189.
3. « Du temps que les surréalistes avaient raison », in *Manifestes du surréalisme*, pp. 299-301.
4. « Déclaration d'André Breton au meeting du P.O.I. », 17 décembre 1936, *Cahiers Léon Trotsky*, n° 9, janvier 1982, p. 114.
5. Pierre Naville à Jean van Heijenoort, le 12 mai 1938, Houghton Library (6953).
6. Trotsky à Philip Rahv, 12 mai 1938, *Oeuvres*, 17, p. 230.
7. Témoignage de Jean van Heijenoort.
8. Diego Rivera, « Más letras antes des pán. Los clerigos stalinistas guepeuzantes y el caso del gram poeta André Breton », *Novedades*, 24 juin 1938, voire également l'article du 10 juin dans lequel Rivera parle du livre de Breton, *Les Vases communicants*.
9. Parmi les livres de Breton qui arrivèrent de New York, van Heijenoort mentionne : le *Manifeste du surréalisme*, *Nadja* et *Les Vases communicants*. Il faut y ajouter très certainement *L'Amour fou*. Dans son discours du 11 novembre 1938, Breton déclare : « Connaissant assez bien mes livres, il a insisté pour prendre connaissance de mes conférences et m'a offert de les discuter avec moi », « Visite à Léon Trotsky », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 12, décembre 1982, p. 116.
10. Lettre collective de protestations du groupe surréaliste à *l'Express* adressée le 22 juin 1957, *Tracts surréalistes et déclarations collectives*, introduction et notes de José Pierre, Le Terrain vague, 1982, p. 171.
11. Interview d'André Breton accordée à la revue *Hoy*, 14 mai 1938.
12. Trotsky à Sedov, 18 décembre 1936, *Oeuvres*, 11, p. 350.
13. Lionel Abel se fonde sur le récit que lui fit Breton à l'été 1942, à New York, de ses discussions et des divergences avec Trotsky. Dans un article : « The surrealists in New York », *Commentary*, octobre 1981, pp. 44-54, Lionel Abel écrit : « Il se trouvait que Trotsky avait placé Romains au dessus de Zola en tant que romancier et Breton refusait d'admettre son jugement. Il ne fait aucun doute que Breton avait raison. La question intéressante est de savoir pourquoi Trotsky avait commis une telle erreur d'appréciation car il était souvent un excellent critique littéraire. » Si l'on accepte le récit de Lionel Abel, il faut en conclure que Trotsky a changé d'avis entre 1935 et 1938. Cependant nous formulons bien des réserves sur le sérieux et l'exactitude des souvenirs de L. Abel qui, par ailleurs, fourmillent d'erreurs : pour n'en citer qu'une, Abel situe le séjour de Breton au Mexique en 1939.
14. Trotsky, *Journal d'exil*, Gallimard, 1960, pp. 67-68. Sur l'appréciation de Trotsky de Zola et Jules Romains, on se reportera à l'article de Hilaire Touvet ci-après.
15. Jean van Heijenoort, *Sept ans auprès de Léon Trotsky*, Les lettres nouvelles, 1978, p. 180.
16. *Ibidem*.

17. André Breton, *Les Vases Communicants*, Gallimard, 1955, pp. 96-97.
18. *Ibidem*.
19. André Breton, *Anthologie de l'humour noir*, Jean-Jacques Pauvert, 1966, pp. 247-263. Joris-Karl Huysmans (1848-1907) auteur de *A Rebours* (1884), *En rade* (1887), *Là bas* (1891).
20. Jean van Heijenoort, *op. cit.*, p. 180.
21. Breton, *Les Vases communicants*, p. 105.
22. « Dialogo con André Breton », Universidad de México, juin 1938.
23. André Breton, « Position politique de l'art aujourd'hui », conférence prononcée le 1^{er} avril 1935 à Prague, in *Manifestes...*, *op. cit.*, p. 272. Marguerite Bonnet donne, en quelques pages, une analyse très éclairante de la genèse de l'automatisme chez Breton. Elle montre qu'il convient d'établir une distinction entre l'automatisme pratiqué par les poètes et les peintres surréalistes et celui des médiums. Marguerite Bonnet démontre de manière très convaincante que c'est chez Freud et non chez Janet et encore moins chez Myers, que Breton a trouvé l'impulsion initiale qui l'a conduit à l'écriture automatique. Marguerite Bonnet : *André Breton. Naissance de l'aventure surréaliste*, José Corti, 1975, pp. 106-108.
24. Jean van Heijenoort, *op. cit.*, p. 180.
25. Trotsky, *Littérature et révolution*, U.G.E., p. 55.
26. « Entretiens d'Arturo Schwartz avec Jacqueline Lamba », *op. cit.*
27. Trotsky, « N.V. Gogol (1852-1902) », *Vostochnoïe Obozrénie* (La Revue de l'Orient), n° 43, 21 février 1902, sous le pseudonyme d'Antide Oto. Cet article n'a pas été traduit en français. Il existe une traduction américaine : « Gogol an Anniversary tribute », in *The Basic Writings of Trotsky*, pp. 317-324.
28. Sur l'attitude de Breton face à la folie, voir Marguerite Bonnet, *op. cit.*, pp. 108-111.
29. *Manifestes*, pp. 17-18.
30. *Les Vases communicants*, p. 29.
31. « Entretien d'Arturo Schwartz avec Jacqueline Lamba », *op. cit.*, p. 210.
32. André Breton, « L'art des fous », *La clé des champs*, Jean-Jacques Pauvert, 1967, p. 274. Trotsky écrit dans *Littérature et révolution* : « Les délires d'un fou eux-mêmes ne contiennent rien que le malade n'ait préalablement reçu du monde extérieur. Seul un psychiatre expérimenté, à l'esprit pénétrant, et informé du passé du malade, saura trouver dans le contenu du délire les débris déformés et altérés de la réalité. La création artistique n'est évidemment pas du délire. Mais elle est aussi une altération, une déformation, une transformation de la réalité selon les lois particulières de l'art. » *Littérature et révolution*, p. 202. On peut mesurer ce qui sépare Trotsky de Breton qui écrit dans *Nadja* : « l'absence bien connue de frontière entre la non-folie et la folie ne me dispose pas à accorder une valeur différente aux perceptions qui sont le fait de l'une ou de l'autre ». *Nadja*, p. 171.
33. *Ibidem*.
34. André Breton, *L'Amour fou*, Gallimard, 1968, p. 25.
35. « Visite à Léon Trotsky », *op. cit.*, p. 116. Le passage auquel Trotsky fait allusion se trouve dans *L'Amour fou* : « Il s'agissait pour nous de savoir si une rencontre, choisie dans le souvenir entre toutes et dont par la suite, les circonstances prennent, à la lumière affective, un relief particulier, avait été, pour qui voudrait bien la relater, placée originellement sous le signe du spontané, de l'indéterminé, de l'imprévisible ou même de l'in vraisemblable, et si c'était le cas, de quelle manière s'était opéré par la suite la réduction de ces données. Nous comptons sur toutes observations mêmes distraites, même apparemment irrationnelles qui eussent pu être faites sur le concours de circonstances qui a présidé à une telle rencontre pour faire ressortir que ce concours n'est nullement inextricable et mettre en évidence les liens de dépendance qui unissent les deux séries causales (naturelle et humaine), liens subtils, fugitifs, inquiétants dans l'état actuel de la connaissance, mais qui, sur les pas les plus incertains de l'homme, font parfois surgir de vives lueurs. » *L'Amour fou*, pp. 25-26.
36. *Les Vases communicants*, pp. 111-112.
37. Trotsky, *La guerre et la révolution*, Editions Têtes de feuille, 1974, Tome 2, p. 16. Arthur Cravan est né Fabian Avenarius Lloyd, le 22 mai 1887 à Lausanne de père et de mère anglais. Arthur Cravan n'était pas, comme l'écrit Trotsky, le cousin d'Oscar Wilde, mais son neveu. Il exerce différents métiers : boxeur, chauffeur puis édite une petite revue de poésie qu'il rédige lui-même intégralement. Il rencontre Gide qui, peut-être, s'inspirera de lui pour son *Lafcadio*. Après son combat contre Joe Johnson il s'embarque pour Terre Neuve. En 1919,

- on signale sa présence comme professeur de culture physique à l'académie athlétique de Mexico alors qu'il prépare en même temps une conférence sur l'art égyptien. Il disparaît mystérieusement en 1920 au cours d'une expédition en barque avec un compagnon inconnu près des côtes mexicaines. Les textes d'Arthur Cravan ont été réunis et présentés par Bernard Delvaile : *Maintenant*, E. Losfeld, 1957. André Breton lui consacre quelques pages dans son *Anthropologie de l'humour noir*, pp. 427-437.
38. Trotsky, *ibidem*, p. 15.
39. « Entretien d'Arturo Schwartz avec Jacqueline Lamba », *op. cit.*, p. 210.
40. André Breton, « Prologomènes à un troisième manifeste du surréalisme ou non », 1942, in *Manifestes*, pp. 348-349.
41. *Ibidem*, pp. 350-351.
42. Lionel Abel, *op. cit.*, p. 48.
43. Eckermann, Johann Peter (1792-1854), écrivain allemand, secrétaire et ami de Goethe. Leurs entretiens parurent sous le titre : *Conversation de Goethe avec Eckermann (1836-1848)*.
44. André Breton à Léon Trotsky, 9 août 1938, Houghton Library (369).
45. Shakespeare, *Le Roi Lear. The King Lear*, Aubier Montaigne, 1976, traduction de Camille Chemin, p. 79. Breton et Trotsky, tout comme Marx, avaient une très grande admiration pour Shakespeare. Le Roi Lear, trahi par ses deux filles qu'il a richement dotées ne garde que l'amour de Cordélia, sa plus jeune fille, qu'il a répudiée. Drame de l'ingratitude et de la folie, *Le Roi Lear* est la plus tourmentée et sans doute la plus belle des pièces de Shakespeare.
46. André Breton, « Limites non frontières du surréalisme », 1937, dans *La Clé des champs*, p. 21.
47. « Dialogo con André Breton », *Universidad de México*, juin 1938.
48. « Pour un art révolutionnaire indépendant », 25 juillet 1938. Nous renvoyons au volume 18 des *OEuvres*, pp. 198-211, dans lequel sont publiés ensemble le texte définitif du manifeste et le projet de Breton.
49. « Pour un art révolutionnaire indépendant » *OEuvres*, 18, p. 199. Breton semble s'être beaucoup inspiré des textes philosophiques d'Engels publiés sous le titre *Etudes philosophiques* par E.S.I. en 1935, ouvrage qu'il cite notamment dans « Limites non frontières du surréalisme » en 1937. Il y a en effet une filiation étroite entre la conception du hasard objectif et la résolution des antinomies telles que les définit Breton et la méthode dialectique de Hegel revendiquée par Engels.
50. Trotsky, « L'Art et la Révolution », 17 juin 1938, lettre à *Partisan Review*, *OEuvres*, 18, p. 82.
51. « Pour un art révolutionnaire indépendant », *op. cit.*, p. 203.
52. Breton se réfère à la lettre à Miss Harkness dans « Limites non frontières du surréalisme », *op. cit.*, p. 21. Engels écrit exactement : « Je suis loin de vous reprocher de ne pas avoir écrit un récit purement socialiste, un « roman de tendance », comme nous le disons, nous autres Allemands, où seraient glorifiées les idées politiques et sociales de l'auteur. Ce n'est pas du tout ce que je pense. Plus les opinions [politiques] de l'auteur demeurent cachées et mieux cela vaut pour l'œuvre d'art. » Karl Marx, Friedrich Engels, *Sur la littérature et l'art*, Editions sociales, 1954, pp. 317-318. Le mot [politique] a été biffé par Engels.
53. Trotsky, *Littérature et révolution*, p. 96.
54. Breton, « Position politique de l'art aujourd'hui », *op. cit.*, p. 257.
55. *Ibidem*, pp. 257-258.
56. Trotsky, *Littérature et révolution*, p. 196.
57. « Visite à Léon Trotsky », *op. cit.*, p. 116.
58. Il s'agit du passage suivant : « Hors évidemment, le cas où son (?) œuvre prendrait un sens hostile à la cause de l'émancipation humaine, ou entrerait en contradiction avec le matérialisme dialectique qui en est la clé, il (l'artiste) ne doit avoir à répondre que devant son propre tribunal des formes de tentations variables qu'il subit », « Pour un art révolutionnaire indépendant », *op. cit.*, texte de Breton, p. 205.
59. Trotsky, *La Révolution trahie*, p. 123.
60. André Breton, « Du ' réalisme socialiste ' comme moyen d'extermination morale », *La clé des champs*, pp. 337-338.
61. « Pour un art révolutionnaire indépendant », *op. cit.*, p. 206.
62. « Limites non frontières... », *op. cit.*, pp. 20-21.
63. Arturo Schwartz, *op. cit.*, p. 14.

64. André Breton, *Entretiens (1913-1952)*, Gallimard, 1969, p. 188.
 65. « Visite à Léon Trotsky », *op. cit.*, p. 116.
 66. René Etiemble, « The Tibetan Dog », *Yale French Studies*, 31 mai 1964, p. 130. Correspondance avec René Etiemble.
 67. van Heijenoort, *op. cit.*, p. 189.
 68. Breton à Trotsky, 2 juin 1939, Houghton Library (371).
 69. *Entretiens*, p. 192.
 70. *Ibidem*, p. 233.
 71. André Breton, « La Révolution d'octobre », in Arturo Schwartz, *op. cit.*, p. 195.

Claude Boyard

Trotsky, Céline, et le *Voyage*...

Peu de grands dirigeants politiques prennent le temps de se préoccuper des problèmes d'esthétique et encore moins sont d'authentiques écrivains. Lamartine le fut avec un éclat souverain. Trotsky émerge à cette catégorie trop rare et l'on ne peut nier que *Ma Vie* et *l'Histoire de la révolution russe* soient des chefs d'œuvre quant à la construction et à l'écriture : par moments, l'on retrouve le grand souffle de Hugo, de Tolstoï...

La littérature a toujours passionné Trotsky : il a des goûts très éclectiques et ne rejette aucune œuvre a priori, au nom d'un dogmatisme stupide et fanatique qui débouchera sur les inepties criminelles des Staline et Jdanov, qui placeront en première ligne les Choloikov, Fadeev et autres Aragon. Une civilisation et son degré de développement se mesurent à sa capacité de produire dans tous les domaines, et l'Art demeure, pour Trotsky pris par d'innombrables autres tâches, la marque la plus achevée et la plus élaborée pour apprécier une civilisation, sa progression ou sa décadence. Certes, l'art du quotidien, qui trouve et plonge ses racines dans les actes et les pensées de tous les hommes de tous les jours, a sa préférence ; mais jamais il ne condamnera les recherches formelles : pourquoi un André Breton serait-il allé le retrouver à Mexico ? Trotsky rejette toute forme de censure et prône « la liberté totale d'auto-détermination dans le domaine de l'art ». Sa rencontre avec Céline, à travers *Voyage au bout de la Nuit*, est le choc de deux géants et, pour un « amateur », Trotsky fait preuve d'une grande lucidité, alors que les critiques professionnels éreintent ou insultent le *Voyage* et son auteur. Seul, à l'autre bout de l'échiquier politique, Léon Daudet, que sa hargne fascinante de polémiste d'*Action Française* n'empêche pas en général de bien juger les œuvres littéraires, a soutenu Céline qui pourtant ratra le Goncourt.

Dans les années 30 (le *Voyage* paraît en 1932 et Trotsky écrit son article en mai 1933) l'impact de la révolution de 1917 est encore énorme chez tous les artistes, surtout les écrivains. Elle est un révélateur, un « bas les masques » comme le fut la Commune de 1871 pour la génération des Flaubert, Hugo, Vallès... Aux U.S.A. commence une importante rénovation romanesque où s'illustrent Faulkner, Steinbeck, Dos Passos, Hemingway, Th. Wolfe... La jeune école surréaliste se manifeste avec violence et éclat, appelant de tous ses vœux la révolution prolétarienne qui a frappé à la porte de l'Allemagne en 1923. C'est un mouvement très international (les peintres belges, Dali, Ernst, Man Ray, L. Bunuel...), virulent, bouillonnant, dominé par le visage étrange et fascinant du très méconnu André Breton. En France, à côté de courants

populistes qui revendiquent difficilement leur autonomie (E. Dabit, H. Poulaille), les orthodoxes du P.C.F. possèdent leurs écrivains officiels : Barbusse (dont *le Feu*, ouvrage bouleversant sur la vie des tranchées, a beaucoup marqué Céline), P. Nizan, A. Wurmser, Aragon qui commence une carrière brillante de chien rampant, sinistre « Druon du communisme »... Les écrivains dominants sont soit des « littérateurs bourgeois », Mauriac, Valéry, Bernanos, Montherlant, soit des « compagnons » de route plus ou moins dociles, Gide¹, Malraux, soit des « inclassables » qui refusent ces étiquettes (G. Duhamel, J. Romains, Giono, L. Guilloux, R. Rolland). La révolution du roman, dont Flaubert a donné le coup d'envoi, a été poursuivie par Joyce, Proust et Kafka, encore méconnus. Au sein de ce milieu agité, mais relativement « sage », Céline va faire irruption avec son langage chaotique, son « érotisme obscène », son désespoir forcené et plein d'un humour rabelaisien, ses inventions stylistiques, son manque de goût total, ses cris, ses hurlements de chien écorché, son individualisme d'anarchiste forcené et ce « milieu » ne l'appréciera pas beaucoup : Gaston Gallimard, réputé pour son flair infallible, refusera le *Voyage* et c'est un jeune éditeur, Denoël, qui prend le risque de jeter cet énorme pavé dans la mare. Certes, Céline cultive le goût du scandale : mais au delà du tintamarre très parisien, un génie étrange apparaît que Trotsky va saluer et reconnaître. Le Céline des ignobles pamphlets à l'antisémitisme inexcusable et inexplicable ? (les juifs sont bien partis pour négrier la race blanche) ne saurait occulter le romancier et l'artiste de génie : Trotsky n'aurait sûrement rien retiré s'il avait connu précisément les avatars politiques de Céline. Et que l'épuration fut bien sélective ! Céline condamné à mort, Brasillach fusillé, d'obscurs écrivains aussi, mais peu de patrons ou de margoulins ayant construit leur fortune sur l'horrible édifice des chambres à gaz. Céline méritait sûrement moins que Renault et tutti quanti. Il faut être aussi borné que Sartre pour affirmer péremptoirement que Flaubert fusillait avec ses écrits les Communards et que Céline et Adolf étaient deux frères jumeaux. L'étrange Céline, avec son étrange musique de nuit et d'ennui et de hurlements, ne nous aura jamais expliqué le pourquoi de ses errances. Peut-être est-ce mieux ainsi que des repentirs tardifs et trompeurs ?

Avant le *Voyage*, en dehors d'une remarquable thèse de doctorat en médecine sur Semmelweiss, Céline n'est pas de ce monde. La guerre, ses études de médecine, un travail à la S.D.N. ; des voyages en Afrique et aux U.S.A., un poste en banlieue... Et, brutalement, il va cracher ce long gémissement devant la vie, les autres, et tout le reste. Cinquante ans après, le livre garde toute sa violence, d'autant que les imitateurs de Céline ont fleuri depuis, tous plus médiocres les uns que les autres. Il ne suffit pas en effet de faire dans le trivial, l'ordurier ou de torturer les phrases et le vocabulaire pour jouir du statut d'écrivain génial... En outre, Céline ne sera pas l'homme d'un seul livre : si l'on met de côté les pamphlets antisémites, qui mériteraient une étude particulière car le tabou et l'interdit ne doivent absolument pas empêcher de les lire (or, ils sont actuellement pratiquement introuvables) suivront *Mort à crédit*, *Guignol's band*, *le Pont de Londres*, *Nord*, *D'un château à l'autre*... Grâcié dans les années 50, Céline reviendra s'installer médecin à



Céline. (D. R.)

Meudon, avec ses chats et sa femme, merveilleux comédien sachant jouer en virtuose d'une misanthropie qu'il enfile hors de propos.

Céline demeure solitaire : l'homme qu'il a le plus admiré et aimé demeure littérairement et politiquement très loin, son cher Zola. Il écrira vingt admirables préfaces pour *Les Rougon-Macquart* (il est significativement désastreux qu'aucun éditeur n'ait voulu les réunir car elles constitueraient une extraordinaire introduction à la lecture de l'homme de Médan). Zola a senti et deviné cette formidable poussée de l'instinct de mort en l'homme et il a exprimé cette explosion à sa manière. Mais, pour autant, Céline rejette absolument toute référence précise à l'école naturaliste, bien qu'un certain aspect du *Voyage* relève d'une démarche de mise à nu et de coup de « bistouri » allant chercher le « jus » romanesque jusqu'au fond de nos pulsions les mieux camouflées. Les seuls écrivains dont il accepte de reconnaître sa dette à leur égard sont E. Dabit, H. Barbusse et Ramuz. Il est vrai qu'aucun d'eux ne risque de lui faire ombre. Ses héritiers ! Sartre (cf. la phrase de *l'Eglise* placée en tête de *la Nausée*), le Camus de *l'Etranger*, A. Paraz (à redécouvrir absolument avec *Bitru* et le *Gala des Vaches*) et enfin A. Boudard dont l'originalité et l'incontestable talent consistent à ne pas avoir essayé de copier l'incopiable. La situation de Céline est donc marginale et, sans doute, chez lui, la médecine demeure une préoccupation presque aussi importante que la pratique littéraire. Son voyage en U.R.S.S. : la seule façon de dépenser les droits d'auteur de la traduction du *Voyage* et *Mea Culpa* ne changera rien à l'affaire. Un peu plus de deux ans après son retour, en décembre 1938, il participe à un rassemblement politique autour de Darquier de Pellepoix. Rien à ajouter. Sinon que le cirque vichyssois de Sigmaringen n'aura pas trouvé un observateur plus féroce et assassin et lucide que dans *Nord*... Car la dérégulation et le chaos sont traversés par un humour dévastateur et féroce.

Trotsky, en rapprochant Céline et Poincaré dans le titre de son article, aura sûrement fait plaisir à Céline. L'homme à la casquette de chauffeur de taxi, celui qui « riait dans les cimetières » (dixit le *Canard Enchaîné*) représente la bourgeoisie compassée et emm... (aurait écrit Céline) le plus parfaitement du monde. L'homme de la loi de trois ans, le boute feu de juillet 14, l'arnaqueur de la Ruhr, le sauveur du franc, le grand avocat lorrain patriote resté pur et désintéressé (en plus, c'est vrai !), l'impayable mémorialiste des dix volumes d'*Au service de la France* a tout pour plaire à Ferdinand, tout pour qu'il lui rentre dedans féroce. Céline ne fréquente pas le monde de Poincaré, mais Trotsky va essayer de montrer que, s'il persiste politiquement à aller vers le cul de sac annoncé, son génie d'écrivain ne pourra l'empêcher d'être l'allié objectif de la classe que Poincaré a servie puis fini par incarner. L'Histoire semble lui avoir donné raison, mais le processus qui conduit Céline à ce retournement apparent reste une énigme, quasi impossible à déchiffrer. Trotsky accompagne pas à pas Céline dans son *Voyage* : il faut absolument le suivre dans cette approche et essayer de voir si les correspondances proposées ne seraient pas la résultante d'une erreur sur le sens même du *Voyage*. Au fond, au moment du *Voyage*, Céline est-il tenté par le fascisme ou se contente-t-il de nous jeter à la gueule notre connerie, notre méchanceté et nos bassesses ? Le romancier est bien révolutionnaire par la forme (seule chose qui

importait à Flaubert) mais le problème de fond demeure posé. Littérature et politique, littérature politique, littérature ou politique, espoir du désespéré, Freud relié à Zola pour déboucher sur « l'immense narcissisme sadico-masochiste des sociétés modernes », un érotisme loin de la relative santé des tentatives sadiennes, et puis, parfois un bref éclair bleu dans cette immense angoisse : la lutte inutile mais belle pour essayer d'empêcher Béberr de mourir. Céline se retrouve dans ce mélange détonnant ; lui, qui se disait toujours persuadé de l'insondable vachardise des humains, a choisi la médecine dans les quartiers pauvres et miteux : médecine de la vérole, de la tuberculose, de l'avortement, du dispensaire et des salles communes d'hôpitaux. C'est un peu ça l'amour d'autrui que Céline veut cacher : essayer de soulager la souffrance physique car l'homme qui souffre devient encore plus con et plus méchant que « the right man in the right place » ;

Trotsky est persuadé que le roman de Céline, malgré des limites imposées par sa propre idéologie, se situe très largement au dessus de la production littéraire courante. Si, dans son commentaire, une grande place est faite à la figure et aux ridicules de Poincaré, représentatifs de l'accélération de la décadence de la III^e République sombrant dans les scandales Oustric et Péret, c'est pour mieux montrer et dé-montrer que Céline artiste va chercher son inspiration dans les couches les plus ordinaires et humbles de la population et qu'il reste étranger à la bourgeoisie dirigeante : quand il l'aborde, il la vomit et la repousse, mais sans espoir. Sans masquer la distance qui le sépare de Céline, Trotsky le commente laudativement et sans retenue : dans la médiocrité ambiante (qui resterait à démontrer), Céline se dégage par son métier et sa puissance évocatrice :

« *Voyage au bout de la nuit*, roman du pessimisme, a été dicté par l'effroi devant la vie et par la lassitude qu'elle occasionne plus que par la révolte. Une révolte active est liée à l'espoir. Dans le livre de Céline, il n'y a pas d'espoir... Céline ne se propose aucunement la mise en accusation des conditions sociales en France... Il constate que la structure sociale actuelle est aussi mauvaise que n'importe quelle autre, passée ou future. Dans l'ensemble, Céline est mécontent des gens et de leurs actions. Le roman est pensé et réalisé comme un panorama de l'absurdité de la vie, de ses cruautés, de ses heurts, de ses mensonges, sans issue ni lueur d'espoir... De chapitre en chapitre, de page en page, des fragments de vie s'assemblent en une absurdité sale, sanglante et cauchemardesque. Une vue passive du monde avec une sensibilité à fleur de peau, sans aspiration vers l'avenir. C'est là le fondement psychologique du désespoir — un désespoir sincère qui se débat dans son propre cynisme. Céline est un moraliste. A l'aide de procédés artistiques, il pollue pas à pas tout ce qui, habituellement, jouit de la plus haute considération : les valeurs sociales bien établies, depuis le patriotisme jusqu'aux relations personnelles et l'amour... Tous les aspects de l'idéalisme ne sont que " des instincts mesquins revêtus de grands mots ". »²

Dans son *Voyage* et ses voyages, Céline s'est embarqué sans biscuit : mais ses deux bouées vont lui permettre de mener à bien son entreprise, plus loin peut-être que ne le pense Trotsky. D'abord, son art car jusqu'au bout Céline sera persuadé que l'art possède sa propre justification en lui-même, sans référence à des engagements divers ou discutables. Céline invente une nouvelle façon d'écrire, faisant exploser avec une violence inouïe les structures

traditionnelles de la phrase de « bon français ». Ensuite, un humour féroce et impitoyable de la traversée sur l'Amiral-Bragueton (la peur de Bardamu d'être dévoré vivant !), les métiers absurdes et drôles de l'Afrique et des U.S.A. : compter les poux sur les têtes des immigrés ! Les charges terribles contre la vie asilaire, la crasse incroyable de la petite bourgeoisie, les curés commerçants, l'idiote psychanalyse, l'errance ubuesque du Front baignent dans une poésie et un comique, reflets d'une certaine confiance en le vouloir-vivre, confiance injustifiée car l'histoire ne veut rien dire et ne signifie rien puisque les hommes passent leur pauvre vie à essayer d'oublier la nuit, cette nuit « où rien ne luit dans le Ciel ».

Qu'est-ce que le roman pour Céline ? Une histoire fictive.

« Littre le dit, qui ne se trompe jamais. Et puis d'abord tout le monde peut en faire autant. Il suffit de fermer les yeux. C'est de l'autre côté de la vie. »³

Pessimisme total. Oui, mais... Une première lecture nous imbibe, nous enduit, nous émeut (Céline est un émotif qui veut surtout nous toucher par une sensibilité primaire, d'où une certaine brutalité, jamais gratuite car Céline s'oppose à l'érotisme ou à l'obscène. Il les utilise, mais en les désacralisant). C'est le mensonge, la bassesse, l'égoïsme : l'univers est déstructuré, chaotique, dominé par des pulsions de destruction, de folie : Eros et Thanatos se heurtent en ricanant et se montrant du doigt. L'érotisme est primitif et très organique, sinon orgastique ; l'humour vengeur, le monde dégénéré va se putréfier. Pour tout ça, Bardamu s'enferme dans la lâcheté et l'amertume : comment ne pas manquer « l'amour de la vie des autres » quand l'ultime image métaphorique des structures sociales se transforme en un asile d'aliénés hurlant la souffrance et l'absurdité. Dans cette déréliction, les classes sociales antagonistes ne sont pas un moteur de l'Histoire. Du reste, Céline semble se foutre totalement de l'Histoire, car il en a soupé des grands mots et des tremolos patriotico-financiers. Rien, ou si peu, ne trouve grâce à ses yeux : la générosité d'Alcide, la tendresse de Molly, les efforts désespérés et inutiles pour sauver Bébert.

Mais le voyage célinien est-il voyage au sens balzacien ou hugolien ou est-ce un type radicalement nouveau de démarche ? Le voyage baudelairien était une enquête, une quête métaphysique (« trouver du nouveau ») ne pouvant jamais se transformer en conquête. Proust, par un voyage inlassable à travers les méandres de son moi, arrivait à reconstituer, grâce à la mémoire affective, tout l'édifice du passé et le temps perdu pouvait être retrouvé. Bardamu ne voyage pas, il fuit devant les événements, devant les autres, devant lui-même : il vagabonde pour se perdre, pour oublier et pour mieux se ressourcer. Il est vain et illusoire de voyager pour essayer d'échapper et de fuir notre misère : car si nous sommes misérables, mauvais et malheureux, c'est moins à cause de sociétés mal construites qui pourraient être changées par des révolutions politiques que par une fatalité écrasante qui ne nous lâchera jamais. Il y a une « nature humaine » (sens des philosophes du XVIII^e siècle) abjecte, mauvaise, irrécupérable et éternelle. Il en résulte que Céline considère l'homme incapable de progresser ; parallèlement, il n'y a pas de « progression » du récit dans le *Voyage*, mais une vision cyclique proche d'une concep-

tion nietzschéenne et fasciste de l'histoire (O. Spengler). Chez Zola, non plus, il n'existait pas de dimension historique du temps, mais un cycle auto-destructeur et apocalyptique de la nature, un temps du déjà, du longtemps, de l'attente insupportable. La fin de *Germinal* le démontre : la grève a échoué, Souvarine a détruit la mine, la troupe a tiré, Etienne poursuivi est obligé de fuir. S'il a confiance en l'avenir, en ses camarades, c'est que les coups sourds qu'ils frappent sous la terre lui montrent que leur mouvement aura la force irrésistible de la germination printanière. Rien n'empêchera l'armée nouvelle venue de l'obscurité de renverser un édifice vermoulu car rien ne peut empêcher la nature d'exploser quand le temps naturel et biologique passe. Marx et Hegel sont bien loin et l'on comprend que le socialisme tardif de Zola (ce n'est absolument pas un reproche, mais une constatation) mixe indissolublement jaurésisme et anarchisme dans un refus instinctif des théories de J. Guesde qui font peur à Zola qui refuse « les grandes casernes du travail numéroté ».

Le pessimisme radical de Céline n'empêche pas Bardamu de cibler impitoyablement et de mettre à nu les grandes plaies : la guerre avec son nationalisme stupide et les profiteurs de l'arrière, le colonialisme abject (une férocité que Céline atteindra rarement), l'américan way of life, la misère populaire des banlieues sur laquelle le médecin Bardamu possède une vue privilégiée. Le roman se scinde naturellement en deux parties :

— d'abord roman picaresque ou initiatique où l'on se dirige de l'extérieur à l'intérieur⁴ : Bardamu voyage dans l'horreur maximale (la guerre, l'hôpital) puis dans un espace quasi-exotique (l'Afrique, les U.S.A.) ;

— ensuite Bardamu devient peu à peu un regard, un outil à percevoir et l'on se dirige de l'intérieur à l'extérieur ; Bardamu installe ses pénates dans la banlieue la plus pauvre, y exerce la médecine et pérégrine à travers la France, bousculé, repoussé. Il essaie d'aimer mais il finira pas comprendre qu'il faut se taire, car même la parole ne peut rien contre nos misères.

La décence la plus élémentaire force à faire silence et à écouter cette musique de Céline car seul l'art peut sauver l'infime parcelle du moi qui peut l'être.

La mort de Bébert fait hurler Bardamu qui, bizarrement, reste attaché à un certain angélisme de l'enfance, contradictoire avec ses autres idées « politiques » : si rien n'est joué avec l'enfant, n'est-ce pas alors que la société est mauvaise et qu'il faudrait la transformer :

« Décidément, je me découvrais beaucoup plus de goût à empêcher Bébert de mourir qu'un adulte. On n'est jamais très mécontent qu'un adulte s'en aille, ça fait toujours une vache de moins sur la terre, qu'on se dit, tandis que pour un enfant, c'est tout de même moins sûr. Il y a l'avenir. »⁵

Petit rayon d'espérance dans cette grande plongée à l'intérieur de l'absurde.

L'arrivée en Afrique bouscule les sensations de Céline qui joue merveilleusement du contraste entre des rapports sociaux aggravés relativement à la bonne et belle France (comme si c'était guère possible) et la magnificence luxuriante du paysage, pas du tout perçu dans un étonnement romantique à

la Chateaubriand (que Céline admire beaucoup). Saloperie immonde des hommes et beauté de la nature, qui ne l'a sûrement pas fait exprès :

« La trique finit par fatiguer celui qui la manie, tandis que l'espoir de devenir puissants et riches dont les blancs sont gavés, ça ne coûte rien, absolument rien. Qu'on ne vienne plus nous vanter l'Égypte et les tyrans tartares ! Ce n'étaient ces antiques amateurs que petits margoulines prétentieux dans l'art suprême de faire rendre à la bête verticale son plus bel effort au boulot ! Ils ne savaient pas, ces primitifs, l'appeler « Monsieur » l'esclave, et le faire voter de temps à autre, ni lui payer le journal, ni surtout l'emmener à la guerre, pour lui faire passer ses passions. Un chrétien de vingt siècles, j'en sais quelque chose, ne se retient plus quand devant lui vient à passer un régiment. Ça lui fait jaillir trop d'idées... Les crépuscules dans cet enfer africain se révélaient fameux. On n'y coupait pas. Tragiques chaque fois comme d'énormes assassins du soleil. Un immense chiqué. Seulement c'était beaucoup d'admiration pour un seul homme. Le ciel pendant une heure paraissait tout giclé d'un bout à l'autre d'écarlate en délire, et puis le vert éclatait au milieu des arbres et montait du sol en traînées tremblantes jusqu'aux premières étoiles. Après ça le gris reprenait tout l'horizon et puis le rouge encore, mais alors fatigué le rouge et pas pour longtemps. Ça se terminait ainsi. Toutes les couleurs retombaient en lambeaux, avachies sur la forêt comme des oripeaux après la centième. Chaque jour sur les six heures exactement que ça se passait. Et la nuit avec tous ses monstres entraînait alors dans la danse parmi ses mille et mille bruits de gueules de crapauds.

La forêt n'attend que leur signal pour se mettre à trembler, siffler, mugir de toutes ses profondeurs. Une énorme gare amoureuse et sans lumière, pleine à craquer. Des arbres entiers bouffis de gueuletons vivants, d'érections mutilées, d'horreur. »⁶

Que le pittoresque poussif des littératures coloniales, chères aux années 1900, semble superficiel et nul à côté de ces sensations qui fusent et heurtent Bardamu en pleine face ! La nature, même malmenée et forcée, garde une grandeur devant laquelle toutes nos petites semblent encore rapetissées. La nature, c'est l'apocalypse, c'est tout ce que nous n'avons encore pu souiller.

De retour en France, Bardamu, par la force des choses... et de la nature de sa clientèle, va pouvoir observer les pauvres qui sont ses clients. Sa vision de la lutte des classes (car il y en a une !) rappelle Flaubert : il y a des pauvres qui veulent devenir riches, il y a des riches qui ont peur des pauvres et de leur misère. Mais tous sont des salauds puisque ce sont des hommes. Ce recul n'empêche pas Bardamu de faire le lien entre la misère matérielle et « ses » maladies : la tuberculose ravage alors les milieux ouvriers et Céline, médecin de dispensaire miteux, sait mieux qu'un autre que l'avortement, la vérole... et tout le reste fleurissait joyeusement chez les pauvres : instinctivement, Céline se range du côté des démunis car cette pauvreté même excuse, pour une petite part, la chiennerie humaine : de toute façon, les riches ont « leur » maladie et leur tare : pauvres frères humains. Cette « mise à plat » nous semble être le point de départ nécessaire d'une entreprise artistique révolutionnaire : mais il y faut aussi une démarche que Céline ne croit pas utile (il hait l'utile !) et donc il ne l'accomplit pas :

« Les riches n'ont pas besoin de tuer eux-mêmes pour bouffer. Ils les font travailler les gens comme ils disent. Ils ne font pas le mal eux-mêmes, les riches. Ils paient. On fait tout pour leur plaire et tout le monde est bien content. Pendant que leurs femmes sont belles, celles des pauvres sont vilaines. C'est un résultat qui vient des siècles,



Céline en 1936 par Gen Paul *Le Cri du jour*, 16 mai 1936.

toilettes mises à part. Belles mignonnes, bien nourries, bien lavées. Depuis qu'elle dure la vie n'est arrivée qu'à ça... Même pas bon à penser la mort qu'on est... Quand on n'a pas pas d'argent à offrir aux pauvres, il vaut mieux se taire. Quand on leur parle d'autre chose que d'argent, on les trompe, on ment, presque toujours. Les riches c'est facile à amuser, rien qu'avec des glaces par exemple, pour qu'ils s'y contemplent, puisqu'il n'y a rien de mieux au monde à regarder que les riches. »⁷

Céline en veut aux pauvres de leur résignation, de leur acceptation passive de cet état de fait, sans être dupe des privilèges, de la supériorité de la richesse. Il y a aussi un cri du cœur, mais ce cri s'arrête au bord de la révolte. Et puis, on revient toujours se mordre la queue au bout du cercle. L'existence est atroce, et nous ne saurions ni pourrions être sauvés de rien. Pas de salut ni de Dieu, ni de tentations politiques dans et par l'Histoire. Si Céline prend assez souvent parti, ce n'est pas un homme de parti (il est même périlleux de le classer, lui l'inclassable type, anarchiste de droite). Dans cet énorme pavé du *Voyage*, il ne fait référence que deux fois explicitement au communisme, l'une en faisant appel à une comparaison socio-biologique, l'autre aux excréments, aux ordures. Céline, qui a tant haï Freud et ses divans, justifierait-il une approche analytique ? Sûrement pas car les analystes ne retrouvent, chez leurs clients artistes, que ce qu'ils ont décidé d'y apporter au départ :

« Les fourmis rouges, dès qu'elles le surent, qu'on en avait de nouvelles conserves, montèrent la garde autour de ses cassoulets. Il n'aurait pas fallu en laisser une nouvelle boîte à la traîne, entamée, elles auraient fait entrer la race entière des fourmis rouges dans la case. Y a pas plus communiste. Et elles auraient bouffé l'Espagnol [...] Je remontaï au jour par les mêmes marches pour me reposer sur le même banc. Débauche soudaine de digestions et de vulgarité. Découverte du communisme joyeux du caca. »⁸

Les hordes de fourmis, envahissant et ravageant tout, font irrésistiblement penser aux hordes rouges asiatiques, prêtes à détruire la vieille Europe, sur laquelle Céline se jettera à partir de 1941, posant l'armée du III^e Reich comme l'ultime rempart contre la barbarie. Et pourtant, il la dégueule, Céline, l'Europe vermoulue et pourrie des Poincaré et des MacDonald, il appelle de tous ses vœux sa disparition !

Le monde n'a plus de sens, ou il les a tous. Chaque homme dans sa nuit. Le monde donne à Céline la nausée, et son incohérence chaotique, son décalage expliquent les références fréquentes à la folie et à l'asile, aboutissements logiques de cette explosion sociale (le *Voyage* marque le pessimisme maximal de Céline : il décroît un peu dès *Mort à Crédit*). Alors, pourquoi la survie, pourquoi pas le retour à une paix tant désirée ? Céline s'est pris à l'art et à la médecine : il s'en est épris et ne s'en déprendra jamais. Et, pourtant, comme c'est con, comme c'est sale, comme c'est inutile l'existence... et pourtant :

« En pensant à présent à tous les fous que j'ai connus chez le père Baryton (Baryton est le patron de l'Asile, le père de la petite et douce Aimée), je ne peux m'empêcher de mettre en doute qu'il existe d'autres véritables réalisations de nos profonds tempéraments que la guerre et la maladie, ces deux infinis du cauchemar.

La grande fatigue de l'existence n'est peut-être en somme que cet énorme mal qu'on se donne pour demeurer vingt ans, quarante ans, davantage, raisonnable, pour

ne pas être simplement, profondément soi-même, c'est-à-dire immonde, atroce, absurde. Cauchemar d'avoir à présenter toujours comme un petit idéal universel, surhomme du matin au soir, le sous-homme claudicant qu'on nous a donné. »⁹

Le masque social pèse plus lourd à Céline qu'aux autres car, habituellement, nous en attendons quelques avantages de carrières, le succès auprès des femmes, l'ascension sociale, les honneurs... Ici, plus rien. Finita la comedia. Moraliste dans la lignée de Pascal et de La Rochefoucauld, Céline met à nu, impitoyablement, les ressorts les plus instinctifs de nos pensées et de nos actes : le conformisme (cf. le roman très pessimiste de Moravia paru dans les années trente), l'indifférence, l'imitation, des explosions de haine, des élans de pitié pour certains faibles. Si l'existence est si pesante, la cause en réside dans le décalage entre le néant et les apparences ridicules par lesquelles nous faisons notre entrée dans le grand « cirque » universel de la sottise et de la méchanceté. L'amour lui-même n'est perçu que comme un échange érotique purement physiologique, dont Céline accentue volontairement la grossièreté (ce qui choquait beaucoup Trotsky dans sa lecture !). Sade est fort loin.

La mémoire pourtant demeure : elle seule autorise la plongée dans un passé découpé en mosaïques, sans lien existentiel profond. L'on ne retrouve pas le « vert paradis des amours enfantines » de Chateaubriand ou Proust. Nos souvenirs : dérisoires et minables, petits, comme nos existences. Comme Flaubert, Céline se persuade que notre grande tragédie est de ne point vivre de tragédie et de subsister dans un univers comme brisé par un gigantesque coup de marteau-pilon, d'où un monde onirique peuplé de cauchemars qui fait de lui un voisin lointain et proche du surréalisme : Céline voit comme Rimbaud, il est doué du pouvoir de voyance et de transformation libératrice par la parole et l'écriture :

« Les choses auxquelles on tenait le plus, vous vous décidez un beau jour à en parler de moins en moins. Avec effort quand il faut s'y mettre. On en a bien marre de s'écouter toujours causer... On abrège... On renonce... Ça dure depuis trente ans qu'on cause. On ne tient plus à avoir raison. L'envie vous lâche de garder la même petite place qu'on s'était réservée parmi les plaisirs... On se dégoûte... Il suffit désormais de bouffer un peu, de se faire un peu de chaleur et dormir le plus qu'on peut sur le chemin de rien du tout. Il faudrait pour reprendre de l'intérêt trouver de nouvelles grimaces à exécuter devant les autres... Mais on n'a plus la force de changer son répertoire. On bredouille. On se cherche bien encore des trucs et des excuses pour rester là avec eux les copains, mais la mort est là aussi elle, puante, à côté de vous, tout le temps à présent et moins mystérieuse qu'une belote. Vous demeurent seulement précieux les menus chagrins celui de n'avoir pas trouvé le temps pendant qu'il vivait encore d'aller voir le vieil oncle à Bois-Colombes, dont la petite maison s'est éteinte à jamais un soir de février. C'est tout ce qu'on a conservé de la vie. Ce petit regret bien atroce, le reste on l'a plus ou moins bien vomé au cours de la route, avec bien des efforts et de la peine. On n'est plus qu'un vieux réverbère à souvenirs au coin d'une rue où il ne passe déjà presque plus personne. »¹⁰

Céline ressent moins la mélancolie du temps qui nous échappe qu'un regret atroce du rien et de l'inutile. Pareils à des feuilles mortes que nous sommes : un petit coup de vent suffit à nous emporter au loin. Mieux que d'autres, ici, la musique celine, à nulle autre pareille, se fait entendre.

Bardamu ressent une immense fatigue, avant même d'avoir vraiment vécu. Un peu angoissé, beaucoup atteint de la « maladie de la mort » si bien nommée par Kierkegaard. Le monde nous pèse, les autres sont des agressifs bêtes, atroces de méchanceté. Dans les rêves de Céline, il doit y avoir le regret de cette mère très aimée qui lui a fourni son pseudonyme d'écrivain (d'où ce monde à part que demeure l'enfance, même quand les adultes la martyrisent), il y a un désir d'aller vers les autres et Céline eut de vrais amis : Le Vigan, Arletty, M. Aymé, Pierre Brasseur... Bardamu, lui, il n'a pas assez aimé les autres, comme son « double » mystérieux Robinson et c'est peut-être ça le vrai voyage au bout de la nuit et de l'ennui. Ils sont moches les autres, mais Bardamu l'est aussi et autant et parfois plus. Alors peut-être qu'après tout, dans ce brouillard d'incertitudes et d'illusions, que l'enfer ce n'est pas forcément les autres et que, pour supporter, il faut les avoir un peu aimés, un peu autrement qu'en forniquant et qu'en tripotant les nichons d'une agui-cheuse très salope :

« On l'a chassée, tracassée, la pitié qui vous restait, soigneusement au fond du corps comme une sale pilule. On l'a poussée la pitié au bout de l'intestin avec la merde. Elle est bien là qu'on se dit.

Et je restais, devant Léon, pour compatir et jamais j'avais été aussi gêné. J'y arrivais pas... Il ne me trouvait pas... Il en bavait... Il devait chercher un autre Ferdinand, bien plus grand que moi, bien sûr, pour mourir, pour l'aider à mourir plutôt, plus doucement. Il faisait des efforts pour se rendre compte si des fois le monde aurait fait des progrès : il faisait l'inventaire, le grand malheureux, dans sa conscience... S'ils avaient pas changé un peu les hommes, en mieux, pendant qu'il avait vécu lui, s'il avait pas été des fois injuste sans le vouloir envers eux... Mais il n'y avait que moi, bien moi, moi tout seul, à côté de lui, un Ferdinand bien véritable auquel il manquait ce qui ferait un homme plus grand que sa simple vie, l'amour de la vie des autres. De ça, j'en avais pas, ou vraiment si peu que c'était pas la peine de le montrer. J'étais pas grand comme la mort, moi. J'étais bien plus petit. J'avais pas la grande idée humaine, moi. J'aurais même je crois senti plus facilement du chagrin pour un chien en train de crever que pour lui, Robinson, parce qu'un chien c'est pas malin, tandis que lui il était un peu malin malgré tout Léon. Moi aussi j'étais malin, on était des malins... Tout le reste était parti en cours de route et ces grimaces mêmes qui peuvent encore servir auprès des mourants, je les avais perdues, j'avais tout perdu décidément au cours de la route, je ne retrouvais rien de ce qu'on a besoin pour crever, rien que des malices. »¹¹

Bardamu, il est comme ça, un point c'est tout et l'écart avec Céline se creuse sur ce point, comme sur d'autres. Il faut se méfier de ces coïncidences trop belles et trop voyantes : deux médecins, Ferdinand, mais les butoirs du roman autobiographique se montrent rapidement. Bardamu suppose, ce qui l'aide à passer ce mauvais pas, qu'il y en a d'autres qui sont un peu moins lâches, un peu moins petits et qui peuvent aider et un peu aimer les autres, même s'ils sont aussi malheureux. Car il n'y a pas de honte à évoquer un misérabilisme célinien. C'est sûr, à cent lieues de celui du grand Hugo. Mais y sont la hargne, le souffle, l'ampleur et les mots que Céline recrée, ré-invente, qu'il torture, malaxe, retrouvant une verve populaire qui rappelle d'autant mieux le langage populaire et quotidien que ce n'est pas elle, tout étant presque ça. Céline, lui aussi, a traîné les rues de son enfance avec les fils d'ouvriers, il a été l'un des leurs, il les a retrouvés dans cette horrible bouche-

rie, et puis il les voit tous les jours, il essaie de les guérir, de les faire moins souffrir, Louis Ferdinand Destouches, docteur en médecine, ancien interne des hôpitaux de Paris. S'il avait eu le désir ou l'ambition, peut-être aussi que lui serait devenu un « patron »...

Dernier soubresaut : le face à face avec la ricanante camarade, qui nous attend au tournant et devant laquelle, jetant nos pauvres masques, nous sommes seuls. Et nous hurlons, en essayant une dernière fois d'accrocher désespérément cette saloperie, cette *belle* saloperie d'existence. Nous y croyons jusqu'au bout, et même un peu plus. Incorrigibles que nous sommes. Nous la voulons, cette vie, même si elle nous a complètement assassinés. Bardamu et les autres la regrettent d'autant plus que sa laideur laisse, à chaque fois, espérer l'ailleurs car nous sommes espoir et désespérance, amour et haine, dégoût et folles envies d'êtreindre :

« Et puis aussi c'est exigeant un agonique. Agoniser ne suffit pas. Il faut jouir en même temps qu'on crève, avec les derniers hoquets faut jouir encore, tout en bas de la vie, avec de l'urée plein les artères.

Ils pleurnichent encore parce qu'ils ne jouissent plus assez les mourants... Ils réclament... Ils protestent. C'est la comédie du malheur qui cherche à passer de la vie dans la mort même.

... On a attendu. Il a plus rien dit. Un peu plus tard, une heure peut-être, pas davantage, c'est l'hémorragie qui s'est décidée, mais alors abondante, interne, massive. Elle l'a emmené.

Son cœur s'est mis à battre de plus en plus vite et puis tout à fait vite. Il courrait son cœur après son sang, épuisé, là-bas, minuscule déjà, tout à la fin des artères, à trembler au bout des doigts. La pâleur lui est montée du cou et lui a pris toute la figure. Il a fini en étouffant. Il est parti d'un coup comme s'il avait pris son élan, en se resserrant sur nous deux, des deux bras...

Dans la chambre ça faisait comme un étranger à présent Robinson, qui viendrait d'un pays atroce et qu'on n'oserait plus lui parler. »¹²

L'écrivain médecin domine admirablement ce passage où la prédominance des symptômes physiologiques de la mort ne peut faire oublier que Robinson vit sa mort, comme sa vie, pauvrement, misérablement, mais en accrochant, en essayant de se rassurer par ce contact des mains qui l'entourent. La mort prouve notre ancrage forcené dans la misère du monde. Nous mourrons seuls, mais nous vivons presque toujours seuls. A part l'enfance, quelques femmes de loin en loin...

Étonnante maîtrise d'un écrivain débutant bien perçue par Trotsky. Dès son premier roman, Céline s'installe au sommet de son art, en pleine possession d'une technique de construction et d'une méthode stylistique. Que le *Voyage* soit un gigantesque jeu de massacre, un casse-pipe, une bourrasque qui balaie la France de l'affaire Oustric ne peut que plaire à Trotsky. Le *Voyage* ne peut que faire scandale, d'où un éreintement gigantesque par la critique. Il loupe le Goncourt, battu par un certain Mazine, auteur des *Loups*. Une des grandes hontes, mais il est vrai que *la Condition humaine* l'aura, ce Goncourt. Si éloignés soient-ils l'un de l'autre, Trotsky aperçoit, avec une lucidité étonnante chez un homme submergé par les combats politiques, accablé par les calomnies, menacé de mort, en danger permanent, que Céline et Malraux renouvellent le matériau romanesque de l'école française.

Cette liberté étonnante de Céline s'éprouve tout au long des pérégrinations de Bardamu et de Robinson. Aucune institution sociale, politique, aucun homme, aucune idéologie ne méritent le moindre respect car leur seul effet est d'augmenter nos misères, nos malheurs et de nous rendre plus mauvais. Comme le note Trotsky, l'humanité dénudée révèle le sang et la boue, la cupidité et le profit, le meurtre. Et Céline appartient à cette catégorie privilégiée d'artistes qui cherchent leur pâture dans les plus communes manifestations de la vie quotidienne des hommes les plus ordinaires, les plus humbles. Des hommes qui n'ont pas d'histoire, ou dont toutes les histoires se ressemblent dans leur monotonie et leur atrocité. Mais Céline est un homme sans respect pour la fausseté, « le mensonge des rapports sociaux ». Il fait donc un nouveau travail d'artiste du roman car le *Voyage* ne risque pas d'oublier les camouflages sociaux. Céline vomit cette société, il n'a qu'un désir : que son agonie soit la plus courte possible et qu'elle crève et qu'elle foute le camp en lambeaux sanguinolents. Mais, pour autant, Céline, sans projet politique très précis (au moins en 1932) en reste au constat, condamné à voyager sans espoir. Cet artiste qui va rénover et révolutionner l'art du roman, l'écriture même, ne peut pas et ne veut pas s'engager dans la voie de la révolution politique : il ne veut pas se mettre au service d'une cause, il a peur d'être encore une fois le dindon d'une sinistre farce, celui qui jouera les cocus battus, contents, et qui en redemandent. Céline doute, il redoute : il est sur la réserve. Il en a déjà trop vu et trop bavé dans la « der des ders » pour y croire encore : cette vitalité qu'il porte en lui, qu'en fera-t-il donc ?

« Céline montre ce qui est. Et c'est pourquoi il a l'air d'un révolutionnaire. Mais Céline n'est pas un révolutionnaire et ne veut pas l'être. Il ne vise pas le but, pour lui chimérique, de reconstruire la société. Il veut seulement arracher le prestige qui entoure tout ce qui l'effraie et le tourmente. Pour soulager sa conscience devant les affres de la vie, il fallut, à ce médecin des pauvres, de nouvelles ordonnances stylistiques. Il s'est révélé un révolutionnaire du roman. Et telle est en général la condition du mouvement de l'art : le heurt de tendances contradictoires... La lutte contre la simulation dans l'art se transforme toujours plus ou moins en lutte contre le mensonge des rapports sociaux. Car il est évident que si l'art perd le sens de l'hypocrisie sociale, il tombe inévitablement dans la préciosité. »¹³

Hugo, et Rimbaud, et bien d'autres, et les surréalistes brandissent le drapeau ambitieux et flamboyant — « Changer le monde, changer la vie ». Céline, sincèrement, est persuadé que la vie ne peut être changée, qu'elle a toujours été une « chiennerie » et qu'elle le restera. Il est dur de le soupçonner d'avoir voulu soulager sa conscience. Ce n'est pas le genre de Céline ; mais ne pouvant transformer le monde, il transforme radicalement la technique de construction romanesque et la façon d'écrire. Ne serait-ce que par ce biais, il contribue à faire que les choses ne puissent plus être comme avant, même si ses délires ordures et antisémites demeurent inexcusables. Est-ce une raison pour l'exclure des manuels de littérature ? Dans la plupart des lycées français, en 1960, Céline n'était ni cité ni mentionné : il était plus facile, c'est vrai, et moins dangereux d'éliminer le *Voyage* du panorama littéraire que de dénoncer les officiels qui ont vite digéré Vichy, avant d'aborder la IV^e, et la V^e, sans coup férir et sans souffrir. Il est inadmissible que cer-

tains enseignants aient déconseillé à leurs élèves de lire Céline sous le fallacieux prétexte de ses errements politiques. La grandeur d'un écrivain, quant à la progression de son art, ne peut pas être mesurée à l'aide de concepts politiques, et Trotsky en est bien persuadé. Mais il est vrai que la cause socialiste, dans les années 30 (poussées du fascisme, dévoiement stalinien) aurait eu besoin de beaucoup d'artistes de la trempe et de la taille de Céline.

Le *Voyage* est néanmoins, sous certains aspects, un roman sur le peuple, un grand « débouillage » de crâne. Comme l'écrit si justement et finement Trotsky, Céline ne « se contente pas de déshabiller la vie, il lui arrache la peau »¹⁴. Trotsky imagine Céline entrant à l'Académie : non, il est pour cela beaucoup trop « mal élevé » étymologiquement. Et en outre, ce forcené, rentrant en France après l'amnistie de 1955, continuera à produire de grandes œuvres et à soigner les miteux de Meudon et des taudis avoisinants. Il n'aura déciément jamais saisi les « bons » mécanismes sociaux. Trotsky veut se persuader que le *Voyage*, ramenant tout à zéro, mais ne proposant rien, soutient l'ordre existant. Non, cet ordre est exécration. Céline s'en contente, faute de mieux, vivant en marginal, à l'écart de toutes les chapelles littéraires et politiques. Mais la violence même des positions céliniennes ne le prédispose pas à des retenues prudentes sur le plan politique. Personne, en 1932, ne peut prévoir la série des pamphlets : mais Céline ne peut, en rien, hélas pour lui, être un tiède. Il brûle, il s'embrase, il explose. Son communisme aurait été brutal et dévastateur, son antisémitisme l'est. Céline a besoin d'écrire contre : le mécanisme même de sa création est polémique. Dommage qu'il se soit trompé si bêtement de cible, lui si intelligent car son antisémitisme ne peut être le « socialisme d'un imbécile ». Néanmoins, la condamnation de la société bourgeoise du *Voyage* contient la suprême contradiction : elle peut diriger l'homme sur un autre avenir, même si Céline n'a pas cru bon de « parier sur l'homme ». Le *Voyage* contribuera à donner de Céline l'image outrancière d'un homme solitaire, méprisant la société humaine et la vomissant continuellement : Céline s'efforcera, un peu artificiellement de « coller » le mieux possible à cette image qu'on lui a associée une fois pour toutes, définitivement. Céline n'est pas, hélas, l'allié de Poincaré : Trotsky est trop optimiste. Il deviendra l'allié de Doriot et de Darquier de Pellepoix : c'est la rançon même de son goût de l'absolu et de son dégoût radical de la France de Monsieur Poincaré :

« Si Céline se détourne de la grandeur d'âme et de l'héroïsme, des grands desseins et des espoirs, de tout ce qui fait sortir l'homme de la nuit profonde de son moi renfermé, c'est pour avoir vu servir aux autels du faux altruisme, tant de prêtres grasses payés. Impitoyable vis à vis de soi, le moraliste s'écarte de son propre reflet dans le miroir, brise la glace et se coupe la main. Une telle lutte épuise et ne débouche sur aucune perspective. Le désespoir mène à la résignation. (Pourquoi ne pas admettre que le désespoir puisse à jamais enfermer un homme dans le désespoir ? Puis, tout de même, toute l'existence de médecin que n'abandonne jamais Céline, alors qu'il est une gloire littéraire, n'a d'autre finalité que d'aider les hommes à moins souffrir. C'est important et jamais Céline ne s'installera dans les beaux quartiers. Il n'est pas snobinard, arriviste, et avida-dollars comme un Dali et un Aragon. Il demeurera toujours ce qu'en lui-même l'éternel le change). Dans la musique du livre, il y a de significatives dissonances. En rejetant non seulement le réel mais aussi ce qui pourrait s'y substituer,

l'artiste soutient l'ordre existant. Dans cette mesure, qu'il le veuille ou non, Céline est l'allié de Poincaré. Mais dévoilant le mensonge, il suggère la nécessité d'un avenir plus harmonieux. Même s'il estime, lui, Céline, qu'il ne sortira rien de bon de l'homme, l'intensité de son pessimisme comporte en soi son antidote. »¹⁵

Trotsky critique exagère sans doute le pouvoir de l'écrivain de premier plan. Personne ne peut nier que Céline explose de contradictions, et apparemment il ne s'en est jamais mal porté esthétiquement. Céline rejette « sa » société, et il ne peut pas en envisager une autre meilleure, car sa position ne variera pas sur l'éternité d'une nature humaine foncièrement chaotique et sadique. Il ne répand pas de larmes car il estime plus urgent d'écrire pour montrer les masques et les comédies. Mais Céline est allé si loin dans le noir que, sans qu'il le veuille, l'homme ne peut se diriger que vers un univers meilleur à partir de son constat. La critique contradictoire de Trotsky ne fait que refléter les aspirations d'un romancier de l'ambiguïté et des contraires. Chez Céline (comme chez Jean-Jacques Rousseau) une dialectique binaire se déploie : bien-mal, beau-laid, sadisme-masochisme. L'homme va des uns aux autres sans qu'un troisième terme permette la « surpression » hégélienne (terme proposé par J. Wahl pour traduire l'intraduisible *Aufhebung*). En outre, si violente soit la sinistre trilogie antisémite (*l'Ecole des cadavres, les Beaux draps, Bagatelles pour un massacre*) Céline ne verra pas sa responsabilité directement engagée dans la déportation des Juifs et dans le sinistre ronronnement de Vichy. C'est très clair : sont-ce les mots qui tuent ou les armes ? Certains mots peuvent devenir des armes redoutables : mais hélas, le terreau de l'inconscient collectif des années 30-40 accueillera facilement et favorablement la grande peur du juif. Mais Céline n'est pas le seul à sombrer dans l'ignoble. D'autres aussi, et qui s'en sortiront mieux que lui (cf. Monsieur Paul Claudel, ses actions bancaires, son franquisme, sa soumission et son ode à Pétain en 1940, sa re-soumission et son ode-bis à de Gaulle en 1944...). Plus importante nous paraît être la dette reconnue par Sartre et Camus envers Céline quand leurs œuvres vont commencer à éclore. Roquentin et Meursault sont bien les frères de Bardamu. Ceci n'empêchera pas Sartre d'être assez ignoble, à la Libération, avec Céline qui lui répondra dans la fameuse missive « à l'agité du bocal ».

Trotsky resitue fort bien Céline dans son contexte, remarquant justement que le roman demeure une expression inégalée du génie français (Balzac, Flaubert, Maupassant, Zola, Proust, Malraux...). Rabelais avait sonné le grand départ, dans cette Renaissance débordante de vitalité, de soif de savoir et d'appétit de vivre, société riante et où la vie joyeuse semblait dominer (mais qu'en était-il de la paysannerie présumée ?). Céline boucle un cercle, errant dans une nuit cauchemardesque de désespoir et de désolation :

« Céline n'écrira plus d'autre livre où éclatent une telle aversion du mensonge et une telle méfiance de la vérité. Cette dissonance doit se résoudre. Ou l'artiste s'accommodera des ténèbres, ou il verra l'aurore. »¹⁶

Le diagnostic est juste. Céline, sans manquer de courage ni de lucidité, s'habituerait aux ténèbres bien que certaines de ses autres œuvres majeures (*Mort à crédit, Rigodon, le Pont de Londres*) atténuent sensiblement son pes-

simisme de départ. Il est vrai que l'étape après le *Voyage* ne peut être que le suicide, affirmation d'un « vouloir-vivre » autre chose que la pourriture ambiante. Céline est libre formellement comme artiste : les conditions socio-économiques de la Libération, Trotsky ou l'action politique comme libération concrète des individus. Abstrait et concret.

Mais longtemps, toujours, la phrase de Céline, qui s'arrête tout près du silence, continuera de bercer nos rêves de malheur et désespoir. *Voyage au bout de la nuit* ou les *prolégomènes* à toute libération humaine future qui voudra se poser comme révolution authentique.

« Le zinc du canal ouvrait juste avant le petit jour à cause des bateliers. L'écluse commence à pivoter lentement sur la fin de la nuit. Et puis c'est tout le paysage qui se ranime et se met à travailler. Les berges se séparent du fleuve tout doucement, elles se lèvent, se relèvent des deux côtés de l'eau. Le boulot émerge de l'ombre. On recommence à tout voir, tout simple, tout dur. Les treuils ici, les palissades aux chantiers là-bas et loin dessus la route voici que reviennent de plus loin encore les hommes. Ils s'infiltrèrent dans le jour sale par petits paquets transis. Ils se mettent du jour plein la figure pour commencer en passant devant l'aurore. Ils vont plus loin. On ne voit bien d'eux que leurs figures pâles et simples ; le reste est encore la nuit. Il faudra bien qu'ils crèvent un jour aussi. Comment qu'ils feront ?

Ils montent vers le pont. Après ils disparaissent peu à peu dans la plaine et il en vient toujours des autres, des hommes, des plus pâles encore à mesure que le jour monte de partout. A quoi qu'ils pensent ?...

De loin, le remorqueur a sifflé ; son appel a passé le pont, encore une arche, une autre, l'écluse, un autre pont, loin, plus loin... Il appelait vers lui toutes les péniches du fleuve toutes, et la ville entière, et le ciel et la campagne et nous, tout qu'il emmenait, la Seine aussi, tout, qu'on n'en parle plus. »¹⁷

Le *Voyage* s'ouvrirait par un récit sinistre et hallucinant de la France de 14-18, des tranchées, de la mort horrible, de la peur, de l'ignominie des profiteurs de l'arrière. Il se ferme presque paisiblement : un nouveau matin se lève, la nature recommence, les hommes aussi et leur travail dérisoire qui pourtant leur fait oublier leur saleté misérable. Et l'homme semble se dissoudre dans une nature encore toute puissante, appelant elle-même au silence, au non-parlé, au livre blanc. Les hurlements crispés de Céline aboutissent à une nature qui ne peut changer et qui ne nous renverra éternellement que l'image augmentée de notre sort misérable et de la nuit qui peut apporter le commencement de l'oubli.

NOTES

1. C'est tout à l'honneur de Gide de se ressaisir à son retour d'U.R.S.S. et de prendre courageusement position lors des procès de Moscou. L'humanisme c'est aussi cette attitude.
2. Trotsky, *Littérature et révolution*, Julliard, préface de M. Nadeau, pp. 332-333.
3. *Voyage au bout de la nuit*, Edition Gallimard, collection Folio, p. 11. Ce sera l'édition de référence.
4. Céline n'hésite pas à utiliser des techniques empruntées au conte philosophique ou au roman populaire (le hasard romanesque lui fait retrouver à New York celle qu'il avait aimée à Paris).
5. *Voyage au bout de la nuit*, p. 359.
6. *Voyage au bout de la nuit*, pp. 183, 217.
7. *Voyage au bout de la nuit*, pp. 421, 423.

8. *Voyage au bout de la nuit*, pp. 231, 252.
9. *Voyage au bout de la nuit*, p. 525.
10. *Voyage au bout de la nuit*, p. 574.
11. *Voyage au bout de la nuit*, p. 622.
12. *Voyage au bout de la nuit*, pp. 623-624.
13. Trotsky, *Littérature et révolution*, Julliard, p. 340.
14. Trotsky, *Littérature et révolution*, Julliard, p. 341.
15. *Ibidem*.
16. Trotsky, *Littérature et révolution*, Julliard, p. 342.
17. *Voyage au bout de la nuit*, pp. 630, 631, 632 (fin du roman).

Fulvio Abramo et Dainis Karepovs

Benjamin Péret, poète révolutionnaire au Brésil

En août 1927, lors d'une réunion de la Commission centrale du Parti Communiste du Brésil (P.C.B.), deux jeunes Brésiliens furent choisis pour participer à l'École léniniste internationale à Moscou : Heitor Ferreira Lima (qui deviendra secrétaire général du P.C.B. au début des années trente) et Benjamin Soares Cabello lequel sera remplacé par Mário Pedrosa ¹.

Fin 1927, Pedrosa part donc pour Moscou, mais il n'ira pas jusque-là et, malade, il reste à Berlin. C'est dans cette ville qu'il est sensibilisé aux idées de l'Opposition de gauche ; il renonce alors à son aller pour Moscou et décide de séjourner en Allemagne et d'y militer au sein du Parti communiste.

En 1928, Pedrosa, qui se trouve en France, se rapproche du groupe qui soutient l'Opposition de gauche dans ce pays et qui publie la revue *La Lutte de classes* (succédant à *Clarté*), avec comme directeur Pierre Naville ². C'est durant ce séjour en France que Pedrosa adhère définitivement aux positions défendues par Trotsky alors qu'en Allemagne c'est davantage avec les positions d'un groupe lié à Zinoviev qu'il s'était trouvé en contact. C'est également à cette époque qu'il commence une correspondance avec plusieurs militants du P.C.B. (Livio Barreto Xavier, Aristides da Silveira Lobo, Hylcar Leite, Edgardo de Castro Rebello, Dias Pequerro), dans laquelle il expose la situation en Europe ainsi que les idées de l'Opposition de gauche. Confirmant ces faits, Pedrosa lui-même, dans un article qui date de 1967 et consacré au surréalisme, parlant de Magritte, rapporte qu'il le connut « à Paris, du côté de la place Blanche, dans l'un ou l'autre des cafés de l'endroit, en compagnie de Breton, Eluard, Aragon, Péret, aux alentours de 1928 » ³. Et Pierre Naville confirme à travers ce témoignage : « J'ai connu l'existence de Pedrosa par la visite de sa belle-mère, accompagnée de deux de ses filles, à la rédaction de *Clarté*, en 1927. Elle venait y chercher de la documentation pour son gendre qui résidait en Allemagne. Je crois que c'était à Berlin ; Pedrosa vint me voir à Paris en 1928. » ⁴. Précisons que la belle-mère de Pedrosa était Arinda Galdo Houston et que ses deux filles citées ci-dessus étaient, l'une, Mary, la compagne de Pedrosa, et l'autre, Elsie Houston, la chanteuse brésilienne qui, en 1927, à Paris, avait épousé le poète surréaliste français Benjamin Péret. Bien évidemment, celui-ci avait entendu parler de Mário Pedrosa, qu'il devait connaître personnellement dès l'année suivante.

Péret, comme d'ailleurs l'ensemble du groupe surréaliste, s'intéresse au communisme, s'interroge, s'en rapproche ; il adhérera au parti communiste français en 1927. Mais, comme le souligne Guy Prévan⁵, cela n'aura été qu'un *faux départ*. Les surréalistes avaient cru adhérer au parti de la révolution et voilà que les responsables du P.C.F. n'en finissent pas de les faire convoquer par des « commissions de contrôle » afin de les amener à abjurer cette « hérésie politique et culturelle »⁶, le surréalisme ; mais les intéressés surent rester sur leurs gardes et, plus particulièrement, parmi eux, Péret et Breton.

Lorsque, à la fin de 1927, Pierre Naville rentre de Moscou persuadé que l'Opposition de gauche est bien cette « réserve d'or de la Révolution russe » que dira Panaït Istrati, Benjamin Péret est à l'écoute de ce qui lui parvient ainsi de cette minorité qui, à l'appel et à l'exemple de Trotsky, non seulement a refusé de capituler devant le secrétaire général du P.C.U.S., mais ne cesse, en même temps, de développer ses propres thèses, son propre programme de redressement et de sauvetage de la révolution, plus que jamais menacée par les mots d'ordre et par les agissements des tenants du « socialisme dans un seul pays ».

En fait, dès cette époque, l'ex-journaliste de cinématographe de l'*Humanité* ne nourrit plus la moindre illusion sur ce que sera la carrière de l'ancien séminariste de Tiflis (encore un côté du personnage qui devait lui plaire !) et... va agir en conséquence⁷.

Ce rapprochement avec l'Opposition de gauche ne fera que resserrer les liens entre Péret et Pedrosa. Les relations entre les deux beaux-frères (par alliance) conjuguent à la fois le côté familial et le côté politique. Toute leur vie, l'un et l'autre demeurent proches de l'aire politique influencée par les idées de Léon Trotsky. Mais, pour l'heure, de 1929 à 1931, au Brésil, le double aspect des liens Péret-Pedrosa joue son rôle dans la bataille pour ce qui est en train de devenir la section brésilienne de l'Opposition internationale de gauche.

Même si les traces matérielles du militantisme politique de Péret au Brésil sont rares, divers témoignages, recueillis auprès d'anciens camarades du poète, sont unanimes qui mettent en avant l'importance de l'influence de Pedrosa pour ce qui fut de l'engagement militant du trotskyste Péret en terre brésilienne.

Juste avant son départ pour l'Amérique du Sud, Péret mène une tentative d'entretien politique avec Pierre Naville. Sans résultat⁸. Et c'est l'embarquement avec Elsie ; ils arrivent à Rio de Janeiro dans les premiers jours de février 1929. Peu après, Mário Pedrosa rentre au pays.

L'année précédente, une grave crise — fruit de la confluence de diverses prises de position — a secoué le P.C.B. D'un côté, signalons les positions de Joaquim Barbosa, responsable syndical du P.C.B., qui critique la ligne adoptée par le parti dans les syndicats⁹ ; d'un autre côté, nous trouvons les critiques lancées par un des dirigeants du Comité régional de Sao Paulo du P.C.B., Aristides Lobo, à propos de la situation du parti dans cet État, qui touchent une série de points : le Bloc ouvrier et paysan, la pénétration du parti dans les usines, la Jeunesse communiste, la politique dans les



Benjamin Péret par Man Ray. (D. R.)

syndicats¹⁰ ; et pour finir, à Rio de Janeiro, un groupe d'une cinquantaine de militants qui, dénonçant le manque de démocratie à l'intérieur du P.C.B., exige la convocation immédiate d'une Conférence nationale¹¹.

Quelques années plus tard, en 1931, la Ligue communiste (Opposition) évaluait ainsi ce dernier épisode : « La bureaucratie dirigeante prétend, de façon mal intentionnée, établir une confusion entre l'Opposition de 1928, saignée et étouffée à Rio, et l'actuelle Opposition de gauche comme fraction du parti. Son intention évidente, en caractérisant cette dernière comme prolongement de la première, c'est de ressusciter la mauvaise impression ressentie dans les rangs du P.C.B. à la suite de certaines erreurs tactiques commises par les oppositionnels de 1928 : demande de démission du parti, absence de plate-forme définie, etc. »¹².

Cependant, ce qu'oublie la bureaucratie, c'est que toutes les critiques avancées par la première opposition étaient parfaitement justes et se sont trouvées confirmées par les événements ultérieurs, même que la justesse d'une partie d'entre-elles allait être reconnue quelque temps après, lors du III^e Congrès du parti même. »¹³

Ce III^e Congrès du P.C.B. s'est tenu à la fin de 1928 et au début de 1929, trois mois donc après la clôture du VI^e Congrès de l'Internationale communiste (17 juillet au 11 septembre 1928), lequel, outre le fait de mettre à l'ordre du jour un tournant ultra-gauche, traite pour la première fois de façon spécifique la question latino-américaine, ainsi que la stratégie qui doit être celle des partis communistes de la région.

Présenté par le secrétariat latino-américain de l'I.C., le rapport sur la situation en Amérique latine va servir de base aux résolutions du III^e Congrès du P.C.B.

En juin 1929, se tient, résultat, elle aussi, des résolutions du VI^e Congrès de l'I.C., la première Conférence des partis communistes latino-américains. Mais revenons au III^e Congrès du P.C.B., pour constater qu'il s'insère alors dans le processus en cours de total contrôle de l'appareil de l'I.C. par la fraction stalinienne, entreprise définitivement consolidée et menée à son terme dans les premières années trente, avec la mise à l'écart de pratiquement toute l'ancienne direction du P.C.B. C'est à travers l'étude de ce processus qu'il convient d'interpréter les divers aspects de la crise, elle-même expression d'une mobilisation de divers secteurs du parti en désaccord avec la politique qui a cours à présent, même s'il manque encore à ces opposants un cadre organisationnel et un programme vraiment élaboré.

C'est dans ce contexte que Mário Pedrosa et Benjamin Péret arrivent au Brésil, à un moment où s'engage une discussion¹⁴ sur le fait que la politique de Staline conduirait à la liquidation de l'Internationale Communiste, étant entendu que la politique en question est celle de la défense des intérêts d'une caste privilégiée, la bureaucratie, elle-même reflet des pressions de l'impérialisme sur l'État soviétique en voie de dégénérescence. Mais cette dégénérescence n'est pas achevée et, c'est important, n'est pas irréversible, l'Opposition devant mener la lutte pour un redressement de l'I.C. et du Parti.

A ce stade des événements, l'Opposition doit se regrouper sur la base d'une délimitation idéologique et principielle, et non à travers un action de

masses, affirmant bien, par là, son caractère de fraction¹⁵. Cette délimitation se fait par rapport à trois points : la politique du comité anglo-russe, la révolution chinoise et la politique économique de l'U.R.S.S. et sa relation avec la théorie du socialisme dans un seul pays.

Ces trois points sont importants, car même si, bien sûr, chaque parti doit tenir compte des caractéristiques de son propre pays, l'Opposition, elle, se définit comme une fraction internationale et c'est, d'ailleurs, seulement en tant que telle qu'elle pourra exister. « L'actuel mouvement d'Opposition au Brésil, bien que lié directement à des circonstances locales, n'est que le reflet de l'Opposition internationale. »¹⁶.

Le premier résultat organisationnel de cette discussion, est l'avènement au début de 1930, du Groupe Communiste Lénine (G.C.L.) lequel se constitue, à Rio de Janeiro, autour d'une cellule d'ouvriers du Livre du journal *O Paiz* (la cellule 4R) qui se trouve exclue « pour le simple fait que ses membres, en majorité ouvriers, ont osé exposer leurs opinions au parti »¹⁷, et d'un certain nombre de militants en désaccord avec la ligne politique du P.C.B. Le 8 mai 1930 paraît le premier numéro de l'organe de l'Opposition, *A luta de classes*. La direction du P.C.B. engage aussitôt une violente diatribe contre les oppositionnels, exclut tous ses membres et en publie les noms dans *A classe operaria*¹⁸, les dénonçant comme policiers et les attaquant sans relâche.

« *Lutte de classes* (du côté de la bourgeoisie) ne serait peut-être qu'un prétexte pour des divagations littéraires de collégiens pédants, lesquels se prennent pour les maîtres du monopole de la *culture marxiste* si, en réalité, elle n'avait pour objectif de préconiser le défaitisme et l'intrigue à la base du Parti, et cela contre sa direction. La tactique de la police ne fut pas différente... Le « Groupe communiste Lénine » n'a rien de communiste ni de léniniste. Nous protestons contre ces instruments de la contre-révolution qui se camouflent derrière ces mots pour dévoyer et pour tromper les ouvriers moins avertis. »¹⁹.

Malgré l'impact de la discussion provoquée par l'Opposition (et qu'elle continuera désormais à mener de façon permanente) — et la réaction de la direction du P.C.B. en est l'éloquent témoignage — le G.C.L. cherchait tout naturellement à élargir son champ d'intervention. C'est ainsi qu'il va tenter d'obtenir l'adhésion de Luiz Carlos Prestes (recrutement qui aurait eu un poids énorme à ce moment-là).

Après le Manifeste de Mai 1930, lequel impressionna vivement les membres de l'Opposition, Mário Pedrosa et Arisitides Lobo lui furent délégués, séparément. A. Lobo réussissait à convaincre Prestes de rejoindre la Ligue d'Action Révolutionnaire (L.A.R.), une tentative de constituer un « organe technique » de préparation insurrectionnelle des masses contre le régime de Washington Luiz. Après la révolution de 1930, la L.A.R. est dissoute et, finalement, l'initiative des oppositionnels se termine par un échec : peu de temps après, Prestes se prononce en faveur du P.C.B.²⁰.

Benjamin Péret et Mário Pedrosa avaient trouvé le Brésil dans ce qui fut la période finale du travail d'accouchement de la « Révolution de 30 », laquelle devait éclater en octobre de cette même année, avec le renversement de l'oligarchie pauliste des « barons du café » qui sont délogés du pouvoir après quarante ans de domination politique sur le pays, fruit à la fois de leur

poids économique d'exportateurs de café, et de leur subordination directe à l'impérialisme.

La source de devises produites par la commercialisation de la « précieuse graine » — en liaison directe avec la crise mondiale du capitalisme qui, l'année précédente, avait provoqué le krach de la Bourse de New York — s'étant trouvée entamée, l'oligarchie du café de Sao Paulo enregistrait un grave affaiblissement de sa force politique, conséquence de son quasi subit appauvrissement et signe majeur du processus de concentration de l'économie nationale.

En effet, l'heure paraît arrivée, aux autres secteurs de l'économie et de la politique des autres États de la Fédération — jusqu'alors inféodés à la direction du Parti Républicain Pauliste (l'instrument des « gazardeiros » de Sao Paulo) et constamment brimés dans leurs ambitions face à l'hégémonie pauliste —, de s'organiser et de tenter d'assumer le pouvoir. A cette entreprise s'oppose, bien sûr, la politique de résistance du P.R.P. incarné par le président de la République, Washington Luiz. La bourgeoisie pauliste n'entendait pas abandonner sa domination politique sur le reste de la nation.

Les oligarchies régionales du Minas Gerais et du Rio Grande du Sud, alliées épisodiques bien qu'ayant des intérêts divergents face au problème, de se substituer au pouvoir de São Paulo, réussissent cependant assez vite, et malgré de nombreux incidents, à structurer un mouvement qu'ils appellent l'Alliance Libérale (A.L.). Dans son désir de susciter des partisans dans tous les secteurs de l'opinion nationale, l'A.L. fait de l'agitation à partir d'un programme qui promet le vote à bulletin secret, l'amnistie pour les prisonniers politiques et les exilés (une revendication nationale car, à cette époque, c'est par milliers que se comptaient les victimes de la répression), la liberté d'expression et d'organisation. L'A.L. exige, pour les États de la Fédération, une plus grande participation au pouvoir central. Mais Washington Luiz, grâce à des concessions aux « gauchos » (Brésiliens de l'État du Sud du pays alors gouverné par Getúlio Vargas) et par des poursuites engagées contre les politiciens « mineiros » (du Minas Gerais), sauve son parti du déclin et de la défaite, convoque lui-même son successeur en la personne du « Pauliste » Julio Prestes, lequel sera élu.

Une partie de l'Opposition — Getúlio Vargas compris — reconnaît la victoire de Julio Prestes ; mais, fortement accrochées à leur attente de changements, aux espoirs récemment provoqués, les autres oppositions (il s'agit d'un amalgame disparate formé de secteurs politiques régionaux, de mouvements qui cherchaient alors une affirmation nationale — tels les « Lieutenants » (les « Tenentes ») — avec la masse d'éléments de la petite bourgeoisie et de contingents du prolétariat des grandes villes) n'acceptèrent pas, elles, la victoire du candidat pauliste qui sera immédiatement dénoncée comme frauduleuse. La fraction oppositionnelle qui visait au renversement du pouvoir par la force, les « Tenentistas » (restes des groupes qui se créèrent lors de soulèvements de 1922, 1924, et de ce qu'on appela la « colonne Prestes ») vit la popularité de son orientation politique renforcée. Elle avait développé son influence en milieu militaire et obtenu des appuis dans les grands centres urbains, ce qui allait se trouver vérifié lors des réceptions, genre apothéose,

dont Getúlio Vargas serait le grand bénéficiaire, aussi bien à São Paulo qu'à Rio de Janeiro, pendant sa campagne électorale, en 1930.

Malgré le caractère hétérogène et confus (mais de façon préméditée), malgré les pas en avant, des pas en arrière, de la conspiration, lorsque survint l'assassinat de João Pessoa à Recife (dénoncé comme l'aboutissement d'une entreprise politique), rien ne pouvait plus endiguer l'impétuosité insurrectionnelle des éléments (les « Tenentes ») qui exigeaient une solution rapide.

L'opinion publique avait la profonde conviction que les « lieutenants » et Getúlio Vargas allaient apporter l'amnistie politique pour les milliers d'exilés et d'emprisonnés, l'égalité sociale, l'extension des droits constitutionnels des travailleurs, la liberté de la presse et celle de l'organisation, la liberté de l'enseignement, le vote à bulletin secret, bref, tout ce qui, depuis des dizaines d'années, se trouvait au cœur des revendications du peuple brésilien.

Lorsque, le 3 octobre, à 17 h 30, commencèrent les assauts et les bombardements des unités militaires de Porto Alegre (Sud du Brésil) qui virent la victoire des insurgés, quelques heures plus tard, à l'aube du 4 octobre, et lorsque, le 5 octobre, toutes les autres unités militaires de l'État « gauche » se furent rendues aux « Lieutenants », la « Révolution » entama sa marche victorieuse vers le Nord : Santa Catarina, Parana, São Paulo et, finalement, Rio de Janeiro, où les chevaux « gauchos » furent attachés au fameux obélisque. Les mouvements surgis dans d'autres États devaient obtenir également des succès rapides, à la seule exception d'une caserne de Belo Horizonte dont les défenseurs ne se rendirent que lorsque les vivres vinrent à manquer.

Le processus de modification du contrôle du pouvoir central du pays était terminé, mais nullement au bénéfice des « grandes masses », des classes travailleuses et exploitées, comme l'avaient promis ceux qui avaient été les artisans de cette transformation et qui allaient devenir les nouveaux despotes.

Interpréter cette série d'événements, même à l'analyse marxiste, n'était pas une tâche facile pour les militants qui s'efforçaient de construire un parti révolutionnaire avec, pour modèle, celui qui avait su réaliser la mission historique de la conquête du pouvoir en Russie. Le problème était probablement rendu encore plus ardu par l'existence de la lutte de tendances acharnée qui déchirait les rangs des communistes du monde entier : conflit relatif aux principes de base de la lutte révolutionnaire contre les classes dominantes ainsi que divergences — qui ne devaient plus cesser — entre les diverses conceptions du parti révolutionnaire, de l'État, du socialisme dans un seul pays et, plus que tout peut-être, le problème des alliances entre classes, ce facteur très certainement prédominant de la scission profonde et sans appel entre le trotskysme et le stalinisme, tant à l'échelle internationale, dans les diverses « sections nationales » des partis communistes, qu'à l'échelle brésilienne.

La position du P.C.B. face au mouvement de 1930 fut tout au plus la passivité vis-à-vis des forces qui le réalisaient. Les membres de l'Opposition de gauche, quant à eux, qui s'étaient regroupés autour de Rodolfo Coutinho, Mário Pedrosa, Castro Rebello, João da Costa Pimenta — auxquels s'était joint à présent ce Français, artiste et révolutionnaire, Benjamin Péret — affrontèrent aussitôt la nécessité d'une analyse selon les principes du



Benjamin Péret. (D. R.).

marxisme, sans cependant s'écarter de la « déformation » nationale, à travers laquelle les problèmes de classe se manifestent certes dans chaque pays mais, plus spécialement, dans les nations arriérées.

L'aboutissement de ce premier effort d'interprétation de la situation nationale, travail dû plus particulièrement à Mário Pedrosa et Livio Xavier, intitulé « Ébauche d'une analyse de la situation économique et sociale du Brésil », devait être publié, dans une version française de B. Péret (avec l'aide de Mary Pedrosa), dans l'organe de l'Opposition de gauche en France, *La Lutte de classes*, en février-mars 1931 ; il allait d'ailleurs servir de texte de base, pendant de nombreuses années, au Secrétariat international de l'Opposition de gauche (de nombreuses vicissitudes ont fait que l'original portugais de ce texte — qui avait publié dans *A Luta de classe* n° 6 des trotskistes brésiliens sur la situation nationale, à partir de l'analyse du mouvement de 1930 - se perdit. Sa version actuelle, due à la traduction de Fulvio Abramo, est encore inédite en portugais...).

Dans l'un de ses passages les plus significatifs, l'« ébauche » d'analyse affirme, à propos du rôle des oligarchies régionales (qui jouèrent un rôle si important dans le mouvement de trente) :

« Ces oligarchies ont chaque fois plus besoin du pouvoir fédéral et cela dans la mesure où l'État se renforce et se centralise et où le capitalisme transforme la base économique sur laquelle elles s'appuient. De là, la lutte constante pour la présidence de la République. Le soulèvement actuel marque un moment de ce processus. Les États révoltés essaient de résoudre par les armes la violente contradiction qui oppose la forme politique fédérative à un développement pacifique des forces productives. La bourgeoisie brésilienne s'efforce de trouver une forme de conciliation entre la tendance à la centralisation du gouvernement et la structure fédérative, garantie de l'unité politique du Brésil. »

Et dans les lignes finales de la thèse :

« Mais, quel que soit le résultat de la lutte actuelle, l'unité du Brésil, maintenue par la domination de la bourgeoisie, sera garantie en conséquence directe de l'exploitation croissante des classes opprimées et de la réduction systématique des conditions de vie du prolétariat. Le degré plus ou moins élevé de la conscience de classe de celui-ci, le temps plus ou moins long qu'elle va prendre pour se constituer, décideront du sort de cette unité, en ce moment impossible à l'intérieur des strictes limites du capitalisme de l'État bourgeois national. »

Tenant pour une erreur et pour une falsification l'interprétation du « mouvement de trente » qui aurait été une « victoire des masses exploitées », les trotskistes brésiliens estimèrent avec raison — et l'histoire allait le démontrer — que l'alliance entre classes antagonistes ne conduit « les masses exploitées » qu'à des défaites et des souffrances toujours plus grandes.

Mais le Brésil que découvrit Benjamin Péret ne fut pas seulement celui du cataclysme politique qui devait donner son départ au mouvement des masses pour la lente prise de conscience de leur rôle historique — un processus dans lequel il s'engagea dans la mesure de ses possibilités —, ce fut aussi le Brésil indigène, un pays qui conservait, sur son territoire, des peuples archaïques et totalement étrangers à la civilisation européenne ; un pays aux très nombreux particularismes tant dans le domaine de la culture que dans

celui des religions ou des rites primitifs ; un monde qui obligeait les intelligences à approfondir leur connaissance, qui avait décemment inspiré le mouvement de « l'Anthropophagie » et, avant celui-ci, la « Semaine de 22 », un ensemble d'expressions artistiques qui mélangeait dans le même creuset des éléments de classes antagoniques, représentants de mouvements culturels de caractère conservateur ou rénovateur, voire révolutionnaire.

Artiste déjà dans sa pleine maturité et conscient de son rôle dans le mouvement surréaliste, dont il ne manqua jamais d'affirmer le contenu révolutionnaire, Benjamin Péret eut la bonne fortune de trouver dans ce pays qui l'accueillait, tous les prétextes, tous les mobiles de cette double activité, à la fois politique et artistique, de cette synthèse permanente — tout à fait dans sa manière — de ses inclinations, de ses goûts, de ce fourmillement d'idées dont se nourrissait sa si riche personnalité.

Nous sommes maintenant dans une période où le G.C.L. va connaître un développement certain grâce à l'adhésion, à São Paulo, d'un groupe de jeunes militants, lesquels, sans même avoir jamais appartenu à une organisation communiste, avaient compris que le chemin de la révolution ne passait déjà plus par le P.C.B. Ce groupe — dans lequel se comptaient, entre autres, Fulvio et Lelia Abramo, Azis Simão, S. Tibor, D. Massara — donna une grande impulsion au G.C.L. ; c'est alors que celui-ci, voulant caractériser ce saut qualitatif, choisissait le nom de Ligue Communiste (Opposition).

C'est aussi l'époque où, compte tenu du fait que la répression politique était plus intense dans la capitale (Rio de Janeiro), du fait également d'une plus grande concentration prolétarienne à São Paulo, le comité exécutif de l'Opposition transfère son siège dans cette ville. Le 21 janvier 1931, dans le local de l'Association des employés de commerce de São Paulo, commémorant l'anniversaire de la mort de Lénine, le G.C.L. adoptait sa nouvelle dénomination et s'affiliait à l'Opposition de gauche internationale. A cette session de fondation, on relevait la présence aussi bien d'intellectuels que de travailleurs ; citons Aristides Lobo, Manuel Medeiros, Mário Pedrosa, Livio Xavier, Salvador Pintandes, João Matheus et Benjamin Péret ²¹.

C'est seulement à dater de cette période qu'il existe un minimum de documentation permettant de situer avec davantage de précision ce que fut le militantisme politique de Benjamin Péret au Brésil.

C'est parlant de ce temps-là que, dans une déclaration faite à la police lors de son deuxième passage dans les prisons brésiliennes (avec certes la volonté de ne pas s'inventer de nouvelles complications, mais sans cesser pour autant d'être ironique avec ses nouveaux geôliers), il dira : « A l'époque de l'expulsion, jeune encore, je m'enflammait pour les modernes théories socialistes, considérées alors comme dangereuses pour les structures sociales, mais acceptées aujourd'hui comme évolution naturelle de la législation du travail. » ²².

Bien que cette documentation se réfère à la seule année 1931, il ne s'agit bien évidemment pas d'en conclure que l'activité militante de Péret au Brésil n'aurait couvert que cette période. Ne pas oublier non plus que poésie et politique révolutionnaire furent toujours menées de front par cet homme et que ce serait nier un des traits fondamentaux de sa personnalité que de vou-

loir l'ignorer. Rappelons également la réelle influence de Mário Pedrosa sur son beau-frère, ami et camarade.

Donc Péret, qui résidait alors à Rio de Janeiro, était pleinement engagé dans la lutte politique organisée et fort de son expérience vécue autour et dans le P.C.F. (alors que se faisait sentir les conséquences du processus de « bolchevisation » sur ce parti), il ne pouvait manquer d'en transmettre et d'en discuter les leçons avec les militants brésiliens, à cette heure confrontés avec une situation analogue.

Son adhésion formelle (nous utilisons cette épithète pour mettre en valeur le fait de sa participation permanente à l'activité politique révolutionnaire) à la Ligue Communiste (Opposition) date du 24 avril 1931. Il rejoint alors cette organisation afin de lutter avec ses camarades « pour que le parti communiste, une fois rétablie dans ses rangs la liberté de discussion et de critique, reçoive à nouveau en son sein tous les véritables communistes expulsés par les coups de force de la fraction centriste » (fiche d'adhésion).

Péret, qui exerçait déjà le métier de correction, va s'affilier à l'Union des travailleurs du livre (União dos Trabalhadores Gráficos - U.T.G.) ; à noter qu'alors, sur le terrain syndical, il n'y avait pas de distinction entre journalistes et ouvriers d'imprimerie : tous adhéraient à l'U.T.G. ; à noter également que, même syndiqué à l'U.T.G., Péret ne pouvait avoir en tant que militant qu'une activité politique très restreinte : sa situation d'étranger, ses difficultés (bien normales encore) avec la langue portugaise, la répression systématique du gouvernement Vargas contre les militants révolutionnaires. Tout cela fit qu'il dirigea son activité politique, d'une part, et, de façon préférentielle, vers les milieux culturels et artistiques et, d'autre part, pour ce qui était les tâches intérieures de l'Opposition, vers des activités liées aux relations internationales et, plus particulièrement, vers tout ce qui touchait à la correspondance avec le secrétariat international de l'Opposition internationale de gauche. Prudence qui se comprend et qui allait dans le sens des mesures de sécurité prises alors par la Ligue Communiste pour ne pas voir ses militants trop exposés à la répression policière acharnée qui était de règle.

La Ligue Communiste avait organisé ses cellules par secteurs professionnels (travailleurs d'imprimerie, cheminots, ouvriers du bois, du textile, employés de commerce, etc.) et les ouvriers du livre étant les plus nombreux, une bonne partie des cellules était composée entièrement des membres de l'U.T.G. En particulier, la cellule à laquelle appartenait Péret comprenait uniquement des militants de l'U.T.G. : Mário Pedrosa, Livio Xavier, Wenceslão Escobar de Azambuja, João da Costa Pimenta (un des fondateurs du P.C.B.) et João Dalla Dea ²³.

A la même époque, Péret se livrait à des recherches de documentation pour un ouvrage intitulé *l'Amiral Noir* (O Almirante Negro), une étude sur la Révolte de Chibata mise en parallèle avec la révolte du cuirassé Potemkine. C'est aux archives de la marine que notre auteur prospecta toutes informations relatives au mouvement dirigé par le marin João Candido, l'Amiral noir, qui donna son titre au livre lequel, à peine imprimé, verra tout son tirage saisi par la police. L'autre aboutissement de l'affaire fut que ces investigations d'archiviste devinrent l'un des prétextes mis en avant pour l'expul-

sion du Brésil du poète du *Grand Jeu* par le régime de la révolution de 30. Voilà donc Péret arrêté et sa demeure perquisitionnée par la force de répression, ce qui nous vaut ce document :

« Le chef de la police demande l'expulsion du territoire national du Français Benjamin Péret, agitateur communiste et orientateur de la Ligue Communiste du Brésil. Se livrant à une ample propagande subversive dans cette ville (Rio de Janeiro), Péret possédant dans sa résidence, 42, rue Carvalho Monteiro, maison n° 7, une machine à imprimer, type ronéo, sur laquelle étaient tirés les bulletins d'agitation destinés aux milieux prolétariens et militaires. La police le trouva en possession de lettres d'introduction auprès des archivistes et des bibliothécaires de ministères de la Guerre et de la Marine, et du palais de « Catete », toutes choses révélatrices de l'audace de ses objectifs » (Information du ministère de la Justice du 4 décembre 1931) ²⁴.

Les lettres d'introduction auxquelles fait référence le rapport ci-dessus n'étaient, en réalité, que des demandes d'accès à la documentation nécessaire au travail entrepris sur l'*Amiral Noir*. Quant à l'audace en question — qu'un Vargas ne pouvait que juger insupportable — c'était, en réalité, celle qui consistait à tenir l'engagement pris avec la Ligue Communiste : « Lutter jusqu'au bout, sans défaillance, pour la victoire de la Révolution prolétarienne internationale dans le secteur brésilien de la lutte des classes » (fiche d'adhésion).

Le 10 décembre 1931, Getulio Vargas signait le décret expulsant Benjamin Péret du Brésil ²⁵. Le 30 du même mois, l'indésirable est embarqué sur le navire *Siqueira Campos* à destination du Havre. Quinze ans plus tard, lorsque Péret revient au Brésil, en 1955, ce décret avait toujours force de loi.

Mais revenons en 1932. Dès son retour en France, Péret a dressé une demande d'adhésion à la Ligue Communiste (avec laquelle il avait correspondu par l'intermédiaire de P. Naville) mais, devant l'obstruction obscurantiste qu'il y rencontre, se retourne vers le Groupe Oppositionnel du 15^e arrondissement où il est admis, à l'unanimité, le 11 novembre 1932 ²⁶.

En janvier 1933, Hitler prend le pouvoir. La lutte de ceux qui, comme Péret, combattent encore pour un redressement de l'Internationale communiste, connaît un tournant stratégique. Le prolétariat allemand a été défait sans combat. Trahis par Staline et la social-démocratie, les travailleurs allemands viennent de perdre une des plus puissantes positions du prolétariat international. Pour Léon Trotsky, cette défaite, produit de la capitulation de l'I.C., a la même importance historique que la capitulation de la social-démocratie en 1914. Sa conclusion : il n'est plus possible de redresser l'I.C., définitivement passée du côté de l'ordre bourgeois ; il faut construire une nouvelle Internationale, la IV^e.

En ces années (1933-1934), les oppositionnels français affrontent les problèmes de la division, et Péret avec ceux qui, en juin 1933, participe, avec son groupe du 15^e rayon, à la création de la Fraction de la Gauche Communiste, puis, le 2 décembre 1933, avec ladite Fraction, rejoint les rangs de l'Union Communiste ²⁷.

Parallèlement, à cette époque, Péret sera de toutes les activités surréalistes et le signataire de tous les tracts du mouvement : « Ne visitez pas l'Exposition Coloniale », « Premier bilan de l'Exposition Coloniale », « Au feu »

(déclaration applaudissant la destruction des églises par les jeunes révolutionnaires espagnols), en 1931 ; les prises de position du groupe sur l'*Affaire Aragon*, en 1932 : « La Mobilisation contre la guerre n'est pas la paix » (contre la politique stalinienne face au nazisme), en 1933 ; l'« Appel à la lutte » (texte d'inspiration trotskyste qui appelle au front unique pour barrer la route au fascisme) et « Planète sans visa » (salut à Trotsky et protestation contre son expulsion de France) en 1934 ²⁸.

En juin 1936, surmontant momentanément leurs divisions chroniques, les trotskystes français retrouvent leur unité et fondent le Parti Ouvrier Internationaliste (P.O.I.) auquel Péret adhère aussitôt. Le 5 août, départ de Péret pour l'Espagne, en compagnie de Jean Rous et de Pierre Sabas ; ils y représentent le P.O.I. et le bureau du secrétariat international auprès du Parti Ouvrier d'Unification Marxiste (P.O.U.M.) dans le feu des débuts de la Révolution espagnole.

Dans les lettres que Péret adressera à André Breton, nous avons une évocation des événements qui va de l'enthousiasme des premiers jours (« Si tu voyais Barcelone telle qu'elle est aujourd'hui, émaillée de barricades, décorée d'églises incendiées dont il ne reste plus que quatre murs, tu ferais comme moi, tu exulerais » 11.08.1936) à l'exaspération devant le cours que prennent les choses (« Je voudrais pouvoir te raconter ici toute les canailleries des staliniens qui sabotent *ouvertement* la révolution avec l'appui enthousiaste évidemment des petits bourgeois de toutes nuances. Il y a tant de choses. Tant de signes inquiétants au suprême degré et que je ne peux pas dire ici » (07.03.1937) ²⁹. « Antonov Ovsenko, consul général de l'U.R.S.S. à Barcelone, a créé dans toute l'Espagne républicaine une espèce d'État dans l'État, avec sa police, ses prisons, ses bourreaux, surtout en Catalogne et à Barcelone. » ³⁰.

Lorsque cet État dans l'État commence à se mettre en chasse contre ses « opposants », Benjamin Péret regagne la France. Poré, Berneri, Barbieri, Freund (Moulin), Marc Rhein (Abramovitch), Erwin Wolf, Kurt Landau et Andrés Nin ne réussissent pas à s'échapper.

Ce séjour et cette expérience auront, en tout cas, permis à Péret de faire un bilan définitif sur ce qu'il en est du stalinisme, la « stalinalha » (Stalinaille), comme il disait, et, à partir de ce constat, d'orienter tout à fait fermement son action politique pour les années à venir.

De la période qui sépare son retour à Paris du début de ce qui sera la deuxième guerre mondiale, détachons l'adhésion immédiate de Péret à l'*Appel* — de Breton et Trotsky — pour un art révolutionnaire indépendant lequel débouchera sur la création de la F.I.A.R.I., ainsi que la Conférence de fondation de la IV^e Internationale qui, à la veille des graves événements que l'on sait, se voulait l'instrument qui devait permettre à l'avant-garde révolutionnaire (pour elle et pour le prolétariat international) de résister à la pression qui sera celle du prochain affrontement mondial.

Dès le début de la guerre, Péret — ô ironie des choses militaires — est mobilisé à Nantes et affecté au service « chargé du recensement des suspects ». Sur quoi, le militant du P.O.I. fera disparaître du fichier les noms de tous les camarades qu'il remplacera par des patronymes de curés ³¹. Mais ses activités

politiques lui valent de nouveau d'être emprisonné, à Rennes cette fois, en mai 1940. Il sera libéré le 22 juillet suivant. Il regagne alors Paris pour quelques mois, puis, franchit la ligne de démarcation, rejoint d'abord Marseille (jusqu'en octobre 1941) et, de là, s'embarquera pour le Mexique *via* Casablanca.

A Mexico, Péret militera en compagnie d'exilés français et espagnols. Parmi eux, détachons la figure de Manuel Fernández Grandizo (G. Munis), dont il partage dorénavant le combat et les analyses de plus en plus critiques à l'égard de la IV^e Internationale. Il lui arrivera aussi de collaborer avec Nátalia Sedov, la veuve de Léon Trotsky³².

Sans plus entrer dans le détail, précisons seulement que c'est durant cet exil mexicain que Péret en viendra à remettre en question l'un des postulats fondamentaux de la IV^e Internationale : celui de la caractérisation de l'U.R.S.S. — État ouvrier dégénéré ; pour Péret, l'U.R.S.S. est devenue un capitalisme d'État.

Début 1948, retour en France. Jusqu'à sa mort, en 1959, Péret ne baisera jamais les bras dans le combat politique qui demeure le sien et, plus particulièrement, dans sa lutte contre le stalinisme, en France et ailleurs.

En témoignent suffisamment les textes et manifestes politiques du groupe surréaliste reconstitué qui portent la signature de Péret³³.

Au milieu de l'année 1955, ce dernier retourne au Brésil ; il y voyage dans le Nord et le Nord-Est à la recherche de matériaux pour ses travaux sur l'art primitif ; il publie des articles dans diverses revues brésiliennes et alors qu'il s'appretait à repartir vers la France, en avril 1956... le voilà de nouveau emprisonné ! La raison ? Le décret de 1931 était toujours en vigueur.

Une active et puissante campagne d'intellectuels brésiliens et une grève de la faim de Péret permettaient sa mise en liberté immédiate.

Dans les dernières années de sa vie, outre ses activités surréalistes, il convient de signaler qu'il collabore à plusieurs reprises avec le parti communiste international³⁴.

Pour nous, en conclusion d'une trajectoire de près d'un demi-siècle de vie militante, Benjamin Péret, ce fut, en politique, d'abord et avant tout, la fidélité à la révolution prolétarienne, c'est-à-dire un combat incessant contre tous les ennemis de l'émancipation des travailleurs. *Je ne mange pas de ce pain-là.*

(Traduction Jean Puyade et Guy Prévan)

NOTES

1. Heitor Ferreira Lima, *Caminhos percorridos - Memórias de militancia*, Sao Paulo, Brasiliense, 1982, pp. 69-70.
2. Robert J. Alexander, dans *Trotskyism in Latin America* (Stanford, Hoover, 1973, p. 69) comment à ce propos deux erreurs : la date de 1929 qu'il donne pour le voyage de Pedrosa en Allemagne alors qu'en 1929 Pedrosa était revenu au Brésil, et l'indication selon laquelle Pedrosa s'est lié à *Clarté*, alors que cette dernière était devenue *La Lutte de classes*, en janvier 1928.
3. « Surrealismo ontem e superrealidades hoje » (Surréalisme hier et super-réalité aujourd'hui), *Correio da Manhã*, 27 août 1967.
4. Lettre de Pierre Naville à Fulvio Abramo, Paris, 6 mars 1985.

5. Guy Prévan, « Trajectoire politique d'un révolutionnaire poète » in Jean-Michel Gontier, *Benjamin Péret*, Paris, Henri Veyrier, 1982, p. 84.
6. André Breton, *Entretiens*, Paris, Gallimard, 1973, p. 130. Maurice Nadeau, *Histoire du surréalisme*, Paris, Seuil, 1946, pp. 148-149.
7. Guy Prévan, *op. cit.*, p. 84.
8. Interview de Pierre Naville, CEMAP, Paris, janvier 1985.
9. Cf. texte de Barbosa dans Edgard Carone, *O PCB (1922-1943)*, Sao Paulo, Difel, 1982, pp. 56-64.
10. Lettre particulière au C.C.E. du P.C.B., Sao Paulo, 26 juin 1928.
11. Aux camarades du C.C.E. du P.C., Rio de Janeiro, 2 avril 1928, in *Memoria e História*, n° 1, pp. 116-123.
12. Aristides Lobo (sous le pseudonyme de José Hernández), dans une lettre codée envoyée de Buenos Aires le 2 octobre 1930, se référant à ce point, affirme que fut toujours critiquée l'erreur commise par les oppositionnels de 1928 qui quittèrent le P.C. « Il est nécessaire de l'avouer sincèrement, sans vanité d'aucune sorte. Il faut dire que cette erreur fut réellement une grosse erreur, une formidable stupidité. »
13. Ligue communiste (Opposition), *A oposição comunista e as calúnias da burocracia*, Sao Paulo, Luta de Classe, 1931, pp. 17-18.
14. C'est en réalité l'avocat de Pernambuco, Rodolfo Coutinho, après son séjour en U.R.S.S. et en Allemagne (1924-1926), qui ouvrit la discussion sur la direction que prenait le mouvement révolutionnaire international, mais c'est Mário Pedrosa qui lui donna un cadre organisationnel.
15. Dans la même lettre codée du 2 octobre 1930, Aristides Lobo met en valeur cette question : « Il est nécessaire de dire une fois de plus que ce que nous combattons, c'est la direction du parti et non le parti. Et cela, bien que c'ait été dit et expliqué, je ne sais combien de fois, n'a pas été respecté. »
16. Liga comunista (Oposição), *op. cit.*, p. 19.
17. Aristides Lobo, *Carta aberta aos membros de Partido Comunista*, Sao Paulo, 29 décembre 1930.
18. Heitor Ferreira Lima, *op. cit.*, p. 140.
19. Caricature de l'Opposition, « A bas les intrigants et les défaitistes », *A Classe operaria*, n° 92, 5 juillet 1930. Cf aussi « Aux camarades du parti et à tous les travailleurs conscients », *A Classe operaria*, 19 juillet 1930, in Edgard Carone, *op. cit.*, pp. 130-131.
20. Voir à ce propos le témoignage de Mário Pedrosa dans *O Estado de Sao Paulo*, 29 avril 1980 ; également Denis de Moraes et Francisco Viana, *Prestes, Lutas e autocríticas*, Petropolis, Vozes, 1982, p. 51.
21. Edgard Carone, *A republica nova (1930-1937)*, 2^e éd., Sao Paulo/Rio, Difel, 1976, p. 270.
22. « Le poète Benjamin Péret restera au Brésil », *O Estado de Sao Paulo*, 18 avril 1956.
23. Les informations ici utilisées sur l'activité militante de Péret ont été obtenues dans des interviews avec Hylcar Leite (20 avril 1985), Edmundo Moniz (9 juin 1965), Fulvio Abramo, 10 septembre 1985.
24. Décret d'expulsion de Benjamin Péret : « Le chef du gouvernement provisoire des Etats-Unis du Brésil, considérant que le Français Benjamin Péret, conformément à ce qui a été établi par la police de cette capitale, est devenu un élément nuisible à la tranquillité publique et à l'ordre social, décide de l'expulser du territoire national. Rio de Janeiro, 10 décembre 1931, 110^e de l'Indépendance et 43^e de la République. Getulio Vargas et Osvaldo Aranha. » (« Décidée la libération de l'écrivain Benjamin Péret », *Folha de Manhã*, 15 avril 1956).
25. Lors de ce retour en France, Péret eut une surprise désagréable ; l'Opposition française exigea pour l'admettre une déclaration que le surréalisme était « contre-révolutionnaire », et ce en pleine affaire Aragon, au cours de laquelle les surréalistes avaient refusé les positions anti-surréalistes des alliés de Staline, Péret refusa évidemment. Avec l'appui de Marcel Fourier, il fut finalement admis.
26. Péret s'éloigna de l'Union communiste en mars 1934 sur la pointe des pieds entre autres parce qu'avaient adhéré à l'U.C. des hommes qui lui avaient demandé la déclaration mentionnée n° 26, cf. Guy Prévan, *op. cit.*, pp. 88-90.
27. Guy Prévan, *op. cit.*, p. 90.
28. Une partie des lettres de Péret à Breton est reproduite dans Claude Courtot, *Introduction à la lecture de Benjamin Péret*, Paris, Le Terrain Vague, 1965, pp. 26-37.

30. Christian Gras, *Alfred Rosmer et le Mouvement révolutionnaire international*, Paris, Maspero, 1971, p. 396.
31. Prévan, *op. cit.*, pp. 94-95.
32. Péret, Natalia Sedova et Munis signent une « Lettre ouverte au parti communiste internationaliste » en juin 1947, certains fragments en sont reproduits dans Guy Prévan, *op. cit.*, pp. 105-106.
33. Prévan, *op. cit.*, pp. 96-104.
34. Gérard Roche, « Autour du 40^e anniversaire de la Révolution d'Octobre, un débat révolutionnaire entre trotskystes et surréalistes », *Champs des activités surréalistes*, n° 17, juin 1983, pp. 53-61.

Hilaire Touvet

Trotsky... Jules Romains, Zola ?

Jules Romains, l'auteur de *Knock* : les années 80 ont enterré ce grand romancier qui assurément prend des allures de géant, comparé aux dérisoires marionnettes du « Nouveau roman ». Mais l'obscurantisme régnant en veut beaucoup aux écrivains capables d'être lus par tous. C'est le cas de Jules Romains.

Il s'est voulu chef d'une nouvelle école, l'unanimité. L'objectif de l'écrivain qui s'en réclamait était de décrire non pas l'homme-individu du roman classique du XIX^e, mais l'homme-dans-son-groupe, à partir des grandes manifestations de la vie collective (groupes sociaux et métiers, quartiers des villes, régions des campagnes) : la conscience collective prime et domine la conscience individuelle, ce qui ne conduit pourtant pas Romains à supprimer les personnages de son œuvre romanesque. Il accorde une place importante à l'érotisme, avec des audaces certaines, jamais vulgaires, ni gratuites, qui lui valurent de sévères critiques : cet athée croit que le désir remplit un rôle important dans l'existence humaine.

Trotsky semble avoir lu une bonne partie des *Hommes de Bonne Volonté*. A l'époque des procès de Moscou, il s'inquiète à plusieurs reprises de l'attitude de Jules Romains et se laisse aller à espérer que ce dernier se décidera à devenir, à cette occasion, le Zola du XX^e siècle. Il n'en a rien été, mais on peut légitimement s'interroger sur la validité d'une telle espérance.

Le lecteur connaît la carrière d'écrivain de Zola qui s'est imposé comme le chef d'école du naturalisme, dont l'entrée en politique, avec *J'accuse* (1898) a été retentissante. Sa mort, officiellement une « asphyxie accidentelle », semble pouvoir tout aussi bien avoir été le résultat d'une machination politique, un assassinat bien ficelé. Emile Zola, dans les années 1900, fut l'homme le plus insulté et le plus haï de la droite française : salaud, pornographe, coprophile, anarchiste, juif, italien, métèque, bâton merdeux, sont les épithètes les plus douces dont le couvre une certaine presse qui le tue et ne cache pas sa joie quand disparaît « le plus mauvais de nos romanciers et le plus dangereux ».

L'écrivain fut toujours vilipendé par la critique bourgeoise de son temps, la « Nouvelle Critique » et les prétendus « marxistes » à la Lukács. On ne lui pardonne pas son succès : il est encore l'un des cinq écrivains les plus lus dans le monde. La préface de *L'Assommoir* est une annonce claire et nette, brutale et naïve; de l'œuvre tout entière : les Rougon-Macquart sont une formidable machine de guerre contre le Second Empire et la III^e République : « Mes per-

sonnages ne sont pas mauvais, ils ne sont qu'ignorants et gâtés par le milieu de rude besogne et de misère où ils vivent. » Le roman porte l'empreinte de l'exclamation indignée du gamin innocent du Ventre de Paris, révolté par le mouchardage qui envoie son oncle au bagne : « Quels gredins que les honnêtes gens ! ». Dans une lettre à Louis Ulbach, Zola s'est expliqué sur ses motivations :

« Pendant trois années, j'avais rassemblé des documents et ce qui dominait, c'étaient les faits orduriers, les aventures incroyables de honte et de folie, l'argent volé et les femmes vendues. Cette note de l'or et de la chair, cette note du ruissellement des millions et du bruit grandissant des orgies sonnait si haut si continuellement que je me décidai à la donner. »

Germinal explose en 1885 : les ouvriers y sont écrasés par les machines, par leurs instincts ou ceux de leurs patrons. Il ne sombre pourtant pas dans le manichéisme, montre un prêtre au grand cœur, un officier près du refus d'obéissance. Il voit parfaitement les courants qui partagent la classe ouvrière. D'un côté, Souvarine, aristocrate de naissance et anarchiste de raison, à la violence « gauchisante » qui apostrophe durement les ouvriers qui ne sont pas « dignes du bonheur ». De l'autre Etienne, courageux, naïf et solidaire qui plonge sa confiance dans l'histoire aussi puissante et inéluctable que la vie :

« Des hommes poussaient, une armée noire vengeresse qui germe lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur et dont la germination allait bientôt faire éclater la terre. »

Avec *La Débâcle* pourtant, Zola est violemment anti-Communard, et, avec le talent qui est le sien, condamne la Commune à travers les poncifs du bon soldat versaillais qui s'oppose au jeune déclassé et mauvais ouvrier, voleur et voyou qui sont dans les rangs communeux. Mais la véritable entrée de Zola en politique, sous l'influence personnelle de Jaurès, entre autres, c'est l'Affaire et c'est *J'Accuse* (1898). Dans ce combat, qui a sauvé l'homme Dreyfus, Zola a mis en jeu sa vie même — et va le payer très cher. Il finit très proche du socialisme jaurésien, combatif et serein, conforme au mot d'Anatole France qui vit en lui « un moment de la conscience humaine ».

Lorsque Jules Romains se lance dans l'aventure littéraire, la III^e République semble solidement installée. L'ampleur du projet des *Hommes de Bonne Volonté*, l'étendue de la palette de l'écrivain qui se détourne des agitations du « tout-Paris », peuvent faire songer à Zola. L'unanimité ne gêne pas plus Romains que le naturalisme Zola. Chaque roman fait une « coupe » verticale de la société. L'aspect autobiographique frappe ; les deux normaliens, Jallez, l'écrivain et Jerphanion, l'homme politique, incarnent les aspirations contradictoires et complémentaires de Jules Romains, dont l'humanisme se teinte d'un pacifisme très profond et sincère. On sent chez lui beaucoup de sympathie pour ceux qu'il appelle « les humbles », une bonne connaissance des dessous du monde politique, des affairistes qui le côtoient ou le pénètrent. L'assassinat de Jaurès est décrit avec beaucoup de détails et d'exactitude. Les volumes sur Verdun stigmatisent la guerre stupide voulue par les industriels. *Cette grande lueur à l'Est*, c'est la république socialiste soviétique, vue avec sympathie et sensibilité. Les poussées fasciste et



Le Comité pour la défense de L. Trotsky publie le premier numéro de son bulletin annonçant la réunion de la Commission d'enquête sur les Procès de Moscou. (D. King) (D. R.).

nazie sont décrites avec soin. Jules Romains montre et ne démontre pas, il ne veut, à la différence de Zola, ni entraîner ni culbuter.

L'évolution politique de Jules Romains est un peu dans le sens inverse de celle de Zola : il va de la gauche modérée à la droite parlementaire traditionnelle. Quand il proteste en 1919 contre le « cordon sanitaire », c'est par humanisme et souci d'humanité, pas par solidarité politique. Trotsky ignore sans aucun doute qu'en 1933, Jules Romains appelle à une « réconciliation nationale » de tous les démocrates contre fascisme et nazisme, excluant les marxistes.

C'est pourtant la place accordée à ses propres préoccupations dans la grande fresque romanesque, qu'il suit avec intérêt, qui a sans doute accroché Trotsky. Le romancier se passionne pour la politique et, dans sa fresque gigantesque, socialisme et bolchevisme tiennent une place importante. Cet homme, qui participait à toutes les réunions pour sauver de la famine les enfants russes, se montre bien informé de l'univers politique, et ses jugements sur l'U.R.S.S., quelquefois enthousiastes, parfois sévères, ne sombrent jamais dans l'hagiographie ou la calomnie. Plus rare à l'époque, il formule de sévères critiques contre la dictature et les méthodes employées par Staline.

Devant la Russie soviétique, Jules Romains demeure ce qu'il est : un humaniste révolté par les cyniques, les arrivistes et les fanatiques :

« La Révolution fait par Lénine et Trotsky, Staline vient de la confisquer en se débarrassant des purs. Il en gardera ce qui lui sera commode : juste ce qu'il faudra pour déguiser sa dictature personnelle. Un coup à la Bonaparte. En tout cas, le communisme révolution mondiale, évangile et croisade est mis en sommeil. Trotsky était le chef des apôtres. Depuis la mort du maître, il travaillait à maintenir le but surpême. C'est d'ailleurs à cause de cela qu'on l'a frappé. »¹

En fait, en dehors du fait qu'il rejette les méthodes employées par les gouvernements de l'Europe de l'Ouest, que pense exactement Jules Romains de la révolution bolchevique, des buts, de ses méthodes, de ses résultats ? Si Jerphanion est bien une transposition de l'auteur : une grande sympathie pour la révolution de février qui aboutit au gouvernement Kerensky, une certaine méfiance envers Lénine et les bolcheviks. Pacifiste influencé par l'idéal de Jaurès, J. Romains a compris Brest-Litovsk sans vraiment l'aimer. Son adhésion résulte d'une mystique de la paix. Notons que Jerphanion a une tendance nette à accentuer le côté « russe » de cette révolution et à minimiser presque systématiquement son caractère international et internationaliste :

« En tant que phénomène européen, le bolchevisme apparaît presque inévitablement comme un fait de maladie qui, ou bien l'éliminera quand les pays reviendront à la santé, ou bien se généralisera dans la mesure où les suites de la guerre, non surmontées, entraîneront une décomposition progressive de l'Europe. »²

Dans les quinze derniers volumes et en particulier dans le cours du voyage au pays des soviets, Jules Romains insiste énormément sur l'atavisme russe dans la grande secousse de 1917, pourtant « cette grande lueur à l'Est ». La discussion entre Buitton, homme politique français, bourgeois progressiste, et Viadkaieff, poète rallié à la révolution, le montre mieux que de longs développements théoriques :

« B. — Mais... vous n'attribuez pas un rôle de premier plan à la doctrine elle-même ? Il n'est tout de même pas indifférent que Lénine, Trotsky, et les autres aient été nourris dans le marxisme et qu'ils prétendent l'appliquer expérimentalement.

V. — Les Soviets, ce n'est une invention marxiste. C'est une vieille invention russe. Nous aimons beaucoup nous réunir et discuter ensemble. Et ensuite l'ordre d'en-haut peut venir, mais nous sommes contents parce que nous avons discuté. Si nous avons détruit tant de bourgeois et de koulaks, ce n'est pas par doctrine. Le peuple russe a toujours détesté les riches. Il veut bien supporter les choses les plus dures, mais à condition que ce soient les mêmes pour tout le monde [...]. Loger tout le monde à la même enseigne. Voilà ! Le programme de la révolution tient dans ces mots. »³

Le trotskysme, en tant que reflet du stalinisme, apparaît très nettement chez deux personnages importants du cycle, l'ouvrier Maillécotin et l'intellectuel Bernard de Saint-Papoul, que Jules Romains présente comme un « communiste dur ». Maillécotin, revenu amer et horrifié de la guerre, victime de gros ennuis familiaux, s'éloigne du communisme, repoussé par le stalinisme. Il est certainement perdu pour la cause ouvrière et l'avoue avec une amère franchise, en symbole d'une génération qui a trop souffert au front :

« Oui, tu vois, je n'étais pas dans la ligne, je faisais déjà du trotskysme... Remarque, je me fous de Trotsky. Mais je n'aime pas qu'on me traite comme une andouille. »

L'évolution la plus passionnante dans ce domaine demeure celle de Bernard de Saint-Papoul. Fils d'un marquis, député conservateur, il fait la connaissance de Jerphanion qui l'entraîne dans les quartiers pauvres de l'Est de Paris. Ce choc affectif le mène d'abord à l'anarchisme proudhonien (il écrit un livre sur la Commune de Paris). Il adhère ensuite avec enthousiasme au parti communiste : mais, dès l'exclusion de Trotsky, ce jeune homme pur et droit, vers qui va toute la sympathie de l'auteur, prend la direction du journal trotskyste *La Torche*. Il y dénonce Staline et la soumission, les louvoisements du P.C.F. :

« Nous sommes trotskystes, nous sommes contre Staline, absolument contre Staline [...]. Mon communisme est celui des compagnons de Lénine [...]. Cela fait partie, n'est-ce pas, de notre campagne contre les moscouitaires. Nous répétons depuis les élections que les staliniens font le jeu des radicaux. Alors nous voulons montrer ce qu'est vraiment le parti radical. »⁵

Bernard esquisse, là, la critique fondamentale de Trotsky à l'adresse de la politique de Front populaire ; alliance de partis ouvriers (P.C., S.F.I.O.) avec le parti de l'impérialisme français (le parti radical) en France.

Jules Romains donne priorité au politique, au social, à l'économique, au sexuel. Ce parti-pris et les grands dons de l'artiste romancier suffisent à justifier les espoirs mis par Trotsky dans cet écrivain si doué. Mais les circonstances économiques et intellectuelles des années trente rendent pourtant presque impossible la publication d'un nouveau *J'Accuse* qui mettrait à nu et fustigerait les dévoiements du stalinisme. Jules Romains ne manquait pas de courage, mais il ne pouvait être l'homme d'une telle entreprise. Bien qu'il répugnât à se tenir trop longtemps à l'écart des questions politiques, il n'était pas pour ce faire un écrivain suffisamment « engagé ». Et il restait trop étranger au mouvement socialiste pour être capable de prendre en charge ce combat

dans les années qui suivait l'éphémère victoire du Front populaire. Il apparaissait bien aujourd'hui que Trotsky se trompait quand il croyait possible que Jules Romains devint le Zola d'un nouveau *J'Accuse*. Jules Romains ne pouvait jouer un tel rôle : les limites de sa conscience de classe ne lui avaient jamais permis d'approcher seulement d'une conception réformiste du socialisme. Et il en fallait beaucoup plus pour supporter le poids de l'impérialisme et du stalinisme conjugués.

Mais bien entendu cela ne saurait excuser l'injuste oubli dans lequel il est maintenu aujourd'hui par des gens qui n'arrivent pas à la hauteur de sa cheville.

NOTES

1. Les références ci-dessous renvoient à l'édition en quatre volumes des *Hommes de Bonne Volonté* en 1958 par Flammarion. Ici, *H.B.V.*, t. IV, p. 453.
2. *H.B.V.*, t. II, p. 449 (*Vorge contre Quinette*). Autrement dit, Lénine n'a pu s'imposer que dans une Europe malade et épuisée par un certain type de démocratie parlementaire liée au capitalisme. Or Jerphanion, s'il condamne les méfaits de ce type d'économie, s'il n'est jamais tenté par les fascismes, ne croit pas au bolchevisme et devient un homme important du parti radical déclinant, mais encore au centre des combinaisons politiques des années trente, dans une France elle aussi décadente.
3. *H.B.V.*, t. III, p. 981, *Le Monde est ton aventure*. La définition de Viadkaieff des ordres venus d'en-haut, caricature du centralisme démocratique préconisé par Lénine et Trotsky, s'applique en revanche parfaitement à la dictature stalinienne.
4. *H.B.V.*, t. IV, *Françoise*, p. 928.
5. *H.B.V.*, t. IV, *Le 7 octobre*, p. 979.

Jean Germain

Visite à Saint-Palais ¹

C'est avec Trotsky que j'ai pris mes premières leçons d'Histoire Révolutionnaire. En 1922, j'entrais au Collège Cadillac, dans la Gironde et c'est lors des élections législatives de 1924 que je pris conscience de la lutte des partis. J'avais donc 15 ans. La Chambre des députés, élue en 1919, après la Grande Guerre, celle qu'on appelait la "chambre bleu horizon" était renvoyée devant les urnes, au terme de son mandat.

Je me souviens de cette débauche, déjà, d'affiches du parti républicain contre le parti radical, contre le parti socialiste et surtout, déjà, le parti communiste. La politique des deux blocs, bloc national contre le cartel des gauches et bloc ouvrier et paysan : les communistes. C'est à cette époque que j'ai vu pour la première fois la fameuse affiche qui représentait l'homme de Moscou, barbu, chevelu, l'homme au couteau entre les dents ! Il fallait faire peur, l'affiche était horrible et elle nous faisait bien rigoler quand on la contemplait au retour des promenades dominicales. Mais dans le collège, on discutait ferme, la plupart des élèves, fils de petits bourgeois ou propriétaires, étaient plutôt de gauche, comme on disait, aussi bien étions-nous avides de lire les journaux, c'est à qui trouverait les meilleurs éléments pour une connaissance des événements d'Europe et de Russie. Nous étions avides de savoir ; mais les journaux, les livres nous parvenaient difficilement, soit que cette littérature fut saisie, et interdite dans les librairies, soit que notre directeur nous en refuse la lecture ; tout de suite, j'appris avec mes camarades les grands événements, l'histoire d'Octobre, Lénine, Trotsky, son train blindé, la guerre en Pologne avec Weygand comme généralissime des armées alliées. Les événements d'Allemagne, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg et leur assassinat, les corps jetés dans le Rhin, l'horreur après la tuerie de 14-18, la société et le capitalisme se défendaient contre la Révolution. Nous rêvions de la prise du pouvoir et de réaliser cette révolution. Je m'essayais à la poésie aussi : en 1927, j'étais reçu à un concours et j'ai gagné Limoges et puis Paris, où j'ai été nommé surnuméraire dans les Postes. J'arrivais en octobre 1927, c'était lors des manifestations pour Sacco et Vanzetti, anarchistes italiens, condamnés à mort aux U.S.A. pour espionnage au profit de la Russie et qui furent exécutés sur la chaise électrique, plus tard réhabilités. On s'aperçut qu'ils étaient innocents, mais c'était trop tard !

J'étais bien sûr au premier rang des manifestants. Je me souviens de cet après-midi d'octobre, nous étions rue du Faubourg-Saint-Antoine, derrière Jacques Doriot, alors secrétaire général du parti communiste et qui devait être

débouloonné un peu plus tard par Maurice Thorez, passer à la réaction et finir comme l'on sait, dans la collaboration. Mais Doriot à cette époque rassemblait tous les membres du parti derrière lui, je n'étais qu'un sympathisant mais le grand Jacques, comme nous l'appelions familièrement, était face aux gendarmes à cheval, et aux agents en tenue, matraque à la main, à la première provocation — qui avait commencé ? — Doriot eut ses lunettes brisées, nous devions le défendre. Absolument aveugle sans ses verres, le grand Jacques battait des bras et des jambes, il y avait un tas de charbon sur le trottoir, nous nous en sommes servi comme projectiles, jets de charbon contre le service d'ordre et pour ajouter à la pagaille, contre les magasins de meubles du Faubourg-Saint-Antoine — de grandes glaces qui se brisaient comme dans un tremblement de terre. Quelle journée énivrante ; j'avais 18 ans, nous avons reçu quelques coups et avec un jeune communiste, Paul Arrighi, agile comme un singe, nous sommes sortis de la bagarre tous les deux en sonnant à une porte cochère qui s'ouvrit miraculeusement devant nous, et que nous repoussâmes vigoureusement en protestant de notre sagesse, de notre amour de l'ordre ! Fonctionnaires de l'État nous entendions le servir avec dévouement et reconnaissance !

Je continuais à militer doucement, à aller voir et m'informer. En 1930, je revenais à Bordeaux pour le service militaire, je rimais toujours et avec un ami postier, Pierre Malacamp nous fondons une petite revue littéraire *Jeunesse*. Revue qui me poursuivra toute ma vie. A Bordeaux *Jeunesse* paraîtra de mars à juillet 1930, revue mensuelle en principe, elle deviendra, par la force des choses, bimestrielle dès le deuxième numéro. Trois exemplaires seulement verront le jour, le dernier numéro cependant est resté plein d'espoir, puisqu'il annonçait une prochaine parution pour septembre 1930, mais les obligations militaires et surtout les difficultés financières, la caisse était désespérément vide, et les abonnements rarissimes, malgré les belles promesses. C'est ainsi que la revue s'arrête là. Le petit bistrot à potaches du cours Victor-Hugo à Bordeaux, tout près du lycée où avaient lieu les rencontres de la jeune équipe, retrouvera son calme, *Jeunesse* n'était plus. Juillet 1930, parution du dernier numéro de la revue, première série. Juillet 1932, soit deux ans plus tard paraîtra le numéro un de la deuxième série, sous ma direction, bien sûr avec Pierre Malacamp, et Jean Rousselot, qui fera, lui, une belle carrière dans les lettres et finira président de la société des gens de lettres. Je n'avais pu me résoudre à rester sur un échec : 1932 c'est l'année des *Vases communicants*.

Nous lisions André Breton, René Char, Aragon, Paul Eluard, etc. C'est bien la même *Jeunesse* qui redémarre, mais ce n'est plus la même chose puisqu'on a fait peau neuve, puisque résolument on veut être à la pointe, aux avant-postes. Ainsi dans ce sens, on prendra politiquement position. Dès le numéro 4 de février 1933, je publie mon poème à Vladimir Maïakovsky et je dis assez bien vers quelle orientation de la société vont nos suffrages. Ce court poème porte en exergue « Nous irons en U.R.S.S. un jour ». Et bien entendu, je n'y suis jamais allé. C'est plus qu'une profession de foi, mais la continuation des recherches de la poésie dans la révolution.

Je recevais régulièrement une revue riche de textes, *Les Humbles*, dirigée par Maurice Wullens et Maurice Parijanine, ce dernier était le traducteur des

œuvres de Trotsky. Je devrais ces numéros imprimés en caractères très petits, c'est alors que j'ai mieux étudié l'histoire de la Révolution russe, la prise du pouvoir par Staline, après la mort de Lénine, l'élimination de Trotsky, en 1929, et son bannissement à l'île de Prinkipo, une île de la mer Noire, de la mer de Marmara en Méditerranée, entre le côté européen et asiatique de la Turquie. Bien vite, une correspondance s'établit entre le jeune provincial que j'étais, avide de vérité et les aînés révolutionnaires de Paris. Comme Parijanine, j'appris à connaître les amis et les opposants du parti trotskyste et du parti communiste. A cette époque, c'était la ligue communiste qui dominait avec Pierre Frank, Pierre Naville et Gérard Rosenthal, les frères Molinier et leurs journaux *La Vérité* et *La Commune*. Il y avait deux groupes rivaux, bien entendu, et deux journaux, la plupart du temps saisis par la police, et plusieurs tendances. Je les ai tous connus. Ils écrivaient curieusement sur des feuilles de papier pelure... En réalité — jamais d'accord.

A Paris où je revenais de temps en temps, je prenais contact avec ces camarades et il fut question d'un groupe à Bordeaux, groupe que je ne pus constituer, ne trouvant pas d'élément. Mais nos réunions littéraires se poursuivaient, nous parlions du grand révolutionnaire et notre numéro 5 de juin 1933, commente l'*Histoire de la Révolution russe*, premier tome, de Léon Trotsky¹. Comme je n'avais que cette dernière adresse, j'ai envoyé ce numéro à Maurice Parijanine qui me remercia. Il y avait deux exemplaires de la revue destinés à Léon Trotsky. Maurice me répondit, par une longue lettre, m'assurant qu'il faisait suivre, et le « Vieux » aurait connaissance de notre activité. Lors d'une conversation particulière, qu'il allait s'installer en France, mais il fallait garder le secret le plus absolu.

Trotsky devait s'installer près de Royan fin juillet. Un message venant de Paris, me fixa un rendez-vous dans un café, cours d'Albret à Bordeaux. Le camarade signait : J. Mech : « J'aurai la *Commune* à la main », écrivit-il. Toute la semaine à Bordeaux, à partir de lundi matin prochain, sans date bien entendu. Je savais que cela voulait dire : si tu veux voir le « Vieux », ce que j'attendais, nous irons tous les deux. Pour moi, j'allais vers le Dieu vivant, le Père de la Révolution russe, j'avais vingt-quatre ans, nous devions partir le jeudi suivant en voiture. Il avait accepté deux camarades de mon âge, Pierre Malacamp et Robert Ardignac, qui brûlaient aussi de voir le grand homme : pourquoi ? Parce que c'était lui — parce que c'était nous... ; mon camarade signait : J. Mech², alors moi je l'appelais De Mèche ! Il riait beaucoup, de mon innocente plaisanterie. J'avais une vieille Celta-quatre Renault, il m'avait dit être représentant et nous avons déjeuné tous les quatre, assez bien d'ailleurs, un peu avant Royan.

Le repas terminé, nous avons traversé Royan et gagné Saint-Palais distant de cinq ou six kilomètres. De Mèche était déjà venu le voir, il connaissait bien sa route, et nous voilà devant la villa « Les Embruns », résidence de Trotsky. Deux énormes bergers allemands en gardaient l'entrée. Nous étions attendus pour trois heures, la villa portait bien son nom : située en bordure de l'océan, à un endroit où la côte était rocheuse et escarpée, entre Saint-Palais et la « Grande Côte ».

La villa était entourée d'un grand jardin, il n'y avait pas de voisin immédiat, c'était une demeure du début du siècle, assez prétentieuse, de plusieurs pièces, en pierre de taille, avec un perron de cinq ou six marches.

Un grand salon de réception, une salle à manger à gauche, et diverses chambres à droite, premier étage, une dame qui connaissait Demèche nous fit asseoir. Elle ne parlait pas bien le français, elle était d'origine roumaine. J'appris plus tard son nom, elle était la compagne d'un frère Molinier. La porte s'ouvre, Trotsky était là, devant nous. Nous étions déjà debouts, c'était bien lui. Il ressemblait si bien à ses portraits et j'ai rougi de me voir face à lui. Mes camarades et moi-même étions très émus, le voilà donc l'artisan numéro un de la Révolution d'Octobre, l'homme qui avait formé l'armée rouge, attaqué sur tous les fronts : la Pologne, la Crimée ; l'homme du train blindé, théoricien de la révolution permanente ; je le voyais donc avec sa petite barbe et sa moustache, ses lunettes cerclées de fer et ce regard bleu vif. Il respirait l'intelligence, un regard aigu — et ces yeux... ces yeux, je les ai toujours devant moi. Depuis j'ai rencontré deux ou trois hommes importants dans ma vie, seul Georges Mandel, qui fut député du Médoc et ministre avant 1940, seul Georges Mandel avait ces yeux bleus, ce regard puissant, intelligent. Trotsky nous fit asseoir, il savait que nous étions de jeunes sympathisants, avides de le rencontrer, il nous qualifia tout de suite de jeunes intellectuels, je protestais un peu : il parlait un français assez pénible, mais très compréhensif, quelquefois une phrase en anglais, que je traduisais à peine, et souvent une locution en russe. Un de ses compagnons vint nous rejoindre, que je sus plus tard être Yvan Craipeau, mais nous ne savions comment poser nos questions. Tout de suite, il nous met à l'aise : « Appelez-moi camarade ». Mais c'est lui qui parlait toujours.

Vers 17 heures, la dame qui nous avait accueillis, servit le thé. C'était un thé très fort, à la russe, bien sûr, un thé qui venait de Paris par les visiteurs, peu sucré et très parfumé, avec de petits gâteaux curieux. Depuis, j'ai eu l'occasion d'en trouver dans des boutiques spécialisées ; mais là, c'était bien les premiers que je mangeais. A six heures, Demèche me fit signe, il fallait partir. Vous êtes l'espoir de la *Révolution mondiale*, nous dit-il en manière de conclusion. C'était beaucoup dire. Et voilà. Aujourd'hui, je me retrouve, nous n'avons rien fait. Trotsky reprit : « Avez-vous des questions à me poser ? » Mon compagnon, plus osé que moi, lui demanda : « Camarade Trotsky, que pensez-vous de l'avenir de la Russie ? » C'était bien là une question à ne pas poser. La réponse de Trotsky tomba rapide : « J'ai, je garde l'espoir... », « Et vous ? » ajouta-t-il, en se tournant vers moi. « Camarade Trotsky... », j'étais très fier de lui dire « Camarade ». J'aurais voulu lui demander : « Comment avez-vous perdu le pouvoir ? » mais une certaine pudeur m'a retenu. Je l'ai quand même questionné : « Que devons-nous faire ? » — L'action, toujours l'action, la lutte sera longue³.

Nous avons quitté le « Vieux » et regagné Bordeaux en promettant le secret ; depuis j'ai observé le silence, c'est la première fois que j'en fait le récit. Plus tard, Trotsky s'est installé à Barbizon, dans la banlieue de Paris, comme chacun sait.

Le 1^{er} novembre 1933, le ministère de gauche Daladier-Albert Sarraut, le ministre de l'Intérieur signe un nouveau décret d'expulsion, après une odieuse campagne de presse, dans l'*Huma* et certains journaux. Alors dans notre modeste revue, voilà ce que je publiais en éditorial : en vérité le texte était de Robert Kanters et de moi-même, mais il n'avait pas voulu mettre son nom, et après discussions, nous avons signé *Jeunesse*.

Jeunesse, juin 1934 : Trotsky.

L'accord des collaborateurs de *Jeunesse* s'est fondé d'abord dans les limites de la franchise et de la poésie. Nous ne croyons pas en sortir en affirmant la Révolution. Aucune volonté de franchise, et peut-être aucune volonté de poésie, ne peut se réaliser aujourd'hui sans comprendre en elle la pensée et la volonté de la Révolution. Et à quelque fraction des partis de mouvement que l'on appartienne, nous croyons que l'on peut s'accorder pour saluer un homme qui en incarne dans notre monde et déjà dans l'histoire une phase et une force. Un gouvernement qui a peut-être le mérite de retarder de quelques mois un désordre sanglant, mais qui semble s'avérer impuissant à instaurer un ordre quelconque et à diminuer la nécessité de l'action révolutionnaire, vient de confondre un acte de politique et une opération de basse police. Il l'a fait au surplus dans des circonstances qui ont pu laisser croire qu'il livrait un homme qui est à la fois un grand intellectuel, un grand révolutionnaire et un proscrit, à la vindicte et surtout à la bêtise et à l'esprit de parti de quelques plumitifs fangeux. Dans les limites de la poésie et de la franchise, qu'il nous soit permis d'affirmer ici que nous sommes avec M. André Malraux et ceux qui cherchent dans la révolution l'espoir d'un accomplissement possible de la dignité humaine, que nous sommes avec le Révolutionnaire contre les Réactionnaires, avec le porteur de lave, contre les porteurs de bave.

Jeunesse

Nous avons publié ce texte en juin 1934. En réalité, Trotsky ne sera expulsé qu'en juin 1935, lorsque la Norvège acceptera de le recevoir. C'était bien le « banni » de la « Planète sans visa ». Nous étions très fiers de cet éditorial. J'attachais une grande importance à affirmer notre position. Il était nécessaire que poète, je clame où allait notre cœur, il ne fallait surtout pas être neutre, nous prouvions ainsi appartenance à la vie qui nous a entourés. Loin de l'esthétisme et des côteries, après ce manifeste, Parjanne m'envoya une lettre enthousiaste : « Le Vieux sera heureux ». Il faut lire les écrits de Trotsky de cette période vécue en France. Sa lucidité, comme il juge les événements et prévoit l'avenir. Hélas, sa bonté naturelle n'avait pas prévu le tueur professionnel ; Staline le pourchassait toujours. Après cet attentat, on sait le chemin sanglant que tracera Staline jusqu'à sa mort. Pour ma part, j'ai été heureux de revivre cette partie de ma vie et cet après-midi mémorable. Il y aura bientôt cinquante ans ! Cinquante ans, c'est long⁵. Bien des choses se sont passées depuis. Il y a eu la guerre, et bien des catastrophes et bien des bouleversements.

Aujourd'hui, je pense toujours à ses paroles et au grand prophète de la révolution. Plus tard, bien plus tard, je devais revenir à Saint-Palais et j'ai recherché la villa des « Embruns », on m'indiqua la maison, elle s'était agrandie, elle est devenue aujourd'hui un restaurant de pension de famille, c'est l'hôtel Primavera. Je devais y déjeuner en 1979 avec le peintre Dhomette de l'île de Ré et mon ami Pierre Pillet. Je questionnai la jeune femme de la réception : « C'est bien la villa où résida Trotsky ? » M'attendant à trouver

dix villas du Grand Homme, comme la maison de Bernadette à Lourdes. « On le dit, Monsieur, mais je ne peux vous l'affirmer, je n'étais pas née... » Elle avait 25 ans et était très jolie... « Mais c'est la seule villa qui rappelle son souvenir, me dit-elle, suivez-moi. » Et dans un petit salon privé, elle déplace un tableau pendu au mur : c'est mon grand-père qui a fait graver cette plaque, et je lus : « Ici résida en 1933 L.D.T. » Je traduisis : Léon Davidovitch Trotsky. « C'est pour les initiés, me dit-elle, et pour ménager la clientèle. » Bien sûr un révolutionnaire, même mort, fait peur. J'ai repris ma place à table et je suis resté silencieux jusqu'à la fin du repas, silencieux et très ému, comme je le suis en ce moment, mais c'est là peut-être se laisser emporter par trop de littérature.

NOTES

1. Le texte de Jean Germain que nous publions est un extrait de ses souvenirs encore inédits et intitulés : *Tout ça pour rien*, qu'il a bien voulu revoir et réécrire pour ce numéro spécial (N.D.L.R.).
2. Cet article, plusieurs fois remanié, avait fait l'objet d'une grande discussion entre Jean Rouselot, Louis Parrot, Robert Kanters et moi-même. Finalement, Robert Kanters signera seul l'article.
3. Il s'agissait de Jean Meichler.
4. Hélas depuis, nous savons toutes les divisions du mouvement trotskyste et de la IV^e Internationale, le groupe B.L., tous ces événements que nous sentions de loin en province me laissèrent assez désespéré devant la guerre.
5. Ce texte date de 1983, et revu en 1985.

Janine Robrieux

Gide, Trotsky et l'U.R.S.S.

Pendant la plus grande partie de son existence, André Gide a été d'abord et avant tout un écrivain essentiellement préoccupé par les problèmes existentiels que lui suggéraient son moi et son environnement littéraire.

Après la révolution russe, toutefois, en 1925-1926, il avait décidé d'aller à la rencontre de l'Afrique. Deux ans après, il devait faire une entrée aussi inattendue que remarquée dans le domaine de la politique en dénonçant dans son *Voyage au Congo* l'exploitation coloniale des indigènes. Parti à la recherche de l'exotisme, il était revenu avec un réquisitoire contre le colonialisme et il venait de faire ses débuts d'écrivain engagé, alors qu'il était déjà dans sa soixantième année.

Quelques années plus tard, alors que Staline avait déjà confisqué à son profit le pouvoir à Moscou, André Gide fut à son tour attiré par l'U.R.S.S. C'était en 1931, au plus fort de la phase ultra gauchiste imposée par le nouveau régime, tandis que le stalinisme se développait déjà sur tous les plans derrière le révolutionnarisme qui tendait à justifier la collectivisation forcée, l'industrialisation forcenée et les nouveaux privilèges d'une classe bureaucratique en formation.

Cinq ans ne s'étaient pas écoulés que l'idylle prenait fin. Compagnon de route, André Gide avait fait son voyage à Moscou. A la différence de tant d'autres illustres, il avait été profondément déçu puis choqué et son engagement au côté de Staline n'y avait pas survécu.

Les constatations qu'il avait faites sur place recoupaient pour une large part les analyses de Trotsky dans *La Révolution trahie*. Il en était conscient et il le fit savoir. Devant les procès de Moscou, il se dressa, à la différence de quelques-uns des plus grands noms de la littérature française, pour défendre « le grand proscrit » et les autres victimes.

A l'été 1937, il vola même au secours du P.O.U.M. Tout, y compris son engagement antérieur contre le colonialisme, donnait à penser qu'il allait s'orienter vers Trotsky et ses compagnons. Non sans raison, l'entourage même du leader de l'opposition de gauche l'escomptait. Il n'en fut rien. Pourquoi ? Comment ? Ces questions se posent encore aujourd'hui. Efforçons-nous d'y répondre.

Lorsque dans l'été 1932 commencèrent à paraître dans la N.R.F. des pages de *Journal* de 1931, où Gide affichait ses sentiments à l'égard du communisme soviétique, la réaction fut d'abord de stupeur. Mauriac lui-même ne comprenait pas quelle pouvait bien être la démarche de Gide, ne voyait

pas ce qui pourtant la rattachait à son œuvre passée. L'écrivain ne cesse de marquer la fascination qu'exerce l'U.R.S.S. sur lui. Ainsi il confie à la « petite dame » le 21 février 1932 que « l'expérience russe » lui « semble une admirable chose et » qu'il voudrait « de tout son cœur qu'elle réussisse, étant entendu qu'elle ne pourrait évidemment être la même ici, les circonstances étant trop différentes ». Il renchérit : « J'avoue que ce qui se passe en Russie me passionne beaucoup plus du point de vue moral et je crois que, pour individualiste que je sois, je me soumettrais très bien à la contrainte soviétique. »¹

S'interrogeant sur la nature de son adhésion il observe dans son *Journal* de 1933², que ce qui l'amenait au communisme, « ce n'est pas Marx c'est l'évangile », « l'évangile sans contrainte ni prohibition », « mon bonheur est d'augmenter celui des autres. J'ai besoin de tous pour être heureux ». On vit alors Gide présider des meetings au Vel'd'Hiv, parler dans des congrès, signer des motions et des pétitions, faire partie de délégations. Ainsi après le verdict contre Dimitrov à Leipzig, une vaste campagne fut déclenchée en faveur du responsable du Comintern qui, arrêté à la suite de l'incendie du Reichstag en mars 1933, fut acquitté, mais non libéré. Et voilà que Gide, qui avait déjà assisté à un premier meeting pour Dimitrov en novembre 1933, consentit à se rendre à Berlin, accompagné de Malraux. Prié de donner son adhésion à l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R.), que dirigeaient des fidèles de Staline, il répondit par la négative, en ajoutant qu'ainsi ses lecteurs l'écouteraient davantage. Lucide, il note alors dans son *Journal*³ : « d'humeur et de tempérament, je ne suis rien moins que révolutionnaire [...]. Je l'ai déjà dit : " Je n'entends rien à la politique ". Fascisme est l'allocution d'ouverture prononcée par André Gide le 21 mars 1933, salle du Grand Orient, rue Cadet, à la manifestation organisée par l'A.E.A.R., qu'il avait été invité à présider, bien qu'il n'eût pas consenti à en devenir membre. Au Presidium, l'entouraient André Malraux, Eugène Dabit, Jean Guéhenno, le professeur Wallon, Paul Vaillant-Couturier. Autre exemple : le 23 octobre 1934, plusieurs milliers d'auditeurs se pressèrent dans la salle de la Mutualité afin d'écouter des rapports sur le premier Congrès des Ecrivains soviétiques. Gide prit la parole. Il souligna son opposition à la doctrine littéraire prônée dans la capitale soviétique, mais il se dit convaincu qu'en U.R.S.S. la littérature s'émanciperait.

Curieusement, il relevait cependant dans son *Journal*⁴ : « Tout comme celle au catholicisme, la conversion communiste implique une abdication du libre examen, une soumission à un dogme, la reconnaissance d'une orthodoxie ». Et d'ajouter que toutes les orthodoxies « lui étaient suspectes ».

Il concevait cependant le communisme et, jusqu'à son voyage, se représentait la société soviétique comme une sorte d'Etat de nature débarrassé de toutes les contraintes, de tous les interdits, de tous les conformismes auxquels il s'était heurté dans la société capitaliste. Son engagement n'était rien moins qu'une attitude de révolutionnaire, mais bien plutôt celle du révolté séduit par une sorte d'anarchie.

N'affirmait-il pas dans son *Journal* du 27 juillet 1931 : « Je voudrais crier très haut ma sympathie pour la Russie ; et que mon cri soit entendu, ait de



André Gide. (Ph. Marc Allégret).

l'importance. Je voudrais vivre assez pour voir la réussite de cet énorme effort ; son succès que je souhaite de toute mon âme, auquel je voudrais travailler. Voir ce que peut donner l'État sans religion, une société sans famille. La religion et la famille sont les deux pires ennemis du progrès. »

Ainsi apparaît-il à cette date comme bien peu marxiste, puisqu'il ne juge pas que la révolution passe d'abord par l'abolition du capitalisme, ensuite et non moins obligatoirement par la suppression progressive de toute différence de classe. Toutefois, il ressemble à ce moment au parfait « compagnon de route ». N'était l'incident provoqué par le retentissement de « l'affaire Victor Serge ». En juin 1935, au lendemain du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, l'écrivain adresse une lettre à l'ambassadeur d'U.R.S.S. en France pour réclamer des éclaircissements sur les motifs de la relégation de Serge. Le 17 juin 1936, invité par le gouvernement de Moscou, il part pour un voyage triomphal de dix semaines en Union Soviétique (du 17 juin au 24 août 1936). L'expédition a débuté à Leningrad où Gide a retrouvé Louis Guilloux, Eugène Dabit, Jef Last, un communiste hollandais, Pierre Herbart et l'éditeur Schiffrin. Le 20 juin 1936, sur la Place rouge, aux côtés de Staline, de Molotov et des dignitaires du régime, il prononce l'éloge funèbre de Maxime Gorky. Du coup, l'édition russe de ses œuvres paraît à un rythme accéléré. Le 24 août 1936, changement de décor. Le premier des grands procès de Moscou se termine notamment par la condamnation et l'exécution de Zinoviev et Kamenev, qui se sont eux-mêmes accusés en public de tous les crimes. Au sein de la gauche française, ceux qui dénoncent les atrocités staliniennes sont rares et peu crédibles. Trotsky est isolé et André Gide, qui s'oppose soudain au parti, n'est pas en meilleure posture ⁵.

Que s'était-il passé ? Sur ce point capital le *Journal* de l'écrivain et les *Cahiers de la Petit Dame* ne nous renseignent guère ⁶. Nous savons pourtant par la veuve d'Ignace Reiss, Elisabeth K. Poretski, qu'à Moscou même « l'invitation de Gide avait tourné au fiasco » au point que l'écrivain avait été, fait sans précédent, jusqu'à refuser l'honneur d'être reçu par Staline ⁷. Même si la chose ne fut pas ébruitée, c'était là le scandale et, le système stalinien étant ce qu'il était, fatalement le processus de rupture était engagé. Malheureusement, nous n'en connaissons toujours ni les causes ni les circonstances.

Quoiqu'il en ait été, en novembre 1936, André Gide publie *Retour de l'U.R.S.S.* Pour lui, la Russie est en construction. Il semble qu'on y assiste à la parturition du futur.

Il se place du point de vue psychologique pour parler des usines. « On y éprouve le sentiment de l'humanité. La jeunesse y est charmante », écrit-il. Dans les rues de Moscou il est sensible au résultat du nivellement social : cela incarne pour lui la société sans classes. Non sans naïveté, observant une queue devant un magasin, il considère que le Russe semble prendre plaisir à attendre. Lors de la visite d'un kolkhoze, il ne peut que noter une complète dépersonnalisation. Il découvre que le façonnement de l'esprit engendre une uniformité de pensée.

Il s'insurge contre le fait que les homosexuels soient condamnés à la déportation pour cinq ans, avec renouvellement de peine, s'ils ne se trouvent pas amendés par l'exil.

Il note qu'il y a des pauvres en U.R.S.S., que l'état d'esprit petit-bourgeois tend à se développer, qu'on n'observe plus d'esprit critique. On demande l'acceptation, le conformisme. Il observe que l'effigie de Staline se rencontre partout et que la dictature est celle d'un homme. Il affirme hautement que la valeur d'un écrivain dépend de sa force d'opposition, qu'il se doit d'être anticonformiste. Mais il s'empresse d'ajouter que l'aide que l'U.R.S.S. apporte à l'Espagne montre de quel heureux rétablissement elle demeure capable. Bref, on l'a compris, au fond, pris entre ses sympathies les plus vives et ses constatations les plus amères, André Gide hésite.

Dans son *Retour de l'U.R.S.S.* se mêlent les appréciations élogieuses, les réserves et les critiques. Venant d'un écrivain à la fois prestigieux et connu comme sympathisant communiste, le jugement très nuancé désoriente nombre de communistes et de « compagnons de route ». Aussi le « parti » critique-t-il très durement le livre et son auteur. C'est l'Association des Amis de l'Union Soviétique, alors à son apogée, qui a été chargée de la riposte : le 2 décembre 1936, à la Grange-aux-Belles, Jean Lurçat et le responsable communiste Fernand Grenier mènent la contre-attaque. Plus mesuré, le premier cité se réfère « au seul vrai, l'ouvrier français » pour parler des « conditions de l'ouvrier et de sa famille en Union Soviétique ». Il cite aussi le mot « judiciaire » d'un « écrivain », un certain Wurmsler qui n'est pas communiste. Officiellement du moins. « N'allez pas là-bas, retournez-y ! » Fernand Grenier, quant à lui, reproche à Gide de ne voir que des ombres et de perdre de vue le tableau d'ensemble, et, qui plus est, d'accomplir une « monstruosité » en assimilant l'U.R.S.S. à l'Allemagne nazie. Il cite en les approuvant les propos d'un ouvrier parisien qui lui disait la veille : « Peut-être y a-t-il des critiques justes ? Mais l'U.R.S.S., c'est quand même l'U.R.S.S., où il n'y a plus de gens qui s'engraissent de notre travail. Et s'il n'y avait pas les Soviets, nous serions désespérés de l'avenir ! » Ainsi, déjà, retentit ici le sartrien de l'après-guerre, le fameux « il ne faut pas désespérer Billancourt » qui souligne si bien cette note très intellectuelle faite d'irrationnel et d'ouvriérisme naïf sans laquelle on ne peut comprendre la force d'attraction du stalinisme. A la Grange-aux-Belles, Fernand Grenier conclut son exposé en se livrant à l'amalgame de rigueur : le livre de Gide « n'aura servi ni la cause du peuple, ni celle de la paix, ni celle de l'Union Soviétique ».

À Moscou, on avait invité Feuchtwanger, le romancier allemand, dans l'espoir qu'il écrirait ⁸ un livre capable d'effacer l'impression désastreuse produite par la description qu'André Gide venait de donner de l'existence en Union Soviétique dans son *Retour de l'U.R.S.S.* ⁹. Mais pendant ce temps, la terre redouble en U.R.S.S. Du 23 au 30 janvier 1937 c'est le second des grands procès de Moscou. Au printemps 1937, successivement Ordjonikidzé et Gamarnik se suicident. En juin, on apprend la condamnation et l'exécution de toute une série de chefs de l'Armée rouge, dont Toukhatchevsky et Iakir. Puis c'est une épuration sanglante et massive qui commence. Elle va durer jusqu'à la fin de 1938. Le 13 mars 1938, le troisième des grands procès

de Moscou en constitue l'apogée. Il se termine notamment par l'exécution de Boukharine et de Rykov, l'ancien président du conseil et commissaire du peuple. A Paris, en février 1938, Léon Sedov, le fils de Trotsky, a trouvé une mort mystérieuse. Les procès de Moscou préoccupent l'écrivain. En témoigne « la petite dame » dans ses *Cahiers* du 15 juin 1937 : « Les nouvelles exécutions en U.R.S.S., où la terreur s'exaspère et prend un aspect de folie, nous occupent tellement l'esprit qu'on ne parle que de cela. » Dans ce contexte, ulcéré de surcroît par les critiques des staliniens, Gide décide de préciser sa pensée dans un second recueil *Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.* publié en 1937.

Comme le note Maria Van Rysselberghe dans les *Cahiers* de la Petite Dame d'octobre 1937, Gide pense que son « premier livre sur l'U.R.S.S. était ému » et que son « second » était « celui d'un homme irrité ». Cette fois, en fait, il s'agit d'un réquisitoire en règle. En U.R.S.S., explique-t-il, l'esprit libre se trouve plus courbé, plus vassalisé, fût-ce que n'importe où dans l'Allemagne de Hitler. Il note que contre Zinoviev, Kamenev, et Smirnov, ceux que l'on dressera, ce sont leurs camarades de la veille : Piatakov et Radek. Chacun se surveille et est surveillé. Le mouchardage fait partie des vertus civiques. Il constate encore l'extrême misère pour le grand nombre de travailleurs, pour permettre à certains privilégiés de plus énormes traitements. Il réproche « tous les privilèges » qu'il espérait « abolis » et conclut en parlant de l'U.R.S.S. : « Elle a trahi tous nos espoirs. » Sur ce plan il rejoint les critiques et les analyses avancées par Trotsky dans *La Révolution trahie*, qui avait affirmé que l'État Soviétique prenait un aspect « bureaucratique et totalitaire » tandis que la « société soviétique » se divisait « à présent en une minorité privilégiée et assurée du lendemain et une majorité végétant dans la misère ».

Après les *Retouches*, Gide semble un temps retourner à l'apolitisme. Dès juin 1937, le *Journal* atteste les problèmes linguistiques et littéraires purs. Mais il est bientôt rappelé à la politique, non pas par les événements en U.R.S.S., qui vivait son année terrible, mais par ceux d'Espagne, qui n'étaient pas, hélas, sans rapport avec les précédents. A la fin d'août 1937, une lettre lui arriva de Barcelone qui l'informa des procédés employés contre les membres arrêtés du parti ouvrier d'unification marxiste (le P.O.U.M.). Ce parti, composé de militants ouvriers opposés au stalinisme et engagés dans la lutte contre Franco mais diffamés et assimilés aux « trotskystes » eux-mêmes amalgamés aux « fascistes » par les staliniens, avait en effet été dissout en juin, à la suite des troubles à Barcelone. Après avoir élevé sa voix une première fois en mai, Gide va s'engager davantage dans la campagne en faveur du P.O.U.M. A la fin d'octobre, il signe un télégramme adressé au gouvernement républicain espagnol qui demande des garanties de justice pour tous ces accusés politiques.

D'un autre côté, très logiquement, après le premier procès de Moscou, il était intervenu personnellement auprès de Léon Blum, son vieil ami de jeunesse, pour venir en aide à Léon Trotsky. Il avait dressé, vraisemblablement en décembre 1936, une lettre au Président du Conseil, lui demandant d'intervenir en faveur du « grand proscrit » à qui le Mexique offrait son hospitalité. « Mais gagner le Mexique » n'était pas « chose aisée ». Il demandait



Manifestation à Léninseisk le 7 novembre 1928, organisée par l'Opposition de gauche (D. King). (D. R.).

donc à son ami — qu'il avait le privilège de tutoyer — si le gouvernement français lui accorderait le transit (avec protection assurée) « le temps de passer d'un bateau sur un autre ». En effet, Léon Trotsky s'était vu accorder l'asile politique par la France, de l'été 1933 au printemps 1935, au milieu de tracasseries sans nombre suscitées par le P.C.F. ou par des éléments très réactionnaires. Il avait été victime d'une mesure d'expulsion... après que Laval fût revenu de Moscou, en mai 1935, où il avait conclu avec Staline les fameux accords sur le nécessité pour la France de « porter son armement à la hauteur des impératifs de sa défense nationale ». La Norvège, où le parti travailliste venait de gagner les élections, lui avait accordé l'autorisation de séjour. Pour peu de temps. La pression russo-stalinienne jouant à plein. Sur « La planète sans visa » pour le compagnon de Lénine, il ne restait plus que le Mexique. Entre temps, précisément en août, le premier des procès dits de Moscou avait commencé avec Zinoviev et Kamenev parmi les seize accusés à qui l'on reprochait de s'être mis aux ordres de Trotsky pour assassiner Staline.

On comprend mieux le sens de la démarche d'André Gide auprès de Léon Blum. Revenu d'U.R.S.S. avec les sentiments qu'il va exprimer dans *Retour de l'U.R.S.S.* et *Retouches*, Gide ne peut être insensible au sort d'un des deux grands artisans de la révolution d'Octobre désormais condamné à l'errance et en butte aux persécutions de son tout-puissant tyran. Mais il va plus loin. En un moment où la plupart des intellectuels français, dits de gauche, tressent des couronnes au « Père des peuples » et approuvent bruyamment « sa justice », au-delà de sa solidarité avec la victime d'une injustice, il exprime sa sympathie pour le révolutionnaire intellectuellement et moralement intransigeant.

Dans une lettre à Jean Guéhenno datée du 17 février 1937, après le deuxième procès de Moscou ¹⁰ :

« Je prétends que l'on peut ne pas approuver Staline, sans devenir aussitôt trotskyste pour cela. Je crois (il est nécessaire d'y insister) qu'il est extrêmement dangereux aujourd'hui de lier la cause de la Révolution à l'Union Soviétique, qui, je le répète, la compromet. C'est pour avoir dénoncé ces compromissions que Trotsky est traité d'ennemi public (alors qu'il ne l'est que des compromissions de Staline) et, du coup, assimilé au fascisme, ce qui est vraiment par trop simple. Il est beaucoup plus l'ennemi du fascisme que Staline lui-même et c'est en tant que révolutionnaire et que anti-fasciste qu'il dénonce les compromissions de ce dernier. Mais allez donc faire comprendre cela à un peuple aveuglé ! »

Au Mexique, autour de Léon Trotsky, on est alors au plus fort de la préparation du contre-procès public destiné à prouver contradictoirement l'innocence totale du révolutionnaire. Naturellement, on mobilise tous ceux qui veulent rétablir la vérité. On est donc très au fait des réactions du grand écrivain. Pour ce qui est de l'œuvre de justice, on sait déjà que l'on peut compter sur lui. Mais on sait aussi qu'il a manifesté son accord avec la *Révolution trahie*. Dès lors, Trotsky et son entourage attendent beaucoup de lui. Le vieux leader de la Révolution d'Octobre pour sa part évoque l'éventualité d'une visite d'André Gide dans une lettre à Rosmer. Il la commente en ces termes :

« Je suis sûr qu'il serait bien accueilli maintenant aussi bien à New York qu'ici, car, dans les idées et les sentiments des intellectuels et des ouvriers, un grand remue-

ménage se produit sous le coup des procès de Moscou. Le monde a soif d'une parole honnête et indépendante. Il n'est pas nécessaire de vous dire que, pour ma part, je serais fort heureux de pouvoir faire la connaissance de cet homme et écrivain remarquable. » ¹¹

Pourtant, apparemment, presque au dernier moment, Gide, semble-t-il, change d'avis. Chez les trotskystes, on s'en préoccupe sans trop s'en inquiéter cependant. C'est ainsi que Pierre Naville écrit à van Heijenoort, le secrétaire de Trotsky ¹². Revenant sur le voyage envisagé par Gide, il s'exclame :

« Cet animal a renoncé pour l'instant, pour des raisons de santé. Il se déclare assez malade et veut simplement prendre quelques semaines... à Dakar. Il a dit cependant ne pas abandonner son idée de se rendre au Mexique. »

Naville, cependant, ne dissimule pas qu'à son avis Gide regarde tout cela avec des yeux d'amateur de Dostoïevsky et qu'il s'en voudrait d'intervenir dans les conséquences. « Lors du deuxième procès, précise Naville, je l'ai pressé de faire des déclarations aux journaux, à la radio. Cela lui était possible, mais il n'a rien fait, se déclarant impuissant. C'est le revers de ce genre d'honnêteté. »

Il y a donc déjà un problème Gide, mais, pour Naville, l'explication de la passivité gidienne doit être tout à la fois purement psychologique et honorable. Reste d'ailleurs un important motif de satisfaction. Naville relève en effet que « Gide a écrit un second livre sur l'U.R.S.S. en réponse à ces accusateurs. » Il précise :

« Ce que j'en connais est aussi nuancé que dans le premier. Cependant, il y a ajouté des notes inédites sur son voyage qui corsent l'intérêt (intervention de la Guépéou, sort de Boukharine, etc.). »

Mais après cette lettre de Naville, du côté de Gide, la valse-hésitation se poursuit. À Mexico, Léon Trotsky se demande comment faire pour avancer enfin, avec ce grand écrivain qui reste sur place, alors que tout ce que l'on sait de ses réactions devrait le conduire à rejoindre le grand combat pour la simple justice du contre-procès. Le secrétaire de Trotsky témoigne de ce que furent alors les interrogations et l'embarras du grand révolutionnaire.

Dans son livre *Sept ans auprès de Léon Trotsky*, Jean van Heijenoort rapporte :

« Plusieurs fois, au cours de l'année 1937, Naville nous avait écrit de Paris qu'André Gide avait l'intention de se rendre au Mexique ; mais, chaque fois, il remettait à plus tard. En novembre, le projet de Gide sembla se préciser. Trotsky chercha à vaincre ses hésitations. Il songea un moment à lui écrire pour lui dire tout ce que le Mexique pouvait lui offrir ; mais, finalement, il s'en abstint, car, pensait-il, Gide aurait pu voir dans une telle lettre une tentative de mainmise. Procédant d'une manière moins directe il rédigea un projet de lettre qui commençait par « cher Maître » et détaillait tout ce qui pouvait inciter Gide à venir. La lettre devait être signée par plusieurs artistes et écrivains mexicains, dont Diego Rivera. »

Comme on le voit, vers la fin de 1937, pour Léon Trotsky lui-même, le cas Gide était devenu une énigme passablement déroutante. Face à cette situation, à Paris, Naville finit, lui, par s'impatienter. Début 1938, le 10 janvier, il écrit au secrétaire de Trotsky ¹³ :

« Souvent Léon Davidovitch consacre des articles, lettres ou notes pour des gens de dixième ordre, mais pour Gide rien. »

Et d'expliquer son reproche :

« A mon sens, c'était une erreur psychologique, car, tout compte fait, le type était très à l'affût des réactions du Vieux, il avait potassé *La Révolution trahie* à fond, en avait fait partout un éloge extraordinaire, et était presque gêné de publier sa seconde brochure après. S'il a hésité deux fois sur le point de partir pour le Mexique, c'est qu'il craignait d'être mis en présence de L.D. sans savoir à l'avance ses réactions. Il se fait bien entendu de L.D. une idée un peu extravagante et lui est tout en nuances »

Naville avait-il raison ? Fondée sur l'approche psychologique qu'il suggérait, une lettre de Trotsky à Gide l'aurait-elle fait basculer ? Du point de vue de l'histoire pure, la question est de celles qui n'autorisent aucune réponse. D'ailleurs, Jean van Heijenoort ne se souvient pas si la lettre signée par plusieurs artistes et écrivains mexicains à laquelle songeait Trotsky fut envoyée ou non.

Quoi qu'il en fût, en tout cas, Trotsky apprit bientôt que « Gide avait brusquement changé ses plans et qu'il était parti pour l'Afrique. » L'écrivain s'éloignait définitivement de Trotsky.

Le 21 août 1940, Léon Trotsky était assassiné ; l'apprenant, Gide, qui était en compagnie de Roger Martin du Gard, se borna à dire que ¹⁴ « le sort lui devait bien une pareille fin ». Gide qui, en 1937, avait un instant pensé se solidariser avec l'homme d'Octobre ne manifesta guère de sentiment en apprenant la fin atroce de cette révolution qui l'avait tant impressionné. Pourquoi ne sera-t-il plus jamais question de Trotsky ni même de politique ? Comment concevoir pareille sécheresse et semblable abandon ? Gide s'est engagé avec l'ardeur du néophyte. Sans doute faut-il admettre que ce désengagement quelque peu injuste et déroutant peut sinon s'expliquer, du moins se comprendre, à travers les éléments d'analyse dont nous disposons quand nous examinons l'ensemble du cheminement politique gidien. L'engagement de Gide a été singulièrement tardif : soixante ans pour sa première prise de position, de soixante-cinq à soixante-dix ans pour tout ce qui touche à la question soviétique. Il y avait, on l'a vu, incontestablement l'ardeur du néophyte, mais il y avait aussi ce que l'on ne trouve pas d'ordinaire chez les jeunes gens, une forte dose de scepticisme.

Scepticisme tellement fort et en contradiction avec ses engagements qu'il pose problème, scepticisme qui débouche sur le double langage, et scepticisme qui renvoie à la personnalité profonde de Gide. Car il y a au moins deux scepticismes : le premier de bon aloi est celui du rationaliste, le second, plus discuté, est l'apanage d'un certain individualisme. Il sert alors surtout à justifier le refus et la passivité qui s'ensuit. La frontière entre les deux est malaisée à discerner. Et nous n'avons pas assez d'éléments pour établir sous cet angle la vérité quand il s'agit du désengagement d'André Gide. Tout au plus peut-on penser que se substituait chez lui la marque de l'anti-trotskyisme que des staliniens imprimaient partout dans les années trente.

Que quelque chose qu'il devait à l'influence stalinienne se soit réveillée en lui relève du domaine du possible. Mais cela ne saurait suffire à expliquer

le comportement d'un homme beaucoup trop lucide comme le prouve son *Journal*, pour succomber à ce type de réflexe, surtout après les procès de Moscou.

Il faut chercher l'explication de l'éloignement de l'écrivain du côté de son moi envahissant. Car Trotsky, pour sa part, n'a à l'évidence rien fait qui ait pu déclencher le processus de rupture gidien. Au contraire, le révolutionnaire a entrepris à peu près tout ce qui était en son pouvoir pour maintenir et améliorer le bon contact initial. A la réserve près, on l'a vu, de la lettre que réclamait Naville.

Mais cette lettre même, on le conçoit, posait quelques problèmes. Au fond, le seul malentendu de la part de Trotsky fut celui qui ne pouvait que séparer le révolutionnaire altruiste tout entier tendu vers la défense de son idéal de l'intellectuel individualiste, l'homme d'action d'un certain type d'écrivain essentiellement tourné vers ses propres problèmes.

On pourrait même dire qu'il n'y eut jamais pour Gide de véritable engagement et l'on eut raison d'observer que le titre de *Littérature engagée* qu'il donna en 1950 en recueil de textes (Discours, articles, lettres et *Robert ou l'intérêt général*) de sa période socialisante était un contresens quant à l'état d'esprit de Gide lui-même, qui ne consentit jamais à se considérer comme prisonnier de son option ni de ses actes : à ses yeux, c'eût été, de fait, renier toute sa vie et toute son œuvre antérieure. C'eût été insupportable.

Vu sous cet angle, avec le recul, Gide apparaît comme un écrivain qui ne pouvait pas se préoccuper durablement des problèmes collectifs et donc de la politique. L'écrivain, par essence désengagé, ne pouvait se transformer sur le tard, fût-ce sous le choc des procès de Moscou et de l'influence de Trotsky, en un écrivain durablement engagé.

NOTES

1. Maria van Risselberghe, « Les cahiers de la Petite Dame », *Cahiers André Gide*, n° 5, Editions Gallimard, 1974, p. 164. Maria van Risselberghe écrivit, sous forme de journal, des récits très vivants sous le titre : « Cahiers de la Petite Dame » retraçant l'atmosphère de l'entourage de Gide, rue Vaneau, et relevant presque quotidiennement les propos et les préoccupations de l'écrivain.
2. André Gide le 6 juin 1933, *Journal (1889-1939)*, « Bibliothèque de la Pléiade », Editions Gallimard, 1951, p. 1176.
3. *Ibidem*, p. 1174.
4. *Ibidem*, p. 1175.
5. Gide écrit dans son *Journal* le 5 septembre 1936 : « Que penser de ces seize inculpés s'accusant eux-mêmes, et célébrant la louange d'un régime et d'un homme pour la suppression desquels ils aventureaient leur vie ? », *op. cit.*, p. 1254.
6. Gide n'écrit rien dans son *Journal* du 17 mai au 3 septembre 1936, date de son retour d'U.R.S.S.
7. Elisabeth K. Poretski, *Les Nôtres*, « Dossier des Lettres Nouvelles », Denoël, 1969, p. 195. *Reiss*, de son vrai nom Ignacy S. *Poretski* (1900-1937) était un haut fonctionnaire du G.P.U. connu sous le nom de *Ludwig*. Ecœuré par les procès, il rompt avec Staline, et annonce publiquement son ralliement à la IV^e Internationale. Il est presque aussitôt assassiné par le G.P.U. En 1936, Poretski était particulièrement bien placé pour connaître les aléas du voyage de Gide.
8. Feuchtwanger fit ce que Staline attendait en écrivant *Moscou 1937*. Il accepta d'ailleurs d'autant plus aisément d'écrire une apologie des procès de Moscou qu'il n'avait jamais eu la

moindre sympathie pour la révolution et ne voyait nulle raison d'en avoir pour ses dirigeants exécutés.

9. Elisabeth K. Poretski, *op. cit.*, pp. 194-195.
10. André Gide, *Littérature engagée*, Gallimard, 1950, pp. 155-156.
11. Trotsky à Rosmer, 12 mars 1937, Houghton Library.
12. Pierre Naville à van Heijenoort, 22 mars 1937, Houghton Library.
13. Pierre Naville à van Heijenoort, 10 janvier 1938, Houghton Library.
14. Maria van Risselberghe, août 1940, « Les cahiers de la Petite Dame », *Cahiers André Gide*, n° 6, Gallimard, 1975, p. 188.

On nous écrit

D'Ann Arbor (Mich). Notre ami Alan Wald nous a adressé une nécrologie de Bernard Wolfe qui ne nous est parvenue que trop tard et nous le regrettons. Nous souhaitons cependant reproduire ici sa conclusion dans la mesure où elle nuance, voire contredit l'appréciation que nous avons nous-mêmes formulée dans notre nécrologie parue dans le numéro 24 :

« A Hollywood, Wolfe était généralement connu comme un « trotskyste », alors même qu'il était devenu un véhément anti-bolchevik dans les années cinquante. Plus tard, cependant, il insistait sur le fait qu'il était « anti-stalinien » et pas vraiment « anti-communiste », et il parlait avec amertume des anciens « radicaux » comme Sidney Hook qui avaient participé à la chasse aux sorcières des années cinquante et étaient devenus des partisans du *statu quo*. Se voulant avant tout bohème, Wolfe, pendant les années qui ont suivi sa psychanalyse avec Bergler, a préféré analyser les questions politiques en termes psychologiques. Ses romans dépeignent tous les militants politiques comme des hommes dangereusement agressifs avec des besoins masochistes. Il se considérait néanmoins comme un gauchiste indépendant et sympathisait avec nombre de causes libérales. »

De La Haye (Pays-Bas), Jean-Paul Andrade, à propos de l'article de René Revol, nous signale la parution d'un livre de l'Institut cubain du Livre (UP8) de Miguel Angel, *Los Guerrilleros Espanoles en Francia*. Il nous écrit :

« Je crois fermement qu'il est très important d'accorder de l'attention au fait que les étrangers vivant en France, surtout ceux qui ont combattu contre le fascisme en Espagne, ont joué un rôle très important dans la libération de la France. Il est déplorable que des partis qui se déclarent représentants de la classe ouvrière refusent d'avoir une position claire sur ceux qui ont donné leur vie pour la libération de la classe ouvrière, française et tous les autres dans la lutte contre le fascisme. Puisse cette information être utile à ceux qui sont intéressés par la vérité et pour empêcher que l'opportunisme politique ou des influences chauvines empêchent la classe ouvrière française de se souvenir de ceux qui ont tout donné pour leur permettre d'avoir une France " libérée ". »

D'un lecteur qui nous demande de ne pas révéler son identité :

« Chers camarades,

Je m'en vais donc me réabonner à votre revue (n° 25-28 inclus), pour laquelle je continue à éprouver un intérêt certain.

Cette fois, cependant, — et c'est la première fois depuis le début de sa parution —, je ne le ferai pas sans vous envoyer quelques phrases critiques.

L'ILT et les CLT ont un caractère tout à fait particulier : c'est la seule institution et c'est la seule revue (à ma connaissance du moins — nous ne sommes pas au Brésil)

qui réunissent, entre autres, des collaborateurs et des sympathisants venus de toutes les composantes du courant " trotskyste " ou " trotskysant " en France. Les tâches de l'Institut et de la revue sont en effet de celles qui sont ou devraient être à cœur pour l'ensemble de ce courant.

Le caractère scientifique et historique de ce travail doit donc être préservé dans un esprit constructif dénué de basse polémique.

Or la lecture du n° 23 fait naître en moi une certaine inquiétude : la note 25 de l'article de René Revol intitulé *Derrière l'affaire Manouchian : le dévoiement d'une génération*, me paraît de ce point de vue incorrecte. Les lecteurs des CLT sauront en effet que " cela n'empêche pas *Rouge* de faire de Claude Bourdet le personnage central d'un débat sur l'affaire Manouchian ; débat dans lequel il n'y aura que Maurice Rajsfus pour lui répondre " (p. 86), et pourront en toute bonne foi suspecter l'hebdomadaire en question au mieux de maladresse ou naïveté, au pire de crypto-stalinisme ou quelque autre maladie du même genre.

Une revue de la qualité des CLT se devrait de publier pour le moins un complément indiquant que les numéros suivants de l'hebdomadaire cité contenaient plusieurs lettres de protestation, une mise au point de la rédaction sur le débat en question, ainsi qu'un article de Michel Lequenne traitant le même problème d'une manière pas très éloignée de celle des CLT.

La recherche historique n'est pas un concours de lancers de peaux de bananes. Je souhaiterais que ce genre de " dérapage " soit évité pour la bonne santé politique des CLT.

Recevez, chers camarades, mes fraternelles salutations. »

Notes de lecture

Benjamin Péret, Editions Henri Veyrier, 1982, 165 pages.

Les Cahiers Léon Trotsky se devaient de signaler la parution, déjà ancienne, d'un ouvrage collectif consacré à Benjamin Péret sous la direction de Jean-Michel Goutier à propos duquel la presse et la critique sont restés muets. Ouvrage remarquable tant par la qualité des études que par la richesse des documents qui sont rassemblés dont des textes peu connus de Péret et sa correspondance avec le poète franco-égyptien Georges Henein. Gérard Durozoi analyse la place singulière occupée par Péret dans le groupe surréaliste. Claude Courtot, Jean Schuster, Dominique Rabourdin et Jean-Marc Debenedetti abordent les différents aspects de son œuvre poétique. Guy Prévan signe une très intéressante étude de la trajectoire politique du poète tandis que José Pierre examine les rapports entre la poésie de Péret et la peinture. Souhaitons que cet ouvrage connaisse des lecteurs toujours plus nombreux et enthousiastes.

Breton-Trotsky, *Por uma Arte Revolucionária Independente*, Editora Paz e Terra, Brésil, 1985, avec la collaboration du CEMAP (Centro de Estudos Mário Pedrosa), 218 pages.

Autour du manifeste « Pour un art révolutionnaire indépendant » sont publiés de nombreux tracts surréalistes, des textes de Breton et Trotsky réunis par Valentim Facioli et précédés d'une introduction de Gérard Roche : « Breton, Trotsky et la F.I.A.R.I. ». La deuxième partie de l'ouvrage rassemble de nombreuses études et articles de Mario de Andrade, Patrícia Galvão, Geraldo Ferraz, Mário Pedrosa, Lívio Xavier et Edmundo Moniz.

Cet ouvrage a été publié dans le cadre d'une décade sur le surréalisme au Brésil au début du mois de novembre 1985 organisée par l'Alliance Française de São Paulo avec l'appui de la Direction des Affaires Culturelles du Ministère des Relations Extérieures. Invités à cette occasion, Jean Schuster et José Pierre ont animé un cycle de conférences et débats et ont donné plusieurs interviews. La presse nationale brésilienne a abondamment commenté l'événement. Une exposition Benjamin Péret organisée par l'Alliance Française et le CEMAP a révélé combien le souvenir du poète est encore vivant à São Paulo non seulement parmi les anciens mais aussi parmi les plus jeunes. Signalons également la parution de deux autres ouvrages : la traduction en portugais

des *Manifestes du surréalisme* et un livre réunissant un choix de textes et de poèmes de Benjamin Péret accompagnés d'une étude de Guy Prévain sous le titre : *Amor Sublime*.

J.R.

Les départs

Ray Sparrow (1914-1985)

Ray Sparrow était né Art Sharon le 27 décembre 1914 à Youngstown. Il est mort à San Francisco le 16 novembre 1985.

Il était né dans la ville de l'acier, de parents juifs d'origine russe. Sa mère militait dans les I.W.W., son père dans le P.C. A 12 ans, il était chez les « Pionniers », il adhéra aux Jeunesses (Youth Communist League) en 1928. En ces années de crise, il fut spécialisé dans le « travail anti-militariste » en direction de la Garde nationale, puis dans l'« agit-prop. ». Il était venu à Los Angeles en 1931 et fut « accroché » sur la politique allemande du P.C. et de l'I.C. par son camarade Murry Weiss, qui le présenta au trotskyste Charlie Curtiss en 1932 : à la fin de l'année, il était exclu de la Y.C.L. et rejoignait, peu après, la Communist League of America qui l'affecta à son organisation de jeunesse, la Youth Spartacus League dont il fut l'un des dirigeants. Revenu à Chicago en 1936, il participa, à partir de 1937, à la construction du C.I.O., comme *organizer* successivement dans le Textile, l'I.G.L.W.U. et l'acier.

Il participa à l'« entrisme » au sein du Socialist Party dont il fut exclu avec les autres en 1937 et retourna alors en Californie où il travailla dans la Construction puis devint marin, militant au S.U.P. Il occupa à partir de cette date les fonctions que lui assigna son parti, le Socialist Workers Party, à Seattle en 1943, à New York en 1944, pour épauler Tom Kerry, secrétaire intérimaire pendant l'emprisonnement de Cannon. Il fut ensuite l'organisateur de l'école d'été du S.W.P., responsable à Philadelphie puis New York. Il revint s'établir dans la zone de la Baie en 1958 et y bâtit sa maison dans un site extraordinaire, à la pointe de Mill Valley. Il accepta en 1965 la mission de représenter le S.W.P. au secrétariat unifié, à Bruxelles, et y demeura jusqu'en décembre 1968. A son retour, il travailla dans la profession qu'il aimait comme architecte.

Dynamique, chaleureux, scrupuleux, Ray Sparrow fut profondément tourmenté par la transformation du S.W.P. et l'exclusion de ses rangs de tant d'« anciens » qui étaient ses camarades et ce qui restait de la génération formée par Trotsky. Ses désaccords avec la direction étaient profonds et réels, mais il ne pouvait se décider à rompre avec son parti. La réunion de San Francisco à sa mémoire, le 15 décembre 1985, fut organisée par « sa famille, ses amis et ses compagnons de travail » et ne mentionne que ses affiliations syndicales : Ray a dû mourir très triste.

Maurice Paz (1896-1985)

Maurice Paz, qui était né le 22 février 1896 est mort le 24 novembre 1985, à près de 90 ans. Il était d'une famille riche — mais un père joueur — mais n'aimait pas qu'on le dise, Trotsky l'ayant traité en fils de riche. Il avait fait Khâgne, puis commencé une licence en droit à la déclaration de guerre. Engagé volontaire à 18 ans, il revint avec les galons de lieutenant et la haine de la guerre. Démobilisé, il adhéra à la S.F.I.O., dans la 9^e section, où il rencontra Souvarine qui l'entraîna au comité de la III^e Internationale. Il acheva sa licence d'histoire et sa licence de droit et devint avocat, faisant ses débuts au procès de l'assassin de Jaurès, côté partie civile... Membre du P.C. à sa fondation, il fut avocat de Monatte dans le « procès du complot », puis avocat de Badina, mutin de la Mer Noire. C'est en tant qu'« avocat du Parti », qu'il séjourna en U.R.S.S. en 1922 et rencontra Trotsky pour la première fois, avec Souvarine et Magdeleine Marx qui allait devenir sa compagne. En 1923-1924, il fit partie, avec Monatte et Loriot de ce qu'on appela à Moscou la « droite française », les hommes qui soutenaient Trotsky sans pour autant épouser toutes ses positions. Il entra en contact avec Chliapnikov, puis Préobrajensky et Rakovsky, tous diplomates à Paris, fut aussi lié à Piatakov. En juin 1927, délégué du 6^e rayon à la conférence de la région parisienne du parti, il revendiqua la publication dans les partis des thèses de l'Opposition de gauche russe. C'est le 20 novembre 1927 qu'il publia le premier numéro de *Contre le Courant*, revue qui allait être pendant presque deux ans la boîte aux lettres de l'Opposition de gauche, à laquelle collaborèrent entre autres les pionniers du mouvement français Lucie Colliard, Marcel Hasfeld, Fernand Loriot et les militants ouvriers Delfosse, Marcel Roy et René Dionnet. Elle lui valut d'être exclu en décembre 1927. Prévenu par télégramme de l'arrivée de Trotsky à Constantinople, il s'y rendit aussitôt et passa auprès de lui quatre jours, au cours desquels s'esquissèrent les lignes de ce qu'allait être leur rupture.

Maurice Paz ne supportait pas l'idée que Trotsky pût envisager de construire l'Opposition française autour d'un axe autre que *Contre le Courant*. Trotsky, pour qui le groupe français devait être le centre de regroupement international, cherchait la collaboration, non seulement de Souvarine et de Rosmer, qui n'étaient pas de C.L.C., mais d'Albert Treint, vieil ennemi de Paz, du temps où ce dernier était dans l'Opposition. Trotsky, lui, reprochait à Paz de lui avoir demandé le remboursement de ses frais de voyage et de n'être pas prêt à faire le sacrifice de son métier. C'est une lettre très dure de Trotsky, en date du 11 juillet 1929, qui consacre, de la part de Trotsky, une rupture qui s'esquissait déjà avec les désaccords sur la question du chemin de fer de l'Est chinois et la « plateforme » politique que Paz estimait un préalable à la publication d'un hebdomadaire, au moment où Trotsky pressait pour la sortie de *La Vérité*. Après avoir publié à la place de *Contre le Courant*, le périodique *Le Libérateur*, Maurice Paz revint à la S.F.I.O. en décembre 1931. Tout en militant avec Bergery au « Front commun » et en collaborant au journal *La Flèche*, il occupa rapidement des responsabilités importantes au parti socialiste, à la C.A.P., puis au bureau où il devint secrétaire aux relations extérieures.

Il fut un des premiers socialistes à prendre position nettement contre les procès de Moscou dans un article du *Populaire* en date du 31 août 1936. Il était conseiller de Paul Faure et semble avoir exercé sur lui une réelle influence. Bien disposé envers Vichy par pacifisme, il abandonna cependant à partir de 1940 toute activité politique. A la Libération, il fut l'avocat d'un certain nombre de personnalités qui s'étaient compromises à Vichy et provenaient de différents milieux, y compris son milieu pacifiste, défendant notamment Albertini et Charles Spinasse, mais aussi les anciens ministres Le Roy Ladurie et Lehideux. Il soutint également, à plus de 70 ans, une thèse sur Auguste Blanqui, sur lequel il avait trouvé d'intéressants documents originaux. Jusqu'à ses derniers jours enfin, Maurice Paz milita au poste très particulier de président de l'association des diabétiques de France à laquelle il se dévoua dans les dernières décennies de sa vie. Il avait répondu volontiers et très obligeamment aux demandes de renseignements qui lui avaient été adressées par l'Institut Léon Trotsky. Nous présentons nos condoléances à sa famille.

Lillian Curtiss (1911-1985)

Lillian M. Curtiss est morte d'un cancer le 10 décembre 1985, à Los Angeles, brutalement. Ainsi s'est terminé plus d'un demi-siècle de vie militante. Lil Ilstein, comme on l'appelait, était née dans une famille de militants socialistes, sa mère était du Bund, elle avait connu son compagnon, Charlie, dans le Socialist Party où il était entré avec ses camarades du W.P.U.S. en 1936. Elle l'accompagna dans la grande aventure de la fondation du Socialist Workers Party. En octobre 1938, elle l'accompagna aussi à Mexico où il avait été envoyé comme représentant de la IV^e Internationale pour se consacrer à surmonter la crise de la section mexicaine. Il fut l'infatigable compositeur de *Clave* tandis que Lil devenait secrétaire de Trotsky. Ils repartirent à New York en 1939, soutinrent la majorité lors de la scission de 1940 : Lil travaillait alors comme secrétaire à Los Angeles dans le syndicat du vêtement féminin, l'IGLWU.

En 1940, ils allèrent à New York, appelés par la direction du S.W.P. Lil travailla au comité de défense des droits civils tandis que Charlie était pour un temps secrétaire national avant d'être mobilisé. Quand Charlie, en 1951, démissionna du S.W.P. pour rejoindre le Socialist Party, Lil y resta, continuant à militer et acceptant même exceptionnellement de prendre la parole pour le 50^e anniversaire de son activité socialiste militante en 1978. Mais en 1983, en désaccord avec la politique de la direction du S.W.P. et les exclusions de nombreux militants, elle démissionna. Elle était restée fidèle à l'orientation de toute sa vie. Milton Alvin écrit, et nous co-signons : « Sa mort est un coup. Elle combinait les meilleurs traits de l'humanité, le dévouement à la lutte pour un monde décent avec le souci quotidien et l'amour des êtres ses semblables. » Pour son 50^e anniversaire de militantisme, elle disait que la tâche quotidienne de lutter pour un objectif commun avait forgé des relations profondes de toute une vie : « en essayant de bâtir un

monde socialiste, nos efforts ont donné à nos vies une signification supplémentaire, que ç'ait été pour cinq ou pour cinquante ans ». Et elle concluait qu'elle « recommandait fortement cette façon de vivre ».

Nos condoléances à Charlie et à leur fille Carolyn.

Ferdinand Charbit (1892-1985)

La presse quotidienne et hebdomadaire a parlé de Ferdinand Charbit, de sa vie et de sa mort. Né à Tlemcen, il avait été de tous les noyaux, celui des internationalistes de 14-18 avec le « noyau de la *Vie Ouvrière* », le comité pour la reprise des relations internationales et le comité de la III^e Internationale.

Il avait été aussi en 1929 du noyau des tous premiers signataires de l'appel de *La Vérité*, organe de l'Opposition communiste de gauche, qu'il avait quittée après quelques mois pour revenir au syndicalisme. C'était un ami.

Hans Weber (1895-1986)

Johann dit « Hans » Weber est mort à presque 91 ans, le 15 janvier 1986. Il était né le 23 janvier 1895. Son père était un ouvrier pauvre, il ne fréquenta que l'école primaire. Elevé à Speyer sur le Rhin, il y adhéra aux jeunesses socialistes en 1913. En 1917, à sa fondation, il adhéra au parti social-démocrate indépendant (U.S.P.D.), et, localement fonda la société « Idéal », camouflage d'un groupe spartakiste local. Membre du K.P.D. dès 1920, secrétaire de son *Unterbezirk* du Palatinat, il fut membre de son comité central de 1920 à 1924. Il était devenu comptable et travailla dans de grosses entreprises à Mannheim et Ludwigshafen. Secrétaire du *Bezirk* du Palatinat, il en fit en 1923 un bastion de la Gauche et fut délégué à Moscou au 4^e Congrès de l'I.C.

D'abord lié à Ruth Fischer et Maslow, il se considéra, après la lettre des 700 militants du 1^{er} septembre 1926, comme un membre allemand de l'Opposition unifiée conduite par Trotsky et Zinoviev, commença à diffuser les textes de Trotsky et devint en 1928 l'un des porte-parole de l'« opposition de Wedding ». Il prit contact dès 1927 avec Rakovsky, puis, en 1928, édita la « Critique du projet de programme » écrit par Trotsky pour le VI^e congrès de l'I.C. en 1928. Exclu du parti, il travailla pour le « secours ouvrier », puis quitta Wedding pour Speyer et se retira de l'activité politique. Etroitement surveillé pendant le régime nazi, il prit sa retraite en 1945 et resta fidèle aux idées de sa jeunesse, comme l'indique l'article que lui consacre *Was tun*.

Le C.E.R.M.T.R.I.

Centre d'Etudes et de Recherches
sur les

Mouvements Trotskyste et Révolutionnaires Internationaux

88, rue Saint-Denis - 75001 Paris

Tél. 42.33.47.92

Un centre de documentation pour les chercheurs

Ouvert les lundi, mercredi, vendredi de 13 h à 18 h

Archives : Journaux, revues, bulletins intérieurs, tracts, affiches des organisations révolutionnaires internationales.

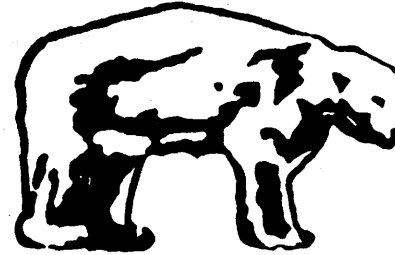
Les Cahiers du C.E.R.M.T.R.I. : Bulletin trimestriel. A ce jour, 39 numéros parus et comportant des catalogues, répertoires ou reproductions de textes ou brochures anciens d'organisations révolutionnaires.

Abonnement annuel consultation : 60 F
Cahiers du C.E.R.M.T.R.I. : 50 F
couplé (consultation + Cahiers) : 90 F

Le C.E.R.M.T.R.I. vend des documents anciens d'organisation révolutionnaires (journaux, revues, brochures).

Vente de livres de la Librairie du Travail : (originaux d'avant-guerre) :
« L'abominable vénalité de la presse », (1931), de A. Raffalovitch, d'après les documents des archives russes (1897-1917).
« M. Poincaré et la guerre de 1914 » (1935) de Gustave Dupin.
« Culture prolétarienne » (1936) de Marcel Martinet (1936).

Tous ces livres au prix exceptionnel de 40 F (frais d'envoi compris).
Règlement par chèque à l'ordre du C.E.R.M.T.R.I.



L'OURS

Un centre de documentation

- **Une bibliothèque riche de plus de 15 000 volumes**

- Doctrine : œuvres de Proudhon, Marx, Engels, Lénine, Trotsky, R. Luxembourg, etc.
- Socialistes Français : J. Jaurès, J. Guesde, G. Mollet, F. Mitterrand, etc.
- Livres d'Histoire et d'actualité.
- Histoire du mouvement ouvrier : Français (P.S., P.C.), Européen (Italie, Allemagne, Pays de l'Est).

- **500 collections de périodiques, Français et étrangers, du XIX^e siècle à nos jours**

- **Des archives**

- Archives du P.S. S.F.I.O. (1944-1969) en cours de classement.
- Archives de militants : M. Sémбат, P. Faure, etc.
- Une faible partie, pour l'instant, des archives de G. Mollet.

- **Documents divers**

- Sténographie des Congrès du P.S. S.F.I.O. (1905-1971).
 - Sténographie des Comités directeurs du P.S. S.F.I.O. (1944-1969):
 - Internationale socialiste : Congrès, circulaires, etc.
-

un instrument de travail...

*pour les chercheurs,
les militants, les curieux.*

Un lieu de débat

A l'OURS, c'est aussi, depuis 15 ans :

Débattre : 1977 : le problème foncier, débat avec E. Pisani.
1979 : 1879-1979. 100 ans après, les chances du socialisme.
1981 : l'unité de l'Europe.
1983 : table ronde sur le Chili.

Informier : — Compte rendu des colloques dans les cahiers de l'OURS.
— Un cahier et un journal mensuel.

Proposer : — Socialisme et marché.
— Le problème de l'emploi.
— Etude sur l'autogestion.
— Manifeste sur l'Europe - mars 1984.

Office Universitaire de Recherche Socialiste
86, rue de Lille - 75007 Paris - Tél. 555.08.60

Envoi d'un spécimen sur simple demande.

CRITIQUE

A Journal of Society Theory

« *CRITIQUE* paraît deux fois par an. Revue scientifique, elle s'efforce d'analyser la société contemporaine, tant à l'Est qu'à l'Ouest, d'un point de vue critique, marxiste. Rejetant l'idée de socialisme dans un seul pays, et la possibilité qu'un pays puisse être en même temps socialiste et non démocratique, elle s'efforce de démontrer que les problèmes de notre temps sont dominés par la société. *CRITIQUE* s'efforce de publier des documents sur le développement de mouvements d'opposition socialiste en Europe de l'Est mais son objectif fondamental est de développer la méthode et l'économie politique marxiste tant à travers ses principes que son application ».

Dans le numéro 16 qui vient de paraître, une série d'articles sur «L'Economie Mondiale et la Grande-Bretagne», mais aussi Hillel Ticktin - Andropov: Désintégration et Discipline. M. Ellman et B. Simatupang: La Crise économique en Pologne. S. Sampson: La Roumanie est-elle une nouvelle Pologne? Y. Malmilahande: Une Explosion de Mécontentement en Esthonie.

Dans le prochain numéro, 17, un article de D. Filtzer sur «L'ouvrier soviétique dans les années 30», de B. Krawchenko sur «La Famine en Ukraine en 1933», des documents de Rakovsky sur «L'U.R.S.S. dans les années 20».

Abonnements: (Europe continentale) 8 £

Le numéro: 4 £

**CRITIQUE: 31 Clevedon Road, Glasgow G12 0PH
(G.B.)**

ŒUVRES DE LEON TROTSKY

C'est en 1978 qu'est paru le premier volume de la publication de l'Institut Léon Trotsky, les *Œuvres* de mars à juillet 1933, premier volume de la première série des œuvres d'exil du révolutionnaire russe, publiées sous la direction de Pierre Broué.

De 1978 à 1980, l'Institut Léon Trotsky a ainsi publié sept volumes, qui reposaient sur les écrits publiés de Trotsky, la partie «ouverte» des archives de Harvard et différentes archives à travers le monde.

Depuis 1980, à partir du volume 8 et jusqu'au volume 17 qui paraît en mai 1984, le travail pour lequel la R.C.P. 595 du C.N.R.S. est venue épauler l'I.L.T. repose dorénavant principalement sur la partie «fermée» des papiers d'exil de Trotsky, à la Houghton Library de l'Université de Harvard.

La première série de cette publication se terminera avec son 25^e volume en 1986. Nous publierons alors deux volumes de compléments, sur la base de la partie «fermée» pour les années 1934 et 1935. Nous commencerons ensuite la publication de la seconde série des *Œuvres* qui couvrira la période allant de 1928 (l'année de l'exil de Trotsky à Alma-Ata) à 1933 (date de l'appel à construire la IV^e Internationale).

On peut se procurer les volumes des *Œuvres* en s'adressant à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* (Joubert C.L.T., 2 rue Bayard, 38000 Grenoble) ainsi qu'aux librairies de la Selio, 87 rue du Faubourg Saint-Denis (10^e) et de la Brèche, rue de Tunis.

Les volumes 1 à 12 sont disponibles à l'administration des Cahiers au prix de 20F, port en sus (15F).

D'APRÈS LES FILMS FOURNIS, CET OUVRAGE A ÉTÉ
ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AVRIL 1986
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
LIENHART ET C^{ie} A  AUBENAS D'ARDÈCHE

N° 2949. Imprimé en France

DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 1986

N° ISSN 0181-0790

Prix : 50 F

Cahiers Léon Trotsky ☆ Diffusion La Pensée Sauvage